This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER

MARQUIS DE BARTHÉLEMY

AU PAYS MOÏ

Ouvrage accompagné de 17 gravures hors texte

ET DE DEUX CARTES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6ᵉ

2ᵉ édition

AU PAYS MOÏ

AU PAYS MOÏ

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1904.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

En Indo-Chine, 1894-1895 : *Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional.* Ouvrage accompagné de gravures. Un vol. in-18. Prix . . . . 4 fr.

En Indo-Chine, 1896-1897 : *Tonquin, Haut-Laos, Annam septentrional.* Ouvrage accompagné de 20 gravures et de 5 cartes, avec le portrait de l'auteur. Un vol. in-16. Prix. . . . 4 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 4656.



MARQUIS DE BARTHÉLEMY

DKLS
6.00

MARQUIS DE BARTHÉLEMY

AU PAYS MOÏ

Ouvrage accompagné de 17 gravures hors texte
et de 2 cartes

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904
Tous droits réservés

CARPENTIER

AU PAYS MOÏ

DS 557
T7B28
1904

CHAPITRE PREMIER

A TOURANE ET A HUÉ. CHASSES VARIÉES

1er janvier 1899.

Le premier de l'an ! Que d'activité représente ce jour dans notre grande cité ! Visites, cadeaux, bonbons, échange de cartes ; toutes les puériles occupations dont le bourgeois des villes aime à compliquer son existence s'accumulent en ce seul jour.

C'est, chez tous les peuples, la fête de famille ; et si l'ancienne coutume tend à disparaître par l'excès des jouissances qu'offrent nos agglomérations, les vieilles familles françaises, Dieu merci, savent en respecter la tradition.

Qui n'a point aperçu, ce jour-là, un de ces beaux esprits dont le seul point d'honneur est d'être confortable, affectant le dédain pour des coutumes surannées, étaler avec impudence son égoïsme

700

J'allais donc avec mon fidèle serviteur Paul Cabot et mes sympathiques compagnons, Black et Miss, deux chiens européens affectueux, vigoureux et bien dressés.

Que réservait l'avenir à ces deux exilés ? Il est souvent cruel pour leurs congénères, car ils ne sont pas toujours seuls à chasser et, en courant le cerf, deviennent la proie du tigre ou de la panthère.

La race féline allait-elle se venger sur Black qui ne pouvait supporter les chats? En tout cas la bonne bête s'en souciait peu à ce moment et, sautant sur moi, indiquait par des jappements répétés que, suivant mon défaut habituel, je m'éternisais en adieux et conversations avec les passagers. Miss, plus sage, me suivit dans une jonque où s'empilait une partie des bagages; puis, hisse la voile! Nous avions du large et piquions droit dans la direction de Tourane. La voile en paille d'ajoncs poussant un bateau plat avec une dérive énorme me faisait parfois sourire; des trous béants s'y voyaient nombreux et il fallait une belle brise pour faire avancer la barque. Mais l'Asiatique ignore, comme dit l'Anglais, « que le temps, c'est de l'argent », et pour le comprendre il lui faudra plusieurs années de contact européen.

A l'avant, accroupie, se tenait la femme du sampanier qui, la barre en main, gouvernait au-dessus

de sa tête, à la mode du pays. Contre la pluie on avait employé le cirage local, un manteau d'herbes de jongle, ce qui me rappela un vêtement de ce genre coté dans un livre de réclames et qu'on appelait pompeusement « vêtement spécial pour la chasse aux canards » ; le prix en était très élevé.

Nos sportsmen s'étonneraient que ce manteau de pluie, très employé en Annam, ne vaut que quelques cents[1].

Quatre enfants accompagnaient leurs parents sur notre frêle esquif ; l'un d'eux même, ayant gréé un aviron, s'était assis à son extrémité. C'est là tout l'emploi du mousse à bord des jonques ; il fait contre-poids si la brise est forte et qu'on navigue près du vent. C'est un genre de fausse quille que nos yachtsmen, certainement, ignorent. Peut-être ne trouverions-nous pas en France de matelot qui veuille bien se livrer à cet exercice ! Mon gamin, cependant, était bien tranquille à l'extrémité de son aviron ; parfois il se dérangeait pour rendre l'insalivation rouge de sa chique de bétel, ignorant qu'avec les requins de la rade le moindre changement de vent pouvait lui être fatal. Amène ! Nous étions en rivière et accostions devant l'hôtel Escande où ma chambre était retenue. Derrière, sui-

[1] Sept à huit cents (quatre sous français).

vait la jonque de Paul Cabot complétant l'expédition toute entière.

Vite au travail, car il s'agissait de débrouiller nos caisses, et faire les envois aux différents points de ravitaillement pour soulager le plus possible nos porteurs moïs.

Je pus, ce jour-là, revoir d'anciennes connaissances, prendre nouvelle des autres et me présenter au résident. Et le soir, fatigué des premières journées à terre et des luttes contre une faune variée et entreprenante à bord de l'*Éridan*, je m'endormis d'un sommeil profond.

Séjour à Tourane.

La préparation minutieuse d'une expédition est de toute importance pour circuler chez les Moïs; il est nécessaire de réduire les charges le plus possible afin d'avancer en colonne légère, mais bien rassemblée. Il fallut quelques jours pour assurer de vivres les divers postes où notre petite troupe avait chance de pouvoir toucher.

Une des belles excursions de l'Annam est de joindre Hué par terre, par le col des Nuages.

Je l'avais faite de nuit, en sens inverse, à mon précédent voyage. La route par mer est rendue difficile par la barre de Thuan-An, le plus souvent impraticable par mousson de nord-est, même

pour les chaloupes chinoises qui font la traversée.

L'époque n'était pas propice pour cette promenade; nous étions en pleine période de « crachin », cette pluie fine, sorte de brouillard épais, qui, de janvier à mars, couvre les provinces du nord de l'Annam et le Tonquin.

Cependant, une éclaircie ménagée par un coup de vent subit me permit de contempler ce panorama déjà célèbre par tant de relations.

La forêt descend à pic jusqu'à la mer; les racines des arbres gigantesques semblent plonger dans les flots dont on perçoit l'écume blanche au travers d'épais sous-bois.

La route, fort belle, sera bientôt carrossable de Tourane à l'autre versant du col. Traversant une lagune assez large et peu profonde jusqu'au tram de Co-Hai elle se perd dans des sables légers qui rendent la marche très difficile.

De Co-Hai à Hué le chemin n'était point terminé; nous fîmes usage des sampans pour arriver, par de nombreux canaux et arroyos, à la capitale de l'Annam.

M. B***, le résident supérieur, l'aimable et accueillant Parisien que je connaissais, me reçut avec toute sa cordialité et l'expédition tout entière vint envahir les chambres mises à notre disposition. Une misère assez grande sévissait à cette époque à Hué; le pays se ressentait encore d'une famine

qui avait désolé la province l'année précédente ; on avait craint un moment que les nouveaux impôts fussent écrasants pour cette population appauvrie; mais toute précaution était prise et les rizières promettaient une récolte abondante due au précoce crachin. Si quelque calamité était survenue, les plus grands efforts administratifs et aussi de gros sacrifices eussent été nécessaires pour sauver la population. L'Annam souffre de moyens de communication : son centre, Hué, est le plus mal partagé. Les récoltes viennent-elles à manquer dans la province? Le riz atteint des prix tels que la population pauvre n'arrive plus à se nourrir.

Relier la ville à Tourane aussi rapidement que possible devient une nécessité urgente; voilà plus de quatre ans que la route du col se fait par petits tronçons. Il ne faut pas compter sur la voie de mer, les bancs de Thuan-An seront un empêchement à tout commerce sérieux. Hué peut être alimentée par la province de Quang-Tri; mais, située dans la même région, elle souffre des mêmes troubles climatériques. C'est donc par Tourane que les travaux européens pourront assurer l'existence aux Annamites [1].

[1] Lorsque j'écrivais ces lignes, le projet Hué-Tourane était en adjudication et l'on doutait encore de son accomplissement immédiat. Aujourd'hui l'entreprise Bartissol et Waligorki est sur le point de relier Tourane à Hué par une voie ferrée. Ce sera la richesse et la sauvegarde de la capitale de l'Annam. L'année

Il serait important, après une levée d'impôts considérables, de montrer à la cour que si le protectorat de la France coûte cher à la population, il lui assure, par ses travaux, un état économique meilleur. Établir rapidement la route entre Hué et Tourane, avec l'assurance d'y faire passer de lourds et importants convois, devient un devoir du peuple protecteur[1].

prochaine les communications auront fait leur œuvre et la richesse viendra succéder à la famine. La ligne de Tourane-Hué sauvera bien des vies en favorisant l'essor commercial et le trafic du port à la capitale. C'est par le développement des communications qu'on fera la fortune de l'Indo-Chine; nous devons à M. Doumer la conception et l'initiative hardie des chemins de fer dans la colonie. L'avenir démontrera quel pas immense l'ancien gouverneur général a fait faire, par l'acte d'autorité qu'il a accompli contre l'esprit rétrograde. Puisse cet esprit disparaître définitivement et le pays se développer dans un commun effort d'activité!

[1] De Lanessan dans son livre *Indo-Chine* signalait :

Exportation de la Cochinchine....	500,000 t. par an.
Le Tonquin produit..............	200,000 —

L'Annam ne suffit pas à sa consommation.

Son état économique cependant s'améliore tous les jours, mais il y a fort à faire. Je tiens à signaler que, par expérience personnelle, j'ai observé que l'apparition de moyens de communication faisait naître la production du riz, l'Annamite y trouvant un élément de commerce extérieur. Les Chinois de Nha Trang ont exporté cette année (1902) du riz sur la Chine. On a su arrêter cette exportation, faible d'ailleurs, Hué étant en famine.

Les affaires d'irrigation combinées avec les créations de moyens de communication répondent à un besoin économique de l'Annam. On ne saurait mieux encourager l'irrigation qu'en créant des routes et des chemins de fer vers les ports abordables aux gros navires ou à de forts caboteurs; les transports de riz devant être *bon marché* doivent être faits par de *gros tonnages*.

Les moyens de communication n'existent pas en Annam et pas un résident n'a créé une route durable, bien empierrée ou

10 janvier.
Une petite plantation, chasse au sanglier et aux bœufs gaures.

Pendant mon séjour à Hué, j'avais profité de l'obligeance du résident de la province, M. D***, notre hôte et ami de Vinh, pour me documenter sur une question d'histoire naturelle intéressante : l'existence, en Indo-Chine, d'une race de bœufs sauvages de très haute taille, rappelant les bœufs gaures de la Malaisie.

On en signalait, disait-il, aux abords d'une plantation, à Cû-Bi, à une journée en sampan de la ville. Je décidai de m'y rendre.

Muni de lettres pour les planteurs et les mandarins, je débarquais, le lendemain, dans un village de 350 habitants environ et me faisais conduire à l'habitation de M. G***. Bientôt, suivant l'habitude hospitalière de la vie indo-chinoise, nous devisions gaiement avec mon compatriote, un Beauceron fort courageux, qui, sans grands capitaux, fait de son mieux pour réussir dans la culture du riz. Il paraissait satisfait des résultats obtenus et supportait facilement une existence solitaire et bien réglée [1].

solide. Et on hésite à y créer les lignes de chemins de fer préconisées avec tant de raison par M. Doumer!!

[1] Réussir sans capitaux dans l'exploitation des rizières est un problème difficile à résoudre; en effet, outre la concurrence ter-

Il était deux heures de l'après-midi et mon hôte, n'étant point de ceux qui aiment à perdre leur temps, m'engagea à organiser une chasse pour le jour même.

On croyait, dans les environs, à la présence de sangliers et de cerfs; mais les bœufs gaures s'étaient abstenus depuis plusieurs jours : on les voyait souvent, le soir, sur les montagnes avoisinantes, dans une végétation basse et peu épaisse.

rible de l'Indigène, l'Européen trouve d'autres causes d'infériorité sur le terrain même à moins qu'il ne loue aux villages des terres irriguées par lui (ayant eu les moyens de faire l'avance des digues et canaux d'irrigation).

Le petit colon qui a acheté ou demandé quelques terres ne peut que vendre au prix des villages ; or, ces derniers trouvent meilleur crédit dans nos banques même.

1° La banque de l'Indo-Chine prête à 8 pour 100 aux villages. Sur ces 8 pour 100 elle donne 2 pour 100 au Protectorat comme garant (ducroire); elle ne retire donc que 6 pour 100 de bénéfice. Alors elle prête aux Européens à 12 pour 100 avec deux signatures de son choix.

2° Lorsque le colon fait des contrats avec les indigènes, il n'a aucune garantie bien qu'en général les conditions soient, pour l'indigène, plus douces que celles faites par la banque de l'Indo-Chine.

3° Les formalités exigées par la banque pour ces prêts sur récoltes consistent à demander ou à faire demander par le maire et deux notables la somme qui leur est nécessaire. Ces formalités remplies et qui suffisent à garantir la banque n'existent plus lorsqu'il s'agit du colon prêtant à des indigènes.

Le cachet du village apposé sur les contrats faits avec la banque engage le village solidairement. *Il n'en est pas de même pour le colon.*

Conséquence : des colons préfèrent perdre les avances qu'ils ont faites que d'engager des procès onéreux, frais d'avocat, etc., le résident (juge de paix) ne pouvant trancher en dernier ressort sur cette question. C'est pourquoi nous affirmons encore que de gros capitalistes seuls, forts en droit, avec un contentieux bien établi peuvent s'occuper d'affaires de riz.

M. G*** proposa une battue dans les fourrés avoisinant sa plantation. Elle fut sans résultat, les hommes étant peu préparés à cette chasse et le terrain défavorable : je proposai la retraite.

D'ailleurs, en ces pays couverts, il est rare d'obtenir des débuchers, la marche des traqueurs étant trop peu réglée. La bête se rase, charge, tourne dans l'épais sous-bois et le chasseur ne l'aperçoit que rarement. Je me rattrapai sur bon nombre de cailles, perdrix et bécassines, en abondance dans la plaine.

Soudain, nos chasseurs entendirent un appel des habitants. Un sanglier venait de se rembucher dans une brousse au bas de la montagne, qu'il avait quittée sans doute pour faire honneur aux champs de patates des environs. Nos plus ardents Annamites se mirent à battre l'endroit désigné, et je pus voir de loin un énorme ragot traversant les rizières en plein découvert. Il s'agissait de lui couper la retraite de la montagne; la rivière bordée de villages pouvait opposer une barrière à l'animal et l'inciter à rester dans quelque bocqueteau. C'est là que nous l'attendions. Nos hommes, comme une meute de chiens, criaient, débusquant l'animal de toutes les retraites où il cherchait à se dissimuler. Mon fidèle Black s'était mis de la partie et menait ce laisser-courre sans habits rouges en véritable chien de meute. Cerné dans un buisson

de bambous, l'animal fit tête, chargeant brusquement le chien qui, je l'avoue à ma honte, déshonora l'expédition en fuyant et disparaissant pour le reste de la journée. Le sanglier était en pleine fureur.... ce fut bientôt une série de poussées fougueuses, soulignées par les cris des Annamites harcelés. Nul ne pouvait approcher de la touffe sans que l'animal n'apparût avec un grognement sourd à la limite du bois, pour se jeter ensuite dans le fouillis de branches brisées qui constituait son fort. J'arrivai sur ces entrefaites et résolus de mettre fin à la lutte; j'envoyai ma chienne Miss sur la bête, qui fit face, et Miss, repoussée avec perte, m'apparut, en même temps que la tête de son ennemi. J'épaulai vivement, et non moins vivement je relevai mon arme. Mon boy, passant dans mes jambes, armé d'un coupe-coupe, allait droit sur le gibier, qui disparaissait de nouveau. Il fallait en finir. J'entrai dans le bois, très en avant des Annamites, qui d'ailleurs paraissaient peu disposés à m'accompagner, montrant les horions que leur avait valu leur trop grande audace. Mais la marche n'était pas facile, rampant dans une sorte d'étroit couloir formé par le passage de l'animal. J'avais fait à peine quelques pas que je le vis surgir devant moi. J'épaulai aussi vite que la position le permettait et fis feu : un bruit de branches brisées, un grognement formidable

répondirent. J'étais chargé... Instinctivement, je tirai une seconde fois sans aucune perception d'effort de volonté. Mais ma charge de chevrotines, à bout portant, blessa grièvement l'animal et sa vitesse acquise le fit rouler près de moi. Tout en se débattant, cherchant encore à se défendre il m'atteignit d'un coup de boutoir au bras. Je ripostai d'un coup de couteau au cœur qui lui ôta désormais toute idée de vengeance. Ce fut une chasse mouvementée pour un gibier cependant bien ordinaire : la victime était néanmoins de taille respectable et donna 350 kilos à la balance du planteur.

La soirée se passa en de nombreuses largesses de viande aux Annamites et à la préparation de l'expédition.

11 janvier.

A la recherche des bœufs gaures.

Le matin, de bonne heure, nous étions debout; il fallut terminer le dépeçage du sanglier et en distribuer une part à la population, seul moyen de l'intéresser à nos chasses.

Nous partîmes, en sampans, pour tenter une battue de l'autre côté de la chaîne, dans une vallée de hautes jungles, légèrement mamelonnée. En certains endroits l'herbe avait été tondue et l'on pouvait voir de nombreuses couches fraîches.

Sans nul doute les bœufs sauvages y avaient séjourné. Quittant la chasse je suivis leur trace et tombai bientôt dans un épais fourré dominant un plateau verdoyant, où les animaux s'étaient ouvert un passage facile. Je décidai de revenir et profitai de mon excursion pour gravir l'un des sommets, d'où le regard embrassait la vaste plaine de Cû-Bi, limitée seulement au nord et au nord-est par une longue ligne blanche, la mer. Et j'eus alors l'impression de l'infini lointain si favorable aux rêveries tristes.

J'interrompis ces rêves pour retourner auprès de M. G*** et obtenir quelques détails sur la culture du pays annamite; et les coudes sur la table, à la lueur d'une simple bougie, nous pûmes causer assez familièrement.

A Cû-Bi, le mao des rizières peut donner dans les bonnes années de 10 à 12 piculs (740 kilos) de paddy.

Le mao équivaut sensiblement à 36 ares; le riz se vendait couramment au marché de Hué, cette année-là, de 6 à 7 piastres : son cours moyen est de 5 piastres.

M. G*** procédait d'une façon très spéciale à la mise en valeur de ses rizières; il achetait, aux femmes qui le ramassent, du mâ[1] à raison de

[1] Mâ, riz à repiquer.

60 centimes les cent paquets, ce qui lui permettait de repiquer de suite ses terrains.

Le planteur avait trouvé chez les Annamites une main-d'œuvre suffisante. Il faut exercer une surveillance de tous les instants, ce qui n'est pas toujours facile : aussi pillait-on à plaisir à la plantation de Cû-Bi.

Je n'oubliais pas mes animaux et pensais pouvoir les attaquer le matin, de bonne heure, au pâturage. Mais Morphée contraria mes projets et ce fut le grand jour qui m'éveilla.

Pour utiliser cette matinée, j'allai moi-même à six kilomètres plus haut prendre des renseignements. On ne signalait, dans les environs, aucune autre présence de bœufs; j'avais donc bien des chances de les trouver cantonnés et je voulus les attaquer le lendemain, au point du jour.

13 janvier.

Embarqué le soir par une pluie assez violente, je partis avec quatre coolies, le linh d'escorte dû à l'obligeance de M. D*** et mon boy annamite. De longtemps je n'oublierai cette nuit, dans un petit sampan amarré à la berge, tout près de l'endroit où pâturaient les bœufs. Les Annamites, par crainte du tigre, avaient fermé le roufle et, pêle-mêle, s'étaient couchés dans l'embarcation. J'étais la

proie d'émotions bizarres, car tout ce monde ronflait formidablement. Je me souvins d'un réveil sensationnel, croyant entendre le tigre rôder autour de nous et percevant tout près des grognements étranges :

Vite mon fusil !... Mais je ne tardai pas à rougir de ma pusillanimité en reconnaissant, mieux éveillé, le bruit d'une pipe d'opium que fumait dans sa barque un pêcheur arrêté près de nous.

Le chant du coq sauvage et le bruit bien connu de l'éveil de la nature dans les forêts exotiques me réveilla. Nous fûmes rapidement debout. Tout près de notre embarcation les bœufs étaient venus s'abreuver et leurs traces encore fraîches indiquaient qu'ils n'étaient pas loin. Nous les suivîmes pendant une heure environ et je commençais à désespérer, car en face de nous se dressait un fort de jungles presque impénétrables qu'il fallait traverser. J'allais m'y engager quand un grand bruit se fit entendre, et vis à cent mètres les énormes bêtes galopant vers la montagne. Tout était perdu, du moins je le crus et déchargeai sans espoir les deux canons de mon express.

A des signes réitérés de l'un de nos guides, je compris que les animaux n'étaient pas tous partis. Je m'arrêtai donc au sommet d'un épais mamelon, me dissimulant dans les hautes herbes. Il fallait encore pister et les sortir de leur nouvelle retraite.

Nous nous divisâmes en deux groupes : la chasse devenait intéressante, mais dangereuse, pouvant à peine nous mouvoir dans la jungle. Deux fois les bêtes s'enfuirent sans pouvoir les tirer. Je me portai alors dans un endroit découvert où j'espérais les voir débucher. Après une heure de poursuite, les coolies étaient arrivés à les séparer dans les fourrés. Un seul tenait encore, le vieux mâle, reconnaissable à son pied énorme. Je le poursuivis, commençant à désespérer de ne pouvoir placer un coup de carabine. Mais dans cette touffe épaisse paralysant notre marche, nous perdions visiblement du terrain sur l'animal qui s'écartait lentement, à en juger par le bruit qu'il faisait, parfois, très près de nous.

Arrivé sur un vaste plateau et à cent mètres environ, je le vis fuyant au petit trot. Un coup de carabine désespéré précipita son galop et il disparut dans la montagne. La chasse restait infructueuse, la difficulté du terrain nous ayant été fatale.

Je remarquai néanmoins que les vaches et les jeunes taureaux étaient noirs, marqués d'une étoile à la tête; ils mesuraient 2 mètres au garrot. Le vieux mâle, au poil marron, sale, avec des cornes courtes, plus hardi, avait tenu jusqu'au bout.

Dans les plus hautes herbes ils se meuvent facilement, poussant des charges furieuses, toujours à

l'opposé des traqueurs. Ce qui m'amène à trouver exagérés les récits des chasseurs qui prétendent que ces animaux chargent toujours. J'ajoute néanmoins qu'il y aurait grand danger à se trouver sur le passage dans leur course affolée.

Regagnant alors la plantation et sans plus de retard je voulus visiter le fond de la plaine de Cû-Bi, où l'on signalait la présence d'un gibier nombreux et varié.

L'expédition prête, je partis pour Lang-Tiet, à 15 kilomètres de là. C'était une occasion de reprendre mon travail topographique, peu compliqué d'ailleurs, vu la nature du terrain.

Large de 4 à 6 kilomètres, le vallonnement de Cû-Bi allait en pointe jusqu'au village. A mi-chemin se trouve une mission catholique de trois cents chrétiens sur six cents habitants. Le père directeur nous reçut avec affabilité et je lui dois quelques renseignements sur la valeur des terrains dans cette région.

La plaine de Cû-Bi, dit-il, est très fertile mais souvent inondée ; on ne peut y faire généralement qu'une récolte de riz par an. Sur la partie haute, où se trouve la plantation de M. G***, la culture du thé aurait quelque succès. Mais le café, l'expérience l'a prouvé, ne peut y réussir, rongé sans cesse par le boraire, ce ver qui tue les racines et dessèche la plante.

La situation, fort belle sur une vaste étendue, exigerait cependant de grands travaux pour en rendre la fertilisation rémunératrice.

J'arrivais à midi et demi à Lang-Tiet, où les autorités me reçurent pompeusement. Après les palabres d'usage, j'allai tirer quelques paons dont une bande errait aux environs; j'eus le plaisir d'en tuer plusieurs à l'arrêt de mon chien. J'eusse désiré le gros gibier ; mais comme toujours en pays annamite les mandarins n'ont pas la compréhension exacte de la chasse telle que nous la pratiquons.

15 janvier.
Chasse au cerf et au sanglier.

Avant l'aube, j'étais éveillé par les grands préparatifs de mes hôtes; j'en conclus de leurs intentions perfides pour le cerf et le sanglier et, malgré mon scepticisme, je sautai du lit avec un certain enthousiasme.

Rien de plus curieux que notre bande : un des mandarins s'était érigé en grand directeur de la fête cynégétique; je l'appelai plaisamment « mon capitaine des chasses » : c'était un beau pouilleux à la barbe rare, les jambes et les cuisses nues, couvertes de poils, ce qui est rare chez les Annamites. Il était armé, distinction remarquable, d'un des

fusils cédés au village par M. D***. Cette arme à piston portait la marque de Saint-Étienne (fabrique royale de...). Ce brave était tout mon espoir pour la journée ; j'eusse préféré, sans doute, diriger moi-même les battues, mais j'eus la malencontreuse idée de vouloir encore une fois tenter la chance par l'intermédiaire et la conception des indigènes.

Nous commençâmes par perdre le temps précieux du matin pour atteindre un bois, à deux kilomètres, au milieu de la plaine. Cette battue était inutile, il paraissait certain que les animaux sauvages vont à la montagne. Ils tendent donc, dès l'aube, à quitter le milieu du gagnage pour remonter petit à petit : il y avait plus d'adresse à leur couper la retraite en attaquant à un point plus élevé ; ce que je prévoyais arriva et nous perdîmes deux longues heures. Lorsque nous arrivâmes au pied de la côte, il était trop tard. Les hommes plaçaient leur filet rationnellement, à l'endroit où la bête pouvait passer ; mais, outre la maladresse primordiale de la journée, tout ce monde discutait, criant de telle façon que les animaux quittaient les enceintes avant notre arrivée. J'en eus d'ailleurs la preuve par l'aboiement des chiens des batteurs qui sortaient, en menant, avant que nous ne fussions placés. Toutes mes objurgations ne purent faire comprendre qu'on ne peut arriver à

aucun résultat si on agit bruyamment. C'est d'ailleurs le fond du caractère et des habitudes annamites. Et pourtant notre échec les affectait vivement; ils le devaient cependant à leur peu d'habileté.

Il était onze heures quand je fis arrêter pour déjeuner. L'après-midi je tirai un paon dans une brousse si épaisse que ni homme ni chien ne put le découvrir. Ce fut le couronnement de la journée, et à trois heures voyant tout ce monde fatigué et l'inutilité de nos efforts, je commandai la retraite. Elle fut moins triomphale que le départ n'avait été solennel. Les chasseurs avaient un air navré; je leur versai quelque baume en payant leur journée dix cents par jour. L'insuccès n'était pourtant pas complet; j'avais pu m'initier à une nouvelle variété de la faune tropicale, la sangsue des bois dont se sont plaint maints voyageurs. Lorsqu'au retour je voulus prendre quelque repos, mes jambes étaient couvertes de sang; une violente hémorragie se déclarait sous l'effet de piqûres imperceptibles, mais profondes; il fallut employer tous les antiseptiques de la pharmacie pour éviter l'inflammation [1].

[1] La sangsue des bois est plus fine que la sangsue d'eau et pénètre même les étoffes à trame. Sa piqûre n'est pas douloureuse, mais détermine une forte hémorragie : on ne saurait trop surveiller ses blessures, qui souvent s'enveniment. On la trouve en grande quantité dans la forêt vierge. Le meilleur costume à

Je voulus le lendemain conjurer le mauvais sort de la veille, ce qui faillit me coûter cher. En poussant mes invraisemblables nemrods dans une jungle assez basse, un coup de feu partit, auquel répondit un mugissement bizarre; j'eus la perception d'un projectile arrivant sur moi; je me baissai juste à point pour éviter une balle de fusil Charles X qui s'aplatit derrière moi sur un arbre. Le chef venait de tirer le cerf; inutile d'ajouter que je pus affirmer qu'il l'avait manqué.

Sans cet instinct de la conservation la piraterie des habitants de Lang-Tiet eût été hautement proclamée et de cet accident pouvaient naître de grosses conséquences. Mes hôtes, je crois, s'en aperçurent et se confondirent en excuses. Je pardonnai avec magnanimité un délit si commun dans la vie de chasseur, sans même chercher à leur faire comprendre que la prudence est la règle du parfait sportsman.

J'avais exploré sans succès toute la région, et le cirque de Lang-Tiet n'ayant plus pour moi aucun intérêt, le mieux était de rentrer. Je fis mes adieux en laissant quelques piastres et me dirigeai vers Cû-Bi.

Chemin faisant un bœuf sorti soudain de la

lui opposer est le ké-hao annamite serré dans des bandes de chasseur alpin. Les Moïs la détachent avec un tampon de tabac ou l'insalivation de la chique de bétel.

22 janvier.

Le matin, je poussai une reconnaissance du côté sud-ouest croyant rencontrer quelques bœufs sauvages dont on avait signalé la présence, et m'avançai jusqu'aux collines boisées. Le village étendait ses rizières jusque dans les moindres vallées des premiers mamelons, mais en se rapprochant des montagnes le pays devenait plus sauvage. Je découvris quelques traces de bœufs et préparai des jalons pour m'assurer qu'ils reposaient dans la brousse épaisse. Mais mon peu d'expérience à suivre les pistes me fit perdre bientôt celle de ces animaux.

Le temps était beau mais couvert, 15 à 18 degrés au thermomètre, un temps d'octobre en France; aussi pûmes-nous facilement faire l'ascension des côtes environnantes. De grands cerfs partirent loin devant nous, poursuivis par d'inutiles balles de winchester. A leur haute taille je crus reconnaître cette espèce qu'on appelle aux Indes « samburs ». Je dus me contenter, ce jour-là, de la capture d'un très petit oiseau, rappelant les mœurs de notre troglodyte de France. Ne relevant aucune trace de bœufs je décidai d'aller le lendemain aux points que j'avais jalonnés. L'intuition d'un simple passage ne m'avait point trompé:

les jalons étaient tels que je les avais placés. Malgré une pluie fine et incessante, fort désagréable en cette promenade matinale, je fis l'ascension de quelques coteaux d'où le pays apparaissait tout entier avec son système tourmenté. A cette altitude de 70 mètres, il se présente comme un cirque très élevé au-dessus du niveau de la mer. Le village était perdu dans un bois de bambous, et n'eussent été quelques fumées on ne l'aurait pas soupçonné. J'avançais pensif, impression assez naturelle quand on regarde à vol d'oiseau, lorsque le cri rauque d'un coman (chevreuil) me rappela que j'étais à la chasse.

Je me portai vers la montagne, cherchant, en marchant, des feuilles de cardamone, pour appeler l'animal à la façon laotienne, mais à cette basse altitude je n'en pus découvrir. Avec les deux guides annamites nous marchions au coupe-coupe, manière bruyante de circuler qui laisse peu d'espoir de rencontrer le gibier. De temps à autre les hommes s'arrêtaient pour arracher de leurs jambes les sangsues des bois, et d'une pichenette sur mes bottes je faisais de même. L'eau des feuilles tombait en cascades et après une heure de cet exercice nous n'avions rencontré aucune bête. Je ne pus même observer d'essences curieuses dans les arbres de la forêt.

Rentré avec un insuccès complet, je trouvai

mon courrier de France, qui me fit oublier les fatigues de la matinée. L'après-midi je tuais pour la cuisine quelques tourterelles, tandis que Paul Cabot courait, à la grande joie des « gnos » (enfants) du village, après les insectes et les papillons qui voletaient malgré l'absence de soleil.

24 et 25 janvier.
(Temp. max. 21°, min. 18°.

Une visite dans les rizières avoisinantes coûta la vie à deux paons superbes; c'était pour nos chiens un gibier nouveau dont ils semblèrent apprécier le fumet.

Mais au retour j'eus un moment de découragement; la cour de la pagode était submergée; nous étions dans un cloaque immonde, et les mandarins assuraient que le crachin, dans la vallée, correspondait à des pluies abondantes dans la montagne. Je prévoyais beaucoup de peine et une grande énergie pour traverser la chaîne au milieu de populations non pénétrées, peut-être hostiles.

Les Annamites de Huong-Hoâ semblaient redouter les Moïs de la région, sauf ceux des premiers villages; et je me demandais si la température n'eût pas été préférable à commencer notre exploration par le sud.

On vint alors m'annoncer l'arrivée d'un Français en sampan, sur la rivière. Je me hâtai vers la rive pour voir débarquer mon compagnon, joyeux, plein d'espoir en notre réussite et porteur de plusieurs lettres de recommandation pour les mandarins annamites. Trois linhs en arme l'accompagnaient; c'était l'escorte que j'avais demandée, peu nombreuse mais suffisante dans la montagne, où une petite troupe trouve toujours mieux son passage.

Nous pouvions compter sur cinq sampans et vingt coolies pour le lendemain et décidâmes, vu le mauvais temps, de remonter la rivière aussi haut que possible, prenant Huong-Hoâ comme base de nos travaux topographiques.

Puis joyeusement nous achevâmes la journée par une chasse aux cailles, très abondantes en cet endroit. A de nombreuses victimes j'eus le plaisir d'ajouter une bécasse de cette grosse espèce que nous trouvons en France au mois de novembre.

26 janvier.

Le matin, dès l'aube, le li-thuong prévint que les cinq sampans avec vingt coolies nous attendaient.

Chacun s'installa dans une barque suffisamment confortable. Le temps était passable, très couvert, plutôt menaçant. La température fraîche, agréable

même, permettait de rester dehors en casquette. Nous nous engageâmes donc sur la rivière; les courants y sont rapides dans la région montagneuse. Placés à l'avant de nos barques, je relevai la route, avec la planchette Hansen et Narsay, par des visées successives à la boussole Peignée. Avec le fusil sur les genoux nous nous sentions bien au début d'un voyage dans l'intérieur. C'était une impression nouvelle ajoutée à celle de nos précédentes et nombreuses excursions.

Bientôt le paysage se fit merveilleux. Des montagnes peu élevées tombait en festons une végétation luxuriante, épaisse; en bas, une plante à fleurs rosées baignait ses branches gracieuses, laissant couler dans les rapides quelques fleurs aux longs calices, un point rouge à la surface des eaux écumantes. Paysage nouveau pour nous, où la sauvagerie des rochers abruptes et des rapides vient se mêler bizarrement avec les fleurs et les papillons en une union cordiale de la grâce et de la force.

Tantôt, au travers de larges parties aux eaux furieuses, tantôt perdus sous cette végétation qui formait comme un dôme au-dessus de nous, nous cheminions lentement dans les inextricables méandres de la rivière. Les hommes, pour monter les rapides, se mettaient à l'eau, relevant jusqu'aux aisselles leurs kékaos annamites et poussaient la

pirogue. Si pittoresque qu'il fût, le spectacle manquait quelque peu de convenance.

Nous arrivâmes ainsi à un point où se dresse une canha. Une branche du fleuve confine à la mer, affirment les guides. Au fait, les eaux s'engouffrent avec rapidité dans une sorte de fourche, inconnue encore des géographes, car la carte Pavie n'en fait pas mention. C'est là que nous établîmes notre campement, une case en feuilles de palmier. Sur l'un des montants Marsay écrivit, en signant de nos trois noms : « Aux explorateurs futurs, salut! » Pendant le dîner le crachin se mit à tomber, jetant sa note froide, désagréable à notre enthousiasme et nous rappelant les prédictions météorologiques fâcheuses des mandarins de Huong-Hoa.

27 janvier.
(Temp. max. 17°, min. 14°.)

Nous nous éveillâmes sous la pluie, l'horrible pluie, frappant durement les paillottes légères de nos sampans, et après une rapide toilette nous partions à sept heures et demie, blottis dans l'intérieur de l'embarcation avec la seule consolation de lever un « topo » consciencieux. Les hommes grelottaient de froid et nous-mêmes subissions la mauvaise humeur générale. Nous ne pouvions

admirer les sites merveilleux, tapis comme des rats au fond de la barque.

Le soir nous pûmes atteindre une maison annamite près de Bao-Rai, où nous devions aller.

L'abri se présentait à souhait; nous l'acceptâmes malgré sa malpropreté et son peu de confort.

28 janvier.
(Temp. max. 22°, min. 18°.)

Au réveil le soleil dorait la cime des monts, les nuages fuyaient rougis par l'astre vainqueur; jamais rayon ne fut mieux salué en Indo-Chine et tout joyeux nous fîmes, en son honneur, une magnifique pleine eau dans la rivière.

A huit heures je donnai le signal du départ. Le cours plus rapide et plus difficile de ce côté se présente comme un véritable torrent; mais nos hommes, ragaillardis par cette belle matinée, s'étaient mis courageusement à l'eau, et les rives fuyaient lentement, toujours superbes, entre les montagnes. Nous rencontrâmes le sampan coulé d'un Annamite, pauvre marchand venu chez les Moïs pour sa provision de rotins, de bétel et de tabac. Et sa tristesse s'augmentait encore de la perte d'un cochon qu'il venait d'acheter et qui, profitant du naufrage, fuyait à travers la forêt. Les vivres frais nous faisant défaut, je proposai de

chasser l'animal contre une piastre, à tous risques; il accepta, ravi de retrouver quelque aubaine dans son infortune. Bien m'en prit, car peu après un coup de fusil de Marsay nous assurait du boudin pour le lendemain. Dès lors le marchand devint notre ami et nous renseigna sur les Moïs de la région. Ils sont, assurait-il, soumis aux Annamites assez loin dans l'intérieur et estimait qu'ils transporteraient facilement nos bagages, à la condition de s'en faire craindre et obéir.

Nous étions à quelques minutes de notre but; le village moï faisait face au village annamite : le type spécial de l'habitant tient du Muong et du Khat. Ce sont de pauvres gens, vêtus d'une langoute passant entre les jambes et dont l'extrémité tombe sur la cuisse droite. Leur attitude était plutôt craintive. Un malade vint nous exhiber son bras très enflé que nous fîmes panser au village annamite, agglomération importante où se tiennent les chefs de six villages moïs et le lithuong, qui vinrent apporter leurs présents et offrir leurs « lays » suivant le rite.

A la « salâ » commencèrent les palabres; nous promîmes facilement des douceurs et aussi des cadeaux s'ils nous procuraient de belles chasses, et, suivant en cela les conseils de notre marchand, de dures représailles, au cas où leur direction serait défectueuse dans la montagne.

Puis je réglai intégralement les coolies, non sans faire remarquer toutefois que les Français payaient ce qu'ils devaient. Ils en parurent étonnés et les chefs promirent d'agir à notre volonté.

La plupart des animaux, au dire des habitants, se sont éloignés dans la forêt, « car nous avons préservé la récolte en l'entourant de piquets ».

Ces piquets ne sont donc pas uniquement une machine de guerre fort gênante, bien qu'anodine; ils sont aussi une défense contre les pattes du tigre ou autre voleur de riz et de bestiaux venant par les chemins, comme il fait toujours, saisir quelque galeux du village, et nous nous demandâmes comment ce seigneur tigre [1] pouvait risquer mille blessures pour se procurer un gibier aussi malpropre.

[1] Le seigneur tigre (ong cop) est en respect chez les populations jaunes; les Moïs le craignent peu, bien qu'il soit pour beaucoup un réel danger.

CHAPITRE II

CHEZ LES MOÏS DE LA RÉGION DE HUÉ. — PREMIER CONTACT AVEC LES SAUVAGES DE LA MONTAGNE D'ANNAM.

Pour la première fois nous prenions donc contact avec ces fameuses populations moïs dont il est tant parlé sur la côte. Mais c'étaient des Moïs soumis, sinon civilisés.

D'un caractère doux, avec un esprit d'indépendance assez marqué, ils n'ont que peu de rapports avec leurs voisins annamites. Comme les Muongs, ils cultivent le riz en rays, à flanc de coteau, négligeant dans les défrichements d'arracher les arbres qu'on y rencontre, pareils à des colonnes de quelque ruine, se dressant à demi calcinés. Ils placent en bas, dans la partie broussailleuse des batteries de pièges divers; pour les poules sauvages ou les petits mammifères, un arbrisseau recourbé auquel est joint un collet formé d'un fil de rotin. Ce collet est maintenu par un quatre de chiffre; l'animal en passant fait déclencher l'engin, l'arbuste se dresse brusquement et la bête reste pendue.

Pour les gros mammifères ils replient une forte branche amarrée entre deux solides piquets; un bâton en travers soutenu par deux pieux assez courts et légèrement encochés maintient l'appareil tout armé : une corde en rotin barre le chemin, assez tendue pour que le moindre choc produise détente, et l'animal en passant est transpercé d'une flèche de bambou très pointue fixée à l'arbre recourbé qui sert de ressort. Ce piège, que les Moïs sauvages emploient, nous dit-on, contre l'homme, est fort redoutable, car la liane en rotin qui le retient n'est visible que pour des regards très expérimentés.

Les Moïs de Bao-Rai font une culture assez rudimentaire, se bornant à peu près au manioc, au ricin, au maïs, à la patate et au bananier. Malgré les pièges, nombre de sangliers avaient dévasté les champs de patates et fait un tort considérable aux pauvres sauvages, dont les animaux connaissent sans doute trop bien les ruses pour se laisser prendre.

Toute cette journée je fus inquiet pour mes chiens qui, moins experts, n'auraient pu éviter le danger sans la sollicitude de nos hôtes.

On nous dit que le premier chef moï de la région n'avait pu venir présenter ses hommages, atteint de fortes douleurs rhumatismales. J'allai le voir, un peu inquiet de cette allégation, et



EN STATION AU PREMIER VILLAGE MOÏ

connaître ses dispositions à notre égard. Je fus reçu avec calme dans un village ouvert, où le chef descendit péniblement de sa case. C'était un vieillard grêle, à l'œil doux, et d'une malpropreté rappelant celle des Méos. Il fit jeter des nattes propres dans la case des étrangers et demanda sur ses souffrances une consultation que nous lui donnâmes gravement.

Pendant les palabres que doit subir tout Européen, nous jetâmes les yeux sur des quantités de crânes de cerfs et de sangliers : ce sont les animaux pris au piège, dont on offre les trophées aux esprits pour en obtenir de nouvelles chasses heureuses.

Au milieu du village se dresse un pieu pointu percé d'un seul trou et couvert de peintures bizarres et primitives. Avec beaucoup d'imagination on arrive à reconnaître des masques d'hommes et des têtes de serpents : c'est là qu'on suspend la viande de buffle ou toute autre que consomment les habitants, pour donner aux esprits leur part de festin.

Le type moï de cette région est celui des Khâs-Leups que nous avions vus deux ans auparavant à Ai-Lao. Mettant à profit les bonnes dispositions du chef je demandai 30 coolies pour le lendemain. Il m'en promit 50 sans hésiter, et nous partîmes satisfaits, avec l'espoir de pénétrer rapidement

dans des parties moins connues et plus intéressantes.

30 janvier.
(Temp. max. 20°, min. 20°.)

A neuf heures du matin nous partions avec 36 coolies moïs vers Câ-Dao, où nous comptions mettre à profit nos bonnes relations des débuts et prendre des itinéraires à peu près ignorés. Dans ce but nous nous adjoignîmes un des lithuongs annamites commandant les Moïs et faisant le commerce avec eux. Je me chargeai, ce jour-là, de la topographie : nous avions décidé, avec Marsay, de nous diviser ce travail. La route était tortueuse et difficile, toute en forêt, mais merveilleusement pittoresque.

Il ne faut pas s'étonner que, sous cette végétation alourdissant l'atmosphère, la fièvre des bois guette l'imprudent qui passerait la nuit sous cette ombre éternelle d'où l'humidité ne disparaît jamais. Mais quelle beauté, quelle grandeur dans ce luxe d'arbres immenses, de lianes et de palmiers sauvages ! Puis le Song-Ta-Voy donnait à notre promenade une variété qui n'était pas sans charme ; il fallait traverser les boucles nombreuses, dans l'eau jusqu'à la ceinture, contemplant des murailles merveilleuses qu'on escaladait par un chemin à peine tracé.

Vers trois heures de l'après-midi nous étions à Cà-Dao, ayant parcouru de 12 à 13 kilomètres en projection.

Les autorités nous souhaitèrent la bienvenue et le village nous accueillit avec une certaine bonne humeur. Il fallut s'organiser pour gagner l'intérieur et la discussion des transports s'entama de suite. On conduirait sans hésiter notre matériel par Lop, aux rives du Song-Buong.

Tout allait pour le mieux et les chefs satisfaits de quelques menus cadeaux nous annoncèrent même la présence d'éléphants à quelques jours de là.

31 janvier.

Une impression nouvelle nous attendait au lever. Les indigènes, intrigués de tant d'ablutions, se pressaient autour de la case, examinant dans un respectueux silence et avec attention nos tubs et instruments de toilette. De nous voir nus et presque sans pudeur la foule se mit à rire; les femmes surtout témoignaient d'une curiosité maligne, étonnées de cette hygiène dont, hélas! plus d'une avait grand besoin. Malgré leur timidité, elles s'enhardirent assez près de nous pour nous permettre de les examiner avec attention. Elles sont généralement grossières de formes, fortes, avec des jambes bien

musclées : un sarrau d'étoffe bleu couvre les reins à la manière des Laotiennes, et un cache-sein de même étoffe serré sur la poitrine laisse la gorge et le ventre à découvert. Mais la plupart sont repoussantes de saleté et couvertes de gale.

Les cases de ces Moïs sont faites de paillotte et d'écorces d'arbres, au ras du sol. Tout le monde couche dans le même endroit; aux cochons est réservé un coin spécial fermé de tous côtés par des madriers qui les protègent contre les bêtes féroces.

Ces gens m'ont paru peu industrieux : le manioc, le riz (nep) et la patate constituent toute leur culture, avec le tabac, d'un goût assez désagréable, qui se rapproche beaucoup de notre caporal français, avec un peu plus d'âcreté.

A sept heures et demie les 36 coolies étaient au campement, venus de différents points de la montagne. Ce fut pour nous l'indice de nombreux villages soigneusement cachés au milieu des forêts. Si nous ne pûmes les apercevoir, le travail des rays attestait cependant leur présence. En somme, tous les itinéraires sont possibles dans ce pays et la population très disséminée est nombreuse, mais pauvre.

Nous quittâmes Cà-Dao par un léger crachin; à mon compagnon revenait la corvée de topo et je prenais moi-même la tête de la colonne. Il fallut

traverser des gués fort nombreux, le Song-Ta-Can plusieurs fois, puis le Ké-Barai, un de ses affluents. Mes chiens s'étaient mis à ce genre de route, se jetant bravement à l'eau pour nous suivre; la température cependant était peu élevée, et bêtes et gens grelottaient après ces bains forcés. Une averse subite rendit la marche pénible; le paysage enchanteur prenait des teintes grises, et malgré tout nous admirions les fougères arborescentes qui coupaient d'un vert vif les feuillages sombres de la forêt. Leurs tiges fines et déliées, contrairement à celles qu'on voit généralement, sont couvertes de feuilles gracieusement découpées. Perchés sur de grands arbres, des oiseaux d'un rouge incarnat voletaient et pépiaient à des hauteurs défiant le plomb du chasseur.

Nous allâmes ainsi jusqu'à onze heures et demie, en pente très douce, ayant parcouru dix kilomètres environ sous la pluie et par des chemins difficiles. Il fallut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture pour suivre les lits des arroyos que les Moïs considèrent comme des chemins et dont l'administration des travaux publics se montre peu soucieuse. Au dixième kilomètre, après une traversée à gué du Ké-Barai, nous arrivions au pied d'une montagne qu'il fallut escalader à pic. Sous la pluie le chemin était devenu glissant, la montée fort pénible, avançant d'un pas, reculant de deux; enfin cahin-

j'en pris d'ailleurs ma bonne part; dans ce mauvais terrain, mes pieds heurtant une liane, je fus précipité de deux mètres de haut. Presque sans connaissance, j'eus toutes les peines du monde à reprendre ma route, ayant une jambe fort endommagée. Vainement je pensai arrêter la colonne en tirant mon revolver; Marsay, déjà loin, ne pouvait percevoir mon appel.

Tant bien que mal il fallut continuer, constatant sur la carte que nous ne faisions pas un kilomètre à l'heure, tant nous passions par des altitudes différentes. Ajoutez à cela la chasse impitoyable qu'il fallait faire aux sangsues des bois, très abondantes par ce temps humide.

Les Moïs marchaient de leur mieux, mais la nuit avançait et les renseignements que je pouvais avoir sur notre arrivée probable étaient bien incomplets.

A six heures seulement nous aperçûmes des rays; c'étaient les premières cultures du village de Bouc perdu dans les nuages. Nous descendîmes à pic, nous asseyant pour éviter les chutes dans un sol gluant. Subitement nous passâmes de l'altitude de 600 mètres à celle de 100, dans le fond de la vallée. Il était sept heures du soir.

En arrivant, je trouvai Marsay déjà installé, ayant tout préparé pour soigner nos blessures, car nul, boys ou patrons, n'en était exempt :

Marsay avait fait connaissance avec les sangsues; quant à moi, la violence de la chute m'avait ouvert la jambe gauche. Tous ces déboires, cependant, ne nous empêchèrent pas de dîner de fort bon appétit et, la vieille gaieté française renaissant, nous en arrivâmes à préférer notre sort du moment au temps où, confortablement installés, nous savourions d'excellents sandwichs au café de Paris, tant est puissant l'attrait de cet orgueil de passer les premiers là où pas un autre Européen ne s'est aventuré!

La population, fort empressée, vint à notre aide et nous mîmes à profit cet enthousiasme pour nous assurer de coolies. Nous comptions atteindre Bolo, où l'on signalait un troupeau de bœufs sauvages.

Bouc est un village riche, très peuplé et industrieux : le citer sur notre itinéraire était un premier service à rendre, un premier résultat de notre mission encore à ses débuts, mais qui s'annonçait intéressante.

2 février.
Mœurs des Moïs de Bolo.

Tout près se trouve le cimetière, où s'élève une série de tombeaux que nous prîmes de loin pour de petites pagodes. Dans chacun d'eux sont disposés comme offrande des bols de riz.

D'après les traditions, ces sauvages ont pour toute religion le culte des ancêtres. Ils croient en un Dieu créateur, en l'immortalité de l'âme, mais avec une forte tendance à la métempsycose.

Un Moï vient-il à mourir? Les habitants lui dressent une tombe, disposent ses effets dans le tombeau, à l'air libre, à la vue de tous; nul ne peut s'en emparer sans encourir la vengeance des esprits.

De Bouc à Bolo, la route n'existe, à proprement parler, que d'une façon rudimentaire. Nous allions tantôt par le lit des arroyos, dans l'eau jusqu'à mi-corps, tantôt avec le coupe-coupe, par des montagnes de trois à quatre cents mètres d'altitude. Nous nous jetâmes dans des forêts de bambous et de bananiers sauvages, pour aboutir à une assez forte rivière, le Ké-Bolo, entre la forêt touffue et de grandes brousses. Sur un banc de sable les coolies prirent quelque repos. Le chef du village principal vint nous y rejoindre avec deux autres, ses voisins : celui de Bolo, vêtu à l'annamite, au regard dur, le teint noir et la démarche hautaine.

Sans se prosterner, suivant la coutume annamite, il salua poliment, nous invitant à venir chez lui où il serait heureux de nous donner l'hospitalité. Il était onze heures et demie quand nous y arrivâmes.

Bolo est construit sur un mamelon dominant les hauts plumets de la brousse; il se compose de sept à



TOMBES MOÏS

huit cases; la sala y est vaste et confortable; de nombreux rays font croire que, comme à Bouc, les Moïs deviendraient des agriculteurs sérieux si leurs relations étaient faciles avec la côte. A peine installé, je questionnai le chef sur les chasses de la région : « Il n'y a rien d'intéressant, me dit-il, aux environs; quelques paons descendent de temps à autre sur les rays : le village est entouré de pièges et de piquets, car nous sommes en guerre avec les gens de Phu-Hac, situé au nord de Bolo. » « Pourquoi, lui dis-je alors, tant de têtes de conman, tant de queues d'écureuils dans la sala? — Ces soupçons, répondit-il, me peinent; nos pièges ont pris quelques cerfs, mais je ne puis assurer de vous en faire tuer, et puis quel intérêt aurais-je à mentir? » Peu après il revenait avec les cadeaux traditionnels.

Privés de vivres frais, je voulus acheter un cochon. « Oui, nous fut-il répondu, mais nous n'acceptons pas d'argent. Nous désirons une couverture. » Une de nos couvertures payée 1 fr. 50 chez Escande, magnifiquement bariolée de jaune et de bleu, fut échangée contre un porc très gras, bien en chair.

Cette population hardie, fière, indépendante, acquit bien vite toutes nos sympathies [1].

[1] Je ne crains pas d'employer ce mot pour les indigènes de Bolo, dont le chef nous rappela certain héros gascon d'Alexandre

Malgré le mauvais temps nous fîmes, mon compagnon et moi, une sortie dans les rays, où nous levâmes, sans pouvoir les tirer, quelques poules sauvages et un paon superbe. Nous avions pu nous faire une idée de l'aspect général du pays.

3 février.
De Bolo à Tia-Dao.

Renseignements pris nous pouvions, de Bolo, gagner en une demi-journée le village de Tia-Dao, mais les chefs ignoraient le Song-Buong, notre point de direction. Ce nom annamite leur était certainement inconnu.

D'après notre observation, la route nous avait fortement portés à l'est et assurément nous n'arriverions pas au point désiré. La direction de Tia-Dao nous conduisait encore vers le sud avec beaucoup d'est, mais ce premier essai pour prendre contact avec des populations nouvelles était sans but déterminé. Nous acceptâmes donc d'aller à Tia-Dao, toujours à travers des arroyos, nous livrant

Dumas. Lui demandant si en nous rendant à Phu-Hac, village avec lequel ils étaient en guerre, nous pourrions chasser l'éléphant : « Il ne faut pas aller à Phu-Hac, nous dit-il; Phu-Hac nous a fait la guerre; il n'y a plus d'hommes là-bas, ils sont tous morts. » Cette réponse caractérise la curieuse figure de ce Moï au caractère plein de prétention, assez rare chez les sauvages.

à une véritable navigation dans les eaux claires des ruisseaux, sous une végétation où le coupe-coupe nous ouvrait un chemin.

A dix heures et demie nous atteignîmes l'ancien Tia-Dao, que les habitants avaient abandonné par superstition ou par une hygiène assez spéciale et toute expérimentale. Dans un moment d'épidémie, ils quittent les cases pour s'installer un peu plus loin. Si la contagion devient plus forte, le village neuf doit s'écarter encore plus de l'ancien.

Tia-Dao se trouvait alors à un kilomètre de son ancienne situation, sur les bords d'une petite rivière. Le village est moins riche que les précédents, mais son commerce assez étendu avec d'autres tribus.

Nos porteurs de Bolo déclarèrent qu'ils cesseraient de marcher et les autorités s'engagèrent à en donner d'autres. Je mandai le chef et lui dis : « Tes hommes ont marché une demi-journée, je ne puis donc payer la journée entière; voici deux piastres pour 40 coolies, 5 sous par coolie. »

Le chef fit aussitôt ses lays, saluant profondément et ajouta : « Je vous remercie; je suis satisfait : les Français, m'avait-on dit, ne paient généralement pas. » Je le détrompai en protestant au nom de mes compatriotes. Toutefois, je ne pus

m'empêcher de méditer sur l'effet que produit chez les sauvages le passage de certains d'entre nous qui s'obstinent à considérer ces tribus comme soumises et passibles des corvées et des réquisitions qu'on impose à l'Annamite. Déplorable système que d'appliquer les mêmes lois et les mêmes obligations à des populations si différentes. On semble oublier qu'en Annam nous traitons avec un peuple organisé, habitué au respect de la loi et aux règles d'une civilisation étendue à des gens qui savent que l'amélioration économique du pays par les routes et les voies de communication peut se payer par certaines taxes, corvées ou impôts. Les Moïs, au contraire, sont restés un peuple indépendant, soumis à un chef ou à un groupe de chefs féodaux. Ils ne comprennent encore que le système des suzerainetés d'autrefois et les tributs accordés aux plus forts. L'application pure et simple des lois bureaucratiques de la côte échappent à leur conception.

Comment inspirer cette façon de voir primitive et dépendant purement d'observations psychologiques à nos fonctionnaires modernes, élevés dans le culte du code, dans l'admiration de nos systèmes compliqués, trop avancés pour ces jeunes populations? On les brusque,elles se révoltent. Car elles ne saisissent pas l'avantage qu'elles peuvent retirer de notre pénétration.

La pénétration chez les Moïs ne peut s'opérer qu'économiquement, par des voies de communication faites pour eux, par des chefs européens spécialement choisis, ou militairement en leur imposant notre suprématie.

Les chefs de Tia-Dao étaient de braves gens, d'un caractère se prêtant à tout : nous repartions bientôt avec eux pour la montagne. Les chemins, cette fois, étaient incontestablement meilleurs : soudain le cuisinier annamite exprime une joie intempestive, reconnaissant, disait-il, le chemin d'une plantation qu'il avait habitée. Nous en conclûmes que nous allions aboutir au Song-Cai. L'aventure était agréable car nous allions pouvoir manger du bon pain ! Marsay s'en réjouissait; peu habitué aux privations, il se plaignait souvent et amèrement de notre régime par trop indigène.

La route qui nous séparait de Lang-Tié-San fut vite franchie et nous arrivions en une heure à la sala d'un riche village moï où se cultivent le tabac, l'ananas (comme à Bouc), le maïs, le riz, le manioc et la patate.

Des paons qui descendaient en quantité dans ces cultures nous valurent quelques bons coups de fusil et la perspective de succulents rôtis.

Le village, nous dit-on, avait été visité, il y avait un an à peine par un garde principal et des linhs, allant à Tia-Dao; mais les Annamites, assez souf-

frants, avaient supplié l'Européen de rétrograder.

Le soir, les habitants dressèrent notre couvert; l'un d'eux même fit entendre sur une flûte aux sons très doux un air d'assez triste mélancolie, plein d'une poésie sauvage dont le souvenir m'est encore présent. Un deuxième soufflait dans une sorte de pipeau dont l'harmonie bizarre rappelait le biniou breton, qu'on devait utiliser plus particulièrement dans les fêtes bruyantes et les appels au combat. Le chef nous combla de cadeaux; une grande quantité de riz blanc, deux poulets, quatre œufs et un vase de bière de riz avec le rotin pour la boire. Nous fîmes semblant de goûter à ce breuvage peu agréable, promettant de ne pas oublier ses largesses avant notre départ. Mis en confiance, sans doute, il ouvrit le ké-hao annamite dont il était vêtu. Il avait au côté une profonde blessure. Tombé, affirma-t-il, dans un piège à sangliers, la pointe du bambou s'était fixée dans la jambe et circulait avec le sang. Une opération s'imposait, mais ne pouvant prendre une telle responsabilité nous fîmes préparer un pansement au sublimé tout en lui conseillant de s'adresser au médecin de Tourane. Il accepta le conseil, demandant même une lettre pour le résident. Nous étions donc, sans nul doute chez des Moïs soumis, connaissant le chemin des établissements européens.

4 février.
(Temp. max. 20°, min. 15°.)
Une plantation dans l'intérieur.

Le lendemain nous nous mettions en route avec le vague espoir de rencontrer des compatriotes; cette idée doubla nos forces pour faire l'ascension d'un sommet d'un millier de mètres d'altitude, d'après nos baromètres. Régler ses instruments et les compenser n'était pas chose facile avec les variations énormes de pression dues aux changements de temps.

Du point culminant de la montagne s'étendait une vue superbe sur la vallée de la Song-Con. Le regard se portait à 50 kilomètres; au-dessous nous étaient signalés des villages annamites. La position était sans pareille pour un travail topographique. Nous admirions ce vaste panorama; une large et riante vallée que parcourait une rivière assez grosse s'ouvrait à nos pieds. En face, des collines couvertes de forêts laissaient deviner quelques vallonnements sous des brousses épaisses, la sauvagerie au milieu de terrains propres à l'agriculture pouvant donner grande richesse. D'un léger coup sur l'épaule un des Moïs m'enleva à ces réflexions, m'attirant doucement vers un point qui semblait l'intéresser. Je le voyais bientôt lever le bras vers le sommet des arbres; dans cet amas

touffu, je ne découvrais aucun animal; c'était pourtant dans un but cynégétique que le moï m'avait dirigé. Après quelques efforts j'aperçus une sorte de nid ovale assez gros, paraissant maçonné dans l'arbre. Je n'en pus avoir que de vagues explications. C'était, d'après mon homme, un oiseau extraordinaire, avec la ressemblance du chien et qui ne quitte jamais sa demeure. Je conclus à la présence de quelque variété de galéopithèque, et pour m'en assurer j'envoyai une balle dans le nid sans obtenir d'autre résultat qu'une avalanche de boue et de branchages.

Nous pûmes, en descendant, admirer de nouveau la vallée et la Song-Con. C'est alors que le cuisinier nous montra à près de 10 kilomètres et au pied de la montagne la concession européenne.

Nous craignions, vu l'heure tardive, de ne pouvoir arriver le même jour; mais les boys assurèrent que nous trouverions des sampans au premier village annamite et que, dans le courant rapide, nous arriverions avant la nuit chez nos compatriotes. Nous descendions par un chemin de chèvre, mais notre entraînement étant à son point maximum nous nous arrêtions, après deux heures d'une route difficile, aux rives de la Song-Con, dans un vallon étroit et de riante verdure. Nous longeâmes le cours des eaux à la façon moï, avançant dans l'eau

jusqu'à la ceinture et bientôt jusqu'au cou. C'est alors qu'un des nôtres prit le devant, à la recherche des sampans.

Les chefs du lieu portaient des lances légères, à bouts serrés et munies d'une pointe à l'autre extrémité.

Nous fûmes bientôt entourés de Moïs et d'Annamites, tous armés. Cette attitude nous étonna et nous en eûmes plus tard l'explication : les Annamites, paraît-il, pillent souvent les pauvres Moïs qui, pour se faire justice, descendent dans leurs cultures avec leurs armes et moyens de défense : d'où cette défiance réciproque, et fort peu de cordialité de part et d'autre.

Le messager revint avec quatre sampans; nous étions désormais en pays annamite. Les bagages chargés et nos coolies moïs désintéressés, nous descendîmes le cours de la rivière. Cette nouvelle locomotion fut plus agréable que le coupe-coupe et la marche sur les terrains en pente et glissants : nous pûmes tirer quelques coups de fusil et prendre un repos relatif.

Peu après nous aperçûmes les cultures européennes et au milieu d'un défrichement deux casques blancs attestant la présence de nos compatriotes. L'un d'eux s'avança vers nous : « Votre arrivée, dit-il, était signalée depuis ce matin par le lithuong du village; mais j'avais peine à croire

à cette nouvelle que trois Européens venaient par la montagne. » Ainsi et sans télégraphe nous étions annoncés, même à notre insu. Nous nous présentâmes mutuellement, M. B*** et M. R***, son associé.

Ils étaient seuls sur la plantation, bien connue en Annam sous le nom de son concessionnaire, M. Richardson : nous étions donc à An-Diem [1],

[1] On lisait dans un numéro de la *Politique coloniale* en 1901 :

« LA PLANTATION DE AN-DIEM

« Il est excellent d'appuyer de quelques exemples, authentiques et précis, lorsqu'il s'en présente, l'affirmation souvent renouvelée, ici et ailleurs, que les colonies françaises — même celles que leurs conditions agricoles et climatériques paraissent rendre les moins abordables à l'Européen — offrent au colon actif et suffisamment bien outillé au début la perspective assurée d'une réussite conduisant jusqu'à la fortune. C'est dire que nous saisissons avec empressement l'occasion qui nous est procurée aujourd'hui par une correspondance particulière de Tourane, de mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau de ce qu'a pu réaliser en plein Annam, dans l'espace de trois ans à peine, un jeune homme qui n'avait au débarqué, comme entrée de jeu, qu'une grande force de volonté et un très modeste capital.

« M. Alfred Richardson, en arrivant en Indo-Chine en 1897, comprit que si la terre y pouvait coûter cher de peines et d'argent, elle y devait rendre avec largesse les fruits du capital et du travail. Il n'hésita pas à mettre vingt-cinq mille francs dans une entreprise agricole et fonda la plantation de An-Diem.

« Dans ce genre d'opérations, ce sont surtout les débuts qui sont pénibles. Ils le furent beaucoup pour M. Richardson. L'administration annamite fit obstacle par tous les moyens possibles à son installation dans la région. Les mandarins l'empêchaient de trouver de la main-d'œuvre et les habitants des villages environnants, sous la pression des autorités indigènes, refusaient — même à prix d'or — de lui vendre les objets nécessaires à l'existence. Cependant, à force de douceur et de persévérance, M. Richardson arriva à passer des contrats avec des villages

entre les confluents de la Song-Con (rivière à l'est du Song-Buong (voyez Pavie), et du Song-Cai, et le confluent de la Song-Con et du Ké-Viang.

An-Diem est, de ce côté, le dernier village annamite.

Nous fîmes, avec nos hôtes, une première visite à la plantation, qui n'était alors qu'à la période des défrichements. Le rendement consistait en 60 hectares de rizières en pleine culture qu'avaient ache-

qui lui fournirent des travailleurs. Au bout de dix-huit mois, vingt hectares étaient défrichés ; tous les bâtiments nécessaires étaient construits, fermes, magasins à sucre, maisons d'habitation pour Européens et coolies et M. Richardson trouvait un associé en compte à demi qui lui offrait quarante mille francs pour sa part.

« L'entrée de cet associé, M. Borel, dans l'entreprise, donne à celle-ci un nouvel essor et le défrichement continue dès lors à raison de quarante hectares par an, mis en plantation de cannes. De sérieux débouchés sont ouverts et les récoltes trouvent placement à de beaux prix. Aujourd'hui un troisième associé ne serait pas admis dans l'entreprise pour moins de quatre-vingt mille francs.

« Pourquoi faut-il qu'un deuil cruel soit venu frapper les valeureux colons de An-Diem? Une mort prématurée a emporté, le 19 décembre dernier, M. Alfred Richardson, mort d'autant plus cruelle qu'il venait de s'unir à une femme bien digne de lui par son intelligence et son courage. Mme Richardson continue actuellement l'opération comme si son mari était encore à la tête ; elle n'y dépensera pas moins de persévérante énergie et elle en recueillera les mêmes résultats, heureux et rapides.

« En somme, pour chiffrer l'affaire, les comptes de fin d'année annoncent à An-Diem 3,500 piastres de revenu. A l'équivalence de 2 fr. 65, on voit que cela représente 14 pour 100 du capital investi. On compte arriver là-bas à faire du 60 pour 100.

« C'est ce que nous souhaitons à ceux qui nous donnent là-bas en Annam cette démonstration utile du succès rapide — et on peut aller jusqu'à dire éblouissant — qu'y procurent de faibles moyens unis à une forte volonté. — L. S. »

tées les colons : ils avaient, sur pied, un champ de cannes à sucre que malheureusement ravageaient les sangliers : d'où nécessité d'entourer la plantation de palissades pour la défendre des incursions des animaux. On y voyait plusieurs pépinières de thé, 5 hectares environ plantés.

Toutes ces cultures prospéraient dans une terre riche, si riche que les colons regrettaient de n'avoir pas placé leurs cannes à sucre à deux mètres de distance au lieu d'un mètre. A vingt minutes de là était leur installation : jolie maison en torchis, d'une superbe charpente et fort bien comprise pour ces pays chauds et déserts.

C'est dans cette rudimentaire mais confortable habitation que nous reçûmes la plus franche hospitalité et pûmes prendre un repos dont nous avions grand besoin.

Nous passâmes trois jours à la poursuite des cerfs et des sangliers qui dévastaient les abords de la plantation, et dans les rivières avoisinantes nous pûmes tirer la bécassine.

8 février.
La mission d'An-Diem.

Nous fîmes ensemble une visite aux confluents du Song-Cai et de la Song-Con. On y aborde par des rizières mal irriguées où les mau-

vaises herbes poussent avec une facilité désespérante. Au dire des planteurs elles perdent 50 pour 100 de leurs revenus et sont la propriété des Annamites avoisinants. Ils se disposaient à organiser des systèmes de béliers hydrauliques pour en augmenter la valeur, car les eaux du Song-Cai et de la Song-Con seraient plus que suffisantes pour faciliter l'irrigation. Ce travail permettrait de prélever un droit de 12 pour 100 en nature sur la récolte. Toute la dificulté est de vaincre la routine du paysan, à qui un plus grand nombre de récoltes demanderait une plus grande somme de travail; car l'Annamite, paresseux, ne cherche pas, comme l'Européen, à tirer de sa terre le maximum de rendement.

Au confluent des deux rivières se trouve un village chrétien sur l'emplacement d'une ancienne digue qui servait autrefois à irriguer la plaine. Il dépend de la chrétienté que dirige le P. B..., missionnaire très zélé et d'une grande intelligence.

M. B... se souvint que le père annamite lui avait demandé de la poudre pour chasser l'éléphant. Nous demandâmes aux chefs du village chrétien si ces animaux avaient été signalés. Près du Song-Buong, nous dirent-ils, on aurait quelque chance de les rencontrer. Mais nous abandonnâmes la partie pour visiter à notre retour le Song-Viang.

Près de la plantation se trouve une chute d'eau importante, au bas de laquelle on peut voir les restes de galeries d'une mine d'or exploitée par les Chinois. M. l'ingénieur Clément l'avait autrefois visitée, mais ses prospections ne furent point favorables.

Un village moï a poussé ses rays jusque-là; le site en est des plus pittoresques et plein de sauvagerie. Pendant notre sommeil un tigre vint rôder autour de la maison, jetant l'effroi parmi les buffles. L'obscurité d'une nuit de nouvelle lune ne permit pas de l'apercevoir au travers des palissades.

Marsay et moi étions fort intrigués de certains propos de la veille sur la présence d'éléphants et décidâmes de visiter le confluent du Song-Buong, cette rivière que nous avions compté suivre pour en reconnaître le cours. Nous quittâmes nos hôtes en les assurant de notre gratitude pour les bons moments passés en leur aimable compagnie.

Montés sur des sampans nous descendions la Song-Con pour remonter ensuite le Song-Cai; le fleuve, en cet endroit, est large de cent mètres environ. Malheureusement la profondeur ne permettait pas d'utiliser son cours pour la navigation à vapeur. Le temps était beau, quoique couvert, et nous pouvions admirer ces montagnes que nous quittions en traversant cette large et belle vallée

que nous avions aperçue, au cours de notre expédition chez les Moïs.

Vers six heures et demie nous abordâmes à Dong-Tiam, non loin du Song-Buong, où nous avait précédé Marsay, dont les sampaniers étaient meilleurs rameurs. « Une bande de quarante éléphants, lui disait-on, descend tous les jours dans le maïs des paysans, se rend à la rivière, et, le jour, se cantonne sur une montagne voisine. Tous les soirs on perçoit le « cop » du tigre qui, pourtant, ne se risque point au village ». Nous étions dans la joie et décidâmes d'aller dès le matin prendre connaissance des animaux,.

A la tombée de la nuit, le cri rauque du con-man, la voix aiguë du con-mai, mêlées aux sifflements du faisan argenté, ainsi que la voix puissante du paon qui se branche augmentèrent nos espoirs laissant entrevoir le « tableau » qu'on rêve toujours dans ces pays, bien qu'il n'atteigne jamais le chiffre que nous offrent les environs de Paris.

Jeudi 9 février.
(Temp. max. 25°, min. 18°.)
Le Song-Cai.

Nous avions pris asile dans la pagode, une pauvre canha, et le bonze qui la servait avait mis sa case à la disposition de nos boys. Ce religieux

aimait les animaux : deux merles apprivoisés se promenaient gravement, disputant les miettes de son repas à un gentil petit singe qui furetait dans tous les coins, malgré les poursuites de nos deux chiens. Nous passâmes la soirée à observer l'allure de toutes ces bêtes.

Au réveil, le soleil dorait déjà les rives du Song-Cai et nous n'avions que peu d'espoir de rencontrer les éléphants ailleurs que dans la montagne. Néanmoins nous voulûmes visiter les champs de maïs où les pachydermes aimaient à descendre.

Les maïs étaient petits et verts, bien que plus avancés qu'à An-Diem ; les cerfs les avaient mangés en grande partie.

Nous levâmes des quantités d'animaux, sans remarquer toutefois la moindre trace d'éléphants. Un habitant qui faisait cuire sur son sampan quelques galettes de riz au sucre pour fêter le Têt nous assura que depuis fort longtemps on n'en avait vu dans la région. Nous étions donc victimes de la mystification des Asiatiques, et pour utiliser le chemin parcouru nous décidâmes de continuer à travers les régions moïs jusqu'à Bung-Miü, en passant par les rives du Song-Mala et du Song-Tran où je devais revoir, à une demi-journée de marche de Tra-My, mon ami Herbet. J'envoyai donc le kay, un linh et un homme du village en

relation avec les Moïs pour m'amener le chef du sud-sud-est avec quarante coolies et m'entendre avec lui.

Au dire des indigènes, les Européens n'avaient pas encore pris contact avec ce pays et cette voie paraissait plus intéressante que les quatre jours de sampans, pour aller par Quang-Nan et Fai-Foo, à Tra-My.

Vendredi 10 février.

« L'homme propose... » dit le proverbe.

L'arrivée bruyante des Moïs avec leurs torches troubla le silence de la nuit et longtemps nous vîmes flamboyer des feux autour de la case; les premières lueurs de l'aube filtrant au travers des bambous nous mirent sur pied.

Les palabres inévitables ne furent pas longs, car, à notre grand désappointement, nous nous trouvions à la tête d'une dizaine de porteurs, et l'émissaire qui les conduisait racontait avec volubilité qu'une épidémie terrible avait sévi dans la région, et que le chef moy était descendu en Annam pour les fêtes du Têt; cette seconde version paraissait vraisemblable, les Moïs trouvant des échanges favorables avec les Annamites qui ont, à cette époque de l'année, de grands besoins d'argent.

C'était pour nous l'assurance d'une perte de

temps en pays moï et peut-être eussions-nous compromis la partie la plus agréable de notre expédition, la descente vers le cap Varella par les cours inconnus du Song-Tracûk et du Song-Bhà. Force fut de prendre la voie ordinaire en descendant le Song-Cai, tant il est vrai qu'en pays neuf la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre.

Le Song-Cai a l'aspect de la plupart des rivières de l'Annam; dans la partie riche et plate du pays se trouve un village où grouille une population assez dense. Toute la vallée, cependant, paraît irriguée. Le nhaqué manque d'activité et les municipalités sont fort négligentes. Le fond du caractère annamite est la paresse; il travaille pour vivre et son ambition est fort restreinte; aussi, ne sait-il pas tirer de son pays toutes les richesses qui y abondent. Ici plus que jamais se fait sentir la nécessité de l'éducateur, du colon, secondé par une administration, exigeante envers l'indigène, mais aussi paternelle dans ses rapports avec lui. Il faudrait protéger les grandes sociétés d'irrigation et éviter qu'elles ne tournent à une exploitation exagérée des paysans. Malheureusement les exemples qu'on en a vus au Tonquin n'ont rien que d'alarmant, à cause de la trop grande âpreté des colons français, désireux de faire une fortune rapide. Nul doute qu'avec des contrats conçus en des termes raison-

nables, l'administration trouverait à l'heure actuelle quantité d'amateurs pour des concessions.

Dimanche 12 février.
Fai-Foo. La maison Derobert.

Nous nous réveillâmes à Fai-Foo, en face de la maison de commerce Derobert frères et Cie, exportateurs de produits indigènes.

Elle eut, à ses débuts, de nombreux et pénibles démêlés avec l'administration, toujours peu favorable aux initiatives privées. Ne pouvant s'installer à Hué, elle dut gagner Fai-Foo, centre incontestablement plus favorable au commerce par sa situation : ce qui justifie le proverbe : « A quelque chose malheur est bon. » Et tout en partageant avec gaieté le déjeuner des colons, nous cherchions à les consoler de leurs anciens déboires.

La maison Derobert avait donc cessé ses affaires de cotonnades à Hué pour s'adonner aux échanges avec les Moïs et les Annamites. Fai-Foo centralise le commerce de toute une région fort importante de l'Annam, Tra-My, qui fournit du thé, du tabac, du manioc, de la cannelle, du café et une faible exportation de riz. A cette époque MM. Derobert s'occupaient plus spécialement du commerce de thé avec la France; sous l'étiquette de thé de l'Annam, ils vendaient les produits de la Mission, de

quelques plantations, et aussi de cultivateurs annamites. L'exportation en France avait atteint, cette année-là, 70,000 kilos. A ce commerce était joint celui des rotins, d'un rapport minime, car les frets élevés des Messageries maritimes ne permettent pas le commerce des produits à bon marché.

Les commerçants avaient essayé la vente des tabacs du pays sur Anvers, mais sa préparation défectueuse ne donnait aucune sécurité pour l'avenir et pourtant il y aurait en Indo-Chine autant d'éléments de réussite qu'à Java, sa très riche voisine. Notre dernier verre de champagne fut pour la prospérité commerciale de la colonie et l'arrivée de nombreux planteurs.

Nous ne pouvions partir sans visiter une dernière fois Fai-Foo qui était en fête, mais le Têt ne présentait pas cette année-là sa splendeur habituelle. Peu d'animation dans les rues, sauf les annonces de combats de coqs, plaisir favori des habitants, avec l'éternel bakouan. On n'allait pas en foule aux divertissements, l'argent faisant défaut : ces fêtes n'ont d'autre but qu'augmenter le nombre des ruines. Un colon, M. B***, installé à Tra-My, nous fit un récit de la dernière famine et des épisodes désolants dont il avait été le témoin.

L'hospitalité qu'il nous offrit nous décida à prendre Tra-My comme centre pour la préparation de notre excursion chez les Davaks et les Sedangs.

A 4 heures nos barques débordaient et prenaient pour point de direction Tam-Ky, lieu de débarquement le plus commode pour gagner Bung-Miü, où nous attendait Herbet. Grâce à l'installation du télégraphe, nous pûmes le prévenir par dépêche, et lentement nos rameurs dirigeaient parmi les jonques et les pêcheries de la lagune. Le soir la lune, éclairant ce bras de mer aux eaux calmes mais sillonnées de mille petits navires, présentait un spectacle merveilleux; sans les myriades de moucherons qui venaient se brûler à la lumière et tomber dans les plats nous aurions pu nous considérer comme parfaitement heureux.

Lundi 13 février.

M. Alfred Herbet et les mines d'or de Bung-Miü.

Profitant de notre sommeil les hommes avaient arrêté les jonques pour se reposer, prétextant la nécessité d'attendre la marée. Des pêcheurs, à proximité, nous offrirent, à notre grande satisfaction, du poisson de mer très frais et de fines crevettes. Et bientôt nous arrivions à Tam-Ky, levant sur les rives cultivées quantité d'aigrettes et de hérons.

Tam-Ky était la grande halte et notre dernier point de contact avec les moyens rapides de com-

munication. Nous profitâmes de ce repos pour envoyer des nouvelles à Paris.

Là, devait commencer un entraînement à la marche, car nous allions parcourir ce pays des Moïs. Les 23 kilomètres distants de la ville à la mine nous parurent bien longs. Mais nos efforts furent vite compensés en arrivant chez notre excellent ami, toujours gai dans sa solitude et dont l'accueil nous fut si agréable. Le travail, disait-il, devait commencer sérieusement après les fêtes du Têt. Le personnel européen montrait toutes ses bonnes qualités et les santés étaient parfaites. Les chemins en bon état permettaient de circuler en voiture et les communications allaient devenir faciles. Cette exploitation de Bung-Miü que j'avais vu naître deux ans auparavant allait pouvoir entrer dans la période productive et notre ami se réjouissait des premiers résultats qu'il allait pouvoir constater quelques jours plus tard[1].

Mardi-vendredi 14-17 février.

A Bung-Miü nous pûmes préparer le départ vers Tra-My et les régions davaks; MM. Derobert nous avaient adressé plusieurs caisses de paco-

(1) En relisant ces lignes je ne puis réprimer un sentiment de tristesse et de retour à la réalité de la vie. L'année suivante j'apprenais la mort de ce pionnier courageux et désintéressé qu'était Herbet. Il était de ces héros modestes sachant vivre

tilles] indispensables à tout voyageur dans la montagne : andrinople, verroteries, morceaux de cuivre, babioles de toutes sortes, chinoises ou allemandes, faites pour se préparer des amis et assurer un passage facile chez les sauvages.

18 février.
Départ de Bung-Miû.

Les préparatifs terminés, notre ami commanda les porteurs pour la marche sur Tra-My quand soudain un émissaire du résident nous apportait la depêche suivante : « Résident de Quang-Ngain à comte Barthélemy, Bung-Miû-Tam-Ky : Apprends par M. Brizard comptez gagner Binh-Dinh par haut Song-Tracûk : région n'étant pas encore pacifiée, vous engage vivement passer par la ligne des Chan-Sautin-Nghiahanh. »

L'expédition s'annonçait difficile, mais nous l'avions prévu et savions quelles craintes inspiraient à la côte les régions moïs. Tout en remerciant le résident de ces excellents conseils, nous décidâmes pourtant de pousser, malgré tout, vers

dans un coin de brousse et faire œuvre utile sans bruit, produisant un travail efficace.

Aujourd'hui Bung-Miû a pris de l'extension ; le rêve du pionnier s'accomplit, apportant sa fécondité à la colonie, mais il n'a pu profiter de son œuvre, et semble avoir été la victime exigée des dieux pour la prospérité de ce que son activité et son courage avaient si bien mis sur pied.

le haut Song-Tracûk, où nous pourrions suivre la voie parallèle à celle du capitaine Garnier, dans une expédition récente.

Nous quittâmes Bung-Miü, emportant les vœux de notre ami Herbet, qui recommandait la prudence. Le pays était merveilleusement riche et cultivé; les plaines de rizières s'étendaient à droite et à gauche de la route avec de beaux villages dissimulés dans les massifs de bambous; on pouvait se croire près de la côte. Et nous comprenions l'importance de Fai-Foo, seul point relié à Tra-My par de bonnes routes.

Nous arrivions à Ban-Hanh, vers le milieu du jour, où j'appris que notre cuisinier se tordait dans les douleurs. Un peu d'élixir parégorique conjura des coliques violentes et peu après il reprenait son travail, se déclarant guéri. O sublime effet de la science médicale en ces pays lointains! Cette cure inattendue nous valut bien vite une réputation de médecin célèbre au point que chaque jour la case ne désemplissait de lépreux de la contrée. Les antiseptiques étant pour ces pays un remède précieux et tous les cas de cette maladie désespérés, je me contentai de faire la distribution habituelle d'Eau de mélisse des Carmes. On ne saurait trop recommander aux voyageurs cette panacée, même dans les cas graves. Elle satisfait l'indigène, qui en apprécie la saveur

sans en éprouver le moindre mal. Ce sage moyen, nous le conseillons à nos docteurs; il évitera à leurs pauvres victimes de durs et inutiles régimes.

19 février.
La région de Tra-My.

Passé Ban-Hanh, le pays étale sa richesse et les villages prennent un tout autre aspect. Dans de larges vallées cultivées en rizières ils deviennent plus rares, entourés de fortes palissades où domine un immense mirador qui sert d'entrée. C'est que là les Annamites redoutent les incursions moïs et s'entourent de précautions. Nous reconnûmes la fameuse route par laquelle la cannelle descend à Fai-Foo. Ces villages ne sont autres que des agglomérations de commerçants montant chez les sauvages.

Quand l'Annamite les a trop trompés, ils descendent se venger en bandes, armés de lances et d'arbalètes. On bat le tam-tam et toutes les portes se ferment. Du haut du mirador les habitants lancent aux assaillants tous les projectiles qu'ils peuvent trouver, et si par hasard on entend la détonation du fusil la victoire reste aux Annamites, car les Moïs, d'un naturel peureux, détalent au bruit du tonnerre européen.

Près de Tra-My les villages se touchent. A trois heures nous atteignîmes le fameux marché, dans une grande enceinte en bambous où s'agite une population active de Chinois et d'Annamites.

On y pressent le gros chiffre d'affaires qui s'y fait annuellement.

Le marché seul de la cannelle y représente 200,000 francs.

Importation, 180 à 200,000 piastres.
Exportation — à 300,000 —

Valeur de la cannelle rendue en Chine 700 à 1,000 dollars (100 kil.).

Cette écorce que les Moïs récoltent dans la forêt, ils l'échangent volontiers contre des babioles annamites, verroteries, étoffes voyantes, fil de laiton dont ils font leurs colliers et leurs bijoux, les pipes, etc., etc.

Voici comment s'opère généralement le trafic : un Annamite installé dans le village moï achète sur place, pour des vétilles, de grosses valeurs de cannelle qu'il transporte ensuite par des coolies du pays sur le marché de Tra-My. La cannelle passe, par un autre intermédiaire, aux commerçants de la côte, généralement à Fai-Foo.

Pour prévenir les vols, l'administration a voulu créer des marchés moïs ; malheureusement, comme toutes les mesures prises officiellement chez eux, cette loi n'existe que sur le papier et la cannelle

ne cesse d'être monopolisée par un syndicat annamite-chinois. Le marché moï de Tra-My est construit de simples hangars en bambous et ceux qui transactionnent ne sont que des agents du syndicat chinois. Pour remédier aux abus, il faudrait traiter avec des commerçants sûrs et sérieux, disposés à ne pas abuser d'une situation privilégiée. Si l'on pouvait remettre en des mains européennes cet important marché, la pénétration chez les Moïs s'imposerait d'elle-même.

Passant l'emplacement du marché, nous trouvâmes un ancien fort annamite construit en pierres. Il sert d'habitation à M. B***, planteur, propriétaire de 200 à 250 hectares mis en valeur à Tû-Bou, sur la côte, et qui se disposait à mettre en culture une nouvelle concession de plusieurs milliers d'hectares. M. B***, dont l'arrivée nous avait été annoncée pour le 19 du mois, avait subi quelque retard; nous nous installâmes néanmoins chez lui, usant ainsi de la large hospitalité coloniale.

A peine arrivés nous voulûmes nous renseigner sur la chasse du pays. Un nemrod de l'endroit connaissait, disait-il, dans la région une bande d'éléphants. « J'en ai tué deux, » ajouta-t-il. Un peu défiant des renseignements indigènes, je lui proposai de faire une reconnaissance dans les environs, et bientôt nous traversions la rivière

qui longe la plantation, le Song-Viang, affluent du Song-Than (lui-même affluent du Song-Tu-Bong). Devant nous s'ouvraient de nombreuses rizières atteignant une forêt qui s'étendait jusqu'à de hauts sommets formant la partie sud-sud-est de la vallée de Tra-My. Nous eûmes plus d'une difficulté à vaincre; les sangsues, les nombreux arroyos à traverser, la rencontre fortuite de quelques Moïs, c'était à croire que nous nous retrouvions à la montagne.

Soudain le guide s'arrêta, découvrant au milieu du chemin les fumées anciennes et desséchées d'un éléphant. Nous rencontrions bientôt les traces de différentes espèces, cerfs, sangliers et paons qui abondent en cet endroit. Nous suivîmes le sentier jusqu'à la rivière que le guide voulut traverser et voir où nous pourrions attaquer. Il revint peu après avec l'assurance de trouver pour le lendemain des éléphants, mais en suivant un autre arroyo, le Ngnuoc-Hoa.

Nous revînmes en hâte à la maison, impatients de soigner les nombreuses atteintes des sangsues dont nos jambes étaient ensanglantées. C'était un avant-goût de la forêt moï que nous allions parcourir un mois plus tard.

Lundi 20 février.
Une chasse à l'éléphant.

Levé de bon matin pour éveiller nos chasseurs, j'appris le retour de M. B***, qui ne tarda pas à nous joindre. Il accepta avec plaisir de nous accompagner et nous partions armés de carabines et fusils de gros calibre, laissant là nos chiens qui dans cette partie eussent été plutôt gênants.

J'offris au guide un fusil à piston dont je l'avais chargé de préparer les balles ; nous pûmes présumer, à la provision qu'il avait faite dans sa ceinture, que la chasse serait heureuse.

Après une heure de recherches nous trouvions la place des animaux, mais qui datait de plusieurs jours. Bientôt il s'arrêta dans le lit d'un ruisseau en face d'un affût qu'il avait préparé, pour lui-même sans doute, où, disait-il, il avait tué ses deux éléphants. Puis il partit seul en reconnaissance pour revenir bientôt et nous appeler à le suivre dans la forêt.

C'est à peine si le soleil pénétrait dans cette solitude où, comme dans toutes les forêts asiatiques, je pourrais dire tropicales, se dégage une légère odeur putride avertissant du danger de la fièvre. Nous marchions depuis une demi-heure quand

je perçus chez l'un de nos hommes un mouvement fébrile suivi d'un cri sauvage étrange dans le silence du bois; d'un seul mouvement les carabines s'armèrent. Mais rien n'apparut. « Nai, » dit tranquillement le chasseur : c'était quelque cerf que nous dérangions dans son sommeil du matin. Peu après, un ronflement cadencé nous fit lever la tête; au-dessus des arbres volait un aigle immense.

Ainsi commençaient les premières émotions de la chasse en pleine brousse; nous suivions la trace des éléphants et quelques laissées encore chaudes dénotaient que nous commencions à les serrer de près. Tournant un gros arbre autour duquel s'entendaient des craquements... les hommes s'arrêtèrent nous faisant face à 15 mètres, sur un mamelon tout près de celui que nous occupions; les branchages s'agitaient avec force : nous avançâmes en ligne, le doigt sur la détente... Dans cet épais fouillis j'apercevais la trompe de l'animal; Marsay et M. B*** voyaient une masse grisâtre, mais impossible de tirer dans ces conditions. Nous étions, là, immobiles quand soudain retentit un soufflement rauque suivi d'une charge brutale dans le fourré; les animaux fuyaient. Il fallut descendre par le même chemin que la troupe, et des quantités de moucherons obstruant le passage indiquaient que les bêtes s'étaient vautrées dans la

boue et que nous les avions surprises, remontant après ce tub peu enviable.

Et la poursuite recommença, nos hommes assurant toute chance de les surprendre. Après une demi-heure de course, nous reprîmes la bonne piste, poursuivant les énormes bêtes. Contrairement à ceux que j'avais chassés à Dong-Cok, ils ne brisaient pas les arbres sur leur passage; c'est que sans doute ils s'attachaient à fuir au plus vite. Bientôt nous entendîmes barrir tout près de nous; les hommes firent signe d'avancer.

Passant tous à la file indienne devant le fort où s'était réfugié l'animal qu'on entendait crier, nous nous attendions à tout instant à le voir surgir. Nous étions à 20 mètres du troupeau, percevant distinctement un fouillis de trompes, d'oreilles, de queues. Le jour très tamisé dans la haute forêt, il était difficile de se rendre compte de la position des animaux. L'un d'eux pourtant sembla monter vers nous; je le vis distinctement prendre la piste et rejoindre celui qui barrissait par derrière. Malgré les mauvaises conditions de la position, je donnai le signal du feu. La bande fit un retour à la recherche de celui qui appelait et arriva droit au mamelon que j'occupais. Plusieurs coups de feu partirent. Je tirai mon second coup, cette fois avec sécurité. L'éléphant roula blessé au pied du fort. Nous nous précipitâmes et le vîmes de-

bout, courant vers nous, brisant avec fureur toute la végétation. Les Annamites, affolés, firent un feu de salve. Clopin-clopant, l'animal rétrograda. Le coup était manqué, les éléphants fuyaient loin de nous; il nous restait la consolation d'en avoir blessé un, sans pourtant trouver trace de sang.

Mais il fallut penser à nous restaurer quelque peu : l'heure du déjeuner était passée et les sangsues, profitant de notre occupation, avaient travaillé vigoureusement nos jambes.

Au retour et, chemin faisant, je découvris une liane dont la sève liquide et gluante indiquait la liane à caoutchouc : richesse ignorée dans cette région et sur laquelle M. B*** fonda des espé rances. Ce fut d'ailleurs la seule de cette espèce que nous pûmes découvrir.

Installés au bord de l'arroyo, nous déjeunâmes en forêt, nous proposant aussi de faire rechercher l'éléphant blessé, ce qui pouvait demander plusieurs jours.

Mardi 21 février.
La plantation B***

M. B*** aîné était arrivé dans la soirée de lundi et nous nous sentions disposés au repos. Aussi nous contentâmes-nous d'une simple visite aux premiers essais de culture des deux frères.

Ils désiraient reconstituer les rizières d'autrefois. Tra-My, en effet, était une prison d'État annamite; les mandarins avaient fait défricher pour leur compte les fertiles terrains de la vallée, et la ville avait pris un gros regain de richesse. Mais sous l'un des nombreux règnes de l'Annam cette institution disparut. M. B*** en attribue la cause à la main-d'œuvre, tous les prisonniers trouvant la mort dans des défrichements aussi pénibles que malsains [1].

[1] *Main-d'œuvre dans le Quang-Nam.*

Une journée de coolies dans la plaine se paie 8 tiens sans nourriture

Les Annamites paient leurs coolies 3 tiens par jour et les nourrissent (ce qui représente 2 tiens et demi à 3 tiens et demi).

Dans la montagne le prix de la main-d'œuvre est plus élevé : il peut monter à une ligature, une ligature deux tiens.

Prix des sampans.

Un sampan d'une jauge coûte de 20 à 25 picules, 3 ligatures par jour. Les sampans d'une jauge plus forte se paient surtout par contrat.

Il faut stipuler d'avance avec le sampanier le nombre de jours, le nombre de picules, etc.

Le prix de 3 ligatures par jour peut varier suivant les difficultés, si le voyage est exigé de nuit, etc.

Les Annamites donnent 3 ligatures par jour en marche une ligature par jour au repos, et la nourriture.

Cours de la sapèque à Tra-My.

Sapèque en 6 : chapelet de 6 ligatures.

Une ligature vaut 10 tiens; chaque tien, 10 sapèques en 6.

Un chapelet en 6 contient 600 sapèques.

Sapèque en 3 : chapelet de 3 ligatures.

Une ligature vaut 10 tiens. Un tien vaut 20 sapèques. Une ligature en vaut 200.

Un chapelet en contient 600.

Une sapèque en 6 contient 2 sapèques en 3; elle est un peu plus grosse et marquée de caractères différents.

Taux par rapport à la piastre : très difficile suivant les

Les Moïs se chargèrent de massacrer les derniers et, au rappel des mandarins, les rizières furent complètement abandonnées.

Quelques Nha-Qués avaient essayé de les mettre en culture, mais ils ne purent en payer l'impôt; les colons, usant de la loi de protectorat, s'emparèrent des terrains irréguliers qui font partie, de droit, de toute concession européenne.

Cette mesure, qui semblerait tout d'abord léonine, est utile en ce pays; elle oblige le paysan à déclarer ses rizières à l'administration, car, à mon avis, si l'impôt était, ici, réellement dans son assiette, si l'administration contrôlait par un cadastre sérieux les terrains cultivés, les revenus de la colonie prendraient une très grande extension et l'adjonction de nouvelles taxes deviendrait en grande partie inutile. Mais il a fallu compter avec un besoin d'augmentation immédiate du budget pour les nécessités si importante des travaux publics et cela, sans nul retard, car le cadastre ne peut être établi du jour au lende-

régions. Varie de 7 ligatures 5 tiens à 8 ligatures 5. Monte quelquefois jusqu'à 9, en général, mais se tient surtout vers 7,8 ou 7,9. Le taux varie, non le prix des produits (noix d'arreq, riz, etc.).

N B. — C'est la noix d'arreq qui fait surtout varier le taux de la sapèque.

Le Chinois, à Fai-Foo, donne le taux pour les pays qui manquent de noix d'arreq. Il exploite le change à son idée; c'est une loi d'offre et de demande directe.

main. Ce sont ces difficultés de perception de l'impôt sur les terres cultivées qui ont nécessité l'apparition des taxes sur le sel et les sampans dont on a tant parlé et qui ont été la cause de si violentes polémiques [1].

Tout autour des rizières et des terrains à défricher nous trouvâmes quantité d'animaux : paons, chevreuils, poules sauvages et bécassines. Ce fut

[1] Le sel que l'on vendait sur la côte de 5 à 15 cents s'achetait en douane de 95 centimes à 1 fr. 35. A Tra-My il coûtait avant la taxe 20 cents et 25 cents : au début il avait coûté de 15 à 30 cents au Tanh-Hoa. Lors de notre passage, il était hors de prix. Le commerce de cabotage des jonques vers Singapore s'était temporairement arrêté. Il a repris depuis dans les anciennes proportions, car les objets de première nécessité ne peuvent subir de crises économiques durables. La production du pays ne fit donc qu'augmenter, le besoin de vivre entraînant au travail ces populations dont le seul idéal est de ne rien faire.

Aujourd'hui le commerce du sel a été repris par une maison française qui a traité avec la douane pour s'en occuper à Singapore. Elle exporte par vapeurs et par voiliers, utilisant ainsi quelques caboteurs sous pavillon français; le commerce des jonques chinoises tend à disparaître ou à être remplacé par un commerce moins rudimentaire. C'est un progrès vers l'européanisation du commerce, seule façon d'arriver à lutter contre les étrangers. Les Hollandais ont été si loin dans cette idée économique qu'ils ont interdit le commerce des jonques et n'ont donné qu'aux caboteurs construits à l'européenne l'accès de leurs côtes. Les commerçants font aussi transporter par des compagnies indigènes responsables, dont les navires et marchandises sont assurés et le contrôle peut être fait sur le commerce indigène.

Chez nous le navire européen seul est sous le contrôle de la douane, la jonque trafique presque librement; aussi notre colonie est-elle le point de mire de tous les contrebandiers de la côte, la le commerce honnête en souffre. M. Doumer à fait disparaître la piraterie chinoise sur le sel. Quand exigera-t-on la navigation régulière de ces tristes armateurs, descendants directs des anciens pirates?

pour nous l'occasion d'aller le soir tirer le cerf à l'affût. Installés dans un mirador, Marsay et moi apercevions, à quelques mètres, un troupeau de buffles. L'essai resta infructueux, car nous ne pûmes empêcher toute une population de gardiens, enfermés avec nous, de rire et de fumer, en devisant autour d'un feu qu'ils avaient allumé.

Mercredi 22 février.
Premiers pas en pays davak.

Il fallait quitter la plantation pour tenter la chance en forêt, et, tout étant prêt, nous nous rendîmes vers les Moïs du sud-sud-est. L'itinéraire était tracé par les blancs de la carte qui s'étendaient sur tout le cours du Song-Bhâ et du Krong-Blâ, l'un jusqu'à An-Ké, l'autre à la mission des Banhars. Nous voulions étudier plus spécialement, d'après les conseils qui nous avaient été donnés, le Song-Bâ dont le cours pouvait être utilisé commercialement par la province de Binh-Dinh, si toutefois il était praticable. De plus, sa vallée constituait peut-être un passage nouveau pour le tracé futur du chemin de fer. Il était donc intéressant de le connaître. Nous avions tous nos éléments sous la main, MM. Derobert nous ayant fourni la pacotille nécessaire à nos payements chez les Moïs.

Nous attendions notre escorte, un Bèp et deux linhs : tout semblait donc prêt pour le départ.

Jeudi 23 février.

Un seul point nous inquiétait, Paul Cabot souffrant depuis quelques jours et repris d'un accès de fièvre qui ne semblait guère devoir céder facilement. Ce fut notre grande préoccupation; nous ne pouvions abandonner notre compagnon qu'au cas où sa santé nous forcerait à le diriger sur Tourane. Ce retard occasionnel nous permit de visiter le confluent du Song-Tran et du Tra-Vian, sur les bords duquel nous avions attaqué les éléphants. C'est un pays merveilleux et plein de sauvagerie. Nous pûmes constater quelques traces de ces animaux sans pouvoir les suivre, désireux de partir au plus vite si l'état du malade le permettait.

Au confluent des deux fleuves se dresse un village annamite où la culture est faite comme en pays moï, arrosée par le Song-Tran dont le débit d'eau est très considérable. Je ne serais pas éloigné de croire que, malgré les nombreux rapides, la rivière peut être navigable pour de petits sampans, jusqu'au Song-Tu-Bong. Il serait important de le savoir, car cette voie amènerait plus rapidement à la côte le commerce de Tra-My. Aux alentours du village, nous rencontrâmes un coolie

24 février.
Départ.

Voici qu'allait recommencer la vie libre et indépendante de l'intérieur : les fusils et revolvers sortaient de leurs caisses pour n'y rentrer, sans doute, que dans quelques mois ; nous cheminions, heureux de courir l'aventure, jouissant en dilettantes des beautés sauvages qui nous entouraient. Seules les sangsues apportaient une mauvaise note à nos promenades. Et cependant nous nous étions prémunis contre elle avec le kékouan annamite qui permettait de courir la brousse sans crainte d'incursion par trop indiscrète.

Malgré son odeur de serre chaude et son humidité la forêt offre, de ce côté, un attrait tout spécial : belle d'une beauté de tombeau, c'est bien la barrière redoutée des Annamites qui se rendent chez les Moïs ; rien n'étonne des légendes qui courent le pays et des craintes qu'inspirent ces lieux où se dresse, sans cesse menaçant, le spectre de la fièvre des bois. Une mousse verte recouvre les arbres et les lianes descendent en stalactites bizarres ; les fougères arborescentes, serrées les unes contre les autres, la tige recouverte de plantes variées, s'élèvent, cherchant un rayon de soleil que la frondaison épaisse leur défend à jamais de recevoir. On

comprend l'impression du voyageur qui, perdu dans ces solitudes, se sent étreint par les miasmes qu'elles dégagent : il se voit déjà sous les voûtes froides de quelque caveau.

Mais quel magnifique et imposant tableau !

Les réalités de la vie nous arrachèrent bientôt à ces sombres réflexions ; nos Annamites s'étaient engagés à contre-cœur dans cette mauvaise région et nous n'étions pas sans crainte de paraître trop confiants en la fidélité apparente que savent simuler les Jaunes quand ils veulent mieux vous tromper. Un de nos linhs arriva hors d'haleine, annonçant avec force gestes que des porteurs venaient de disparaître avec leurs charges. C'était un peu notre monnaie courante qui s'en allait, et l'on n'a jamais trop d'alcool ni de pacotille pour aplanir les difficultés avec ces populations et entrer en contact avec elles. Cette fuite nous exaspéra et nous envoyâmes au résident un passager porteur d'une réclamation contre le village. Quant aux autres, on les surveilla avec la plus grande sévérité.

Je n'oublierai de longtemps cette première nuit dans la forêt, sur les cailloux d'un arroyo presque à sec, et que nous passâmes, mon compagnon et moi, à écrire les impressions de la journée, tenant à l'œil nos hommes et sondant parfois la brousse quand se faisait entendre de trop près le « cop » du tigre rôdant autour de nos feux. Ce fut avec un

grand soulagement, je l'avoue, qu'apparurent les teintes argentées de la lune sur le sommet des arbres. L'aurore s'amenait et nous reprîmes la route sans avoir à déplorer, Dieu merci, de nouvelles défections [1].

26 février.
(Temp. max. 25°, min. 20°.)

Il nous restait encore une bonne journée de marche dans la forêt. L'itinéraire se déroulait toujours sur les bords du Song-Hoa. Mais bientôt le chemin devenait moins touffu, perdant quelque peu de sa sévérité. Les sangsues elles-mêmes étaient plus rares : nous allions, égayés par le chant des oiseaux; je ramassai une plume aux couleurs d'un bleu vif, vert doré à l'extrémité; les hommes affirmèrent que cet oiseau se nourrissait de sangsues. Marsay le déclara aussitôt animal sacré pour l'expédition.

Vers midi nous arrivions au confluent d'un ruisseau affluent du Song-Hoa; à quelques heures de là, vers le sud, on annonçait Tra-Vian, à 3 kilomètres du Song-Tran (S. 10° E.) dont fait mention la carte Pavie. Une heure après, nous

[1] La carte Pavie pour cette région est à peu près exacte, sans annoncer cependant les irrégularités de la route qui rendent la distance effective de Tra-My à Tra-Vian beaucoup plus longue qu'on pourrait le croire.

quittions la forêt pour tomber dans une éclaircie dominant la vallée du Song-Hoa. C'est là que le lieutenant Debay avait dû retraiter, poursuivi par les Moïs de la région qui s'opposaient en nombre à son passage.

Bà, le boy de Marsay, reconnut les lieux et raconta avec force détails, un peu exagérés sans doute, les péripéties de son retour à Tra-My avec son maître dans des chemins à peine tracés, sans autre nourriture que l'igname, sans autre toit que la forêt vierge. Nous attendions un meilleur accueil des populations moïs de Tra-Vian, une deuxième expédition commandée par le capitaine Garnier nous ayant précédés de quelques mois.

Toute la difficulté de pénétration dépend des premiers rapports avec les villages frontières; il fallait donc s'affirmer prudent diplomate. Nous parcourûmes un vaste espace à découvert où se trouvaient encore des bananiers, des aréquiers et les ruines de cases nombreuses. Les Moïs superstitieux les avaient abandonnées, trois d'entre eux étant tombés sous les balles du lieutenant Debay [1].

Le guide annamite qui connaissait les chefs désira

[1] On sait que les Moïs croient encore aux mauvais sorts. Qu'un malheur arrive, ils n'hésitent pas à l'attribuer aux endroits qu'ils habitent et changent aussitôt l'emplacement de leurs demeures.

les voir avant d'arriver aux portes du nouveau village bâti sur une hauteur protégée par une enceinte de palanques et de pieux pointus. Il revenait bientôt flanqué de deux grands gaillards presque nus, vêtus seulement d'un langouti auquel ils avaient ajouté quelques oripeaux en cuivre. Les assurant à nouveau de nos intentions bienveillantes, nous demandions d'entrer pour nous reposer et obtenir le lendemain quelques porteurs : nous paierions en échange ce qui nous serait fourni, promettant une bonne récompense à ces derniers.

La porte par laquelle il fallait passer était fort étroite, véritable forteresse pour des gens armés de flèches, de lances et de coutelas. Presque toutes sont du même modèle, au moins dans les régions davaks. Un tronc d'arbre préalablement creusé ferme l'entrée, au-dessus de laquelle est installé un poste de veilleurs, protégé par d'épaisses palanques. D'un coup de lance le garde peut, sans aucun risque, atteindre tout téméraire qui essaierait de pénétrer sans permission. Une deuxième enceinte faite de bambous effilés placés à angle aigu sur le sol, forme une sorte de grille. Les cases surélevées avec balcon constituent un troisième réduit d'où l'on peut facilement lancer des flèches aux assaillants. Une telle défense n'eût point résisté à nos armes, mais dénote chez ces gens la con-

ception assez nette d'un art militaire à ses débuts.

Une fois installés et nos boys bien accueillis par ces sauvages, nous voulûmes tirer quelques animaux dans les environs. Un des chefs, porteur d'une arbalète et d'un carquois rempli de flèches de chasse, nous renseigna sur le terrain[1].

Au moment de partir ce nouvel ami m'arrêta net. Je compris à sa *mimique* ce qu'il voulait m'expliquer. Tra-Vian domine de nombreux villages moïs où nous allions prendre des coolies; ceux-ci ne viendraient pas s'ils entendaient résonner le tonnerre européen. Pauvres fusils de chasse, désormais réduits au silence! Cette détermination nous mit d'assez méchante humeur et nous visitâmes les alentours plantés de piquets dont nos chiens seuls avaient à craindre les atteintes, nos bottes permettant de les braver.

Les cases davaks ont quelque ressemblance avec celles des Moïs de la région de Hué, mieux construites cependant, surélevées et fort longues.

Elles abritent généralement une famille de trente à quarante individus.

Les Davaks ont une allure plus farouche que les premiers sauvages que nous avons rencontrés,

[1] Les flèches de chasse sont faciles à reconnaître : ce sont de simples rotins pointus et durcis au feu. Les flèches de guerre sont coupées moins régulièrement, recouvertes à l'extrémité d'un enduit noirâtre, poison végétal provenant de la sève d'un arbre.

avec des yeux fendus en amande ; généralement grands et bien faits. Le type tient beaucoup du Malais : les cheveux à la « chien » comme à Bouc et à Bolo, le teint sombre et l'aspect plutôt fier. Ils ne portent pas, comme dans les régions de Hué, le collier d'argent, mais semblent attribuer une grand valeur aux cuivreries dont ils se convrent et qui expliquent le prix attaché aux fils de laiton comme monnaie d'échange, dans ces montagnes.

Les habitants de Tra-Vian affectaient plus d'aisance, avec des réserves importantes de tabac et de cannelle, destinés sans doute à quelque marchand annamite.

Comme à Bouc et à Bolo l'intérieur des cases est orné de queues d'écureuils, de têtes d'animaux divers, offrandes ou trophées. Chaque habitant porte une arbalète, une lance au manche solide dont le fer tranchant ressemble aux hallebardes anciennes, avec sabre à manche droit, semblable aux machetés mexicaines.

Tous vivent des produits de la chasse, avec le riz gluant, la patate, le manioc et l'igname sauvage.

Cette visite domiciliaire terminée, nous montâmes au balcon de la case, bientôt transformé en terrasse de restaurant. Nous avions vue sur les montagnes et vallées avoisinantes, et ce panorama

merveilleux permit de prendre des notes topographiques. Ce fut pour nous une des impressions qui restent aux débuts d'une exploration. Franchirions-nous les limites de cette prison lointaine? Quelles difficultés nous attendaient là-bas? Avec le fatalisme nécessaire à de telles expéditions, nous nous disions : qui vivra verra! Et nous regagnâmes l'intérieur enfumé de notre hôte.

Lundi 27 février.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)

Levés au premier chant du coq nous fîmes tout préparer pour partir de bonne heure. Debout sur le balcon, nous contemplions un spectacle féerique : à nos pieds un océan de brouillards couvrant de ses flocons toute la vallée et les sommets rocheux qui nous entouraient, émergeant comme autant de récifs, se teintant de rouge vif et rose aux premières lueurs de l'aurore. Les porteurs avaient pris les charges, chacun tout son armement, procédé nouveau qui nous mit en défiance tout d'abord. Mais bientôt leur attitude nous rassura et leur fière franchise fit oublier nos rapports avec la race jaune.

Toutefois, par prudence et en voyageurs avisés, l'ordre de marche habituel fut strictement observé.

Nous étions, vers onze heures, à Huong-Hoé où nous attendaient 15 hommes bien armés, la lance à la main. Nous fîmes halte à une portée de fusil de la petite troupe et dépêchâmes l'interprète, accompagné de deux chefs de Tra-Vian, avec mission de demander des porteurs jusqu'à Tâ-Nac. Ce fut accordé; et bientôt arrivait un nombre suffisant d'hommes pour prendre nos bagages. Une distribution équitable de nos étoffes aux porteurs de Tra-Vian fut d'un bon effet sur la population et les chefs nous offrirent d'acheter du riz, des patates, quelques hottes originales que les sauvages transportaient plus facilement que nos caisses à provisions. Nous arrivâmes ainsi au village de Hoé-Houé-Thom (vallée du Song-Tra-Vian), à 2 kilomètres du précédent, sur l'autre versant. Il était défendu de palissades et entouré de piquets pointus. C'est alors que déployant notre drapeau pour continuer la route nous voulûmes que les chefs préparent notre entrée en présence de l'un de nous et de l'interprète. Les parlementaires devaient nous laisser à cent mètres environ des cerses et le reste de la troupe attendrait là. Cet ordre de marche établi, nous commencions à comprendre la conduite à tenir avec les Moïs de ces parages. Nous nous dirigeâmes vers Tû-Nac, à travers des pépinières assez irrégulières de cannelliers, commerce important avec les Annamites, par

Tra-Vian [1]. Chemin faisant, un des chefs me donna quelques renseignements sur la nature des échanges offerts à la naïveté sauvage par MM. les Chinois. Mon homme, grand chasseur, m'apprit que la région était remplie de paons, de chevreuils et de cerfs, l'éléphant ne dépassant pas les basses altitudes. Quant aux rhinocéros, il n'en connaissait pas l'espèce. Les chiens sauvages y abondent et le tigre y révèle sa présence contre les buffles qu'il attaque souvent autour du village. Il racontait qu'il avait pu en prendre un au piège; mais l'animal, malgré la flèche empoisonnée qui l'avait atteint, put s'échapper facilement. Tout en causant nous cheminions par d'étroits chemins, sur un ravin profond recouvert de végétation : l'impression était plutôt curieuse, presque en dehors de la vie ordinaire; nous nous sentions de plus en plus en communauté d'idées avec une population primitive, sympathique par sa franchise et par cette simplicité dont l'existence des villes ne nous éloigne que trop.

[1] 40 kilos de cannelle représentent plus de 120 piastres.
1 buffle, 12 à 15 piastres.
Le Chinois donne un buffle au Moy porteur de 30 kilos de cannelle. La cannelle se vend 12 francs le kilo en Chine.

Mardi 28 février.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)

Nous fûmes sur pied de bonne heure, car il fallait trouver des provisions dont le village manquait. Le repas de la veille avait été plutôt maigre; les chiens eux-mêmes n'avaient pas trouvé beaucoup à glaner et mon fidèle Black avait dû se contenter des coquilles de deux œufs qui avaient constitué le plat de résistance du dîner.

Les porteurs étaient là à l'heure dite et, suivant l'usage, en armes. Deux femmes les accompagnaient, ce qui, chez ces populations, est un signe de confiance : une jeune fille de quinze ans fort laide, avec un corps de statue; l'autre, encore déformée par une récente maternité, montrait une gorge superbe. Nous nous habituions à voir travailler les femmes en laissant la répartition des charges aux bons soins des chefs. La route était des plus pénibles, forcés de descendre à 300 mètres pour remonter à 800.

Le guide annamite, à qui j'avais confié mon calibre 10, me demanda deux cartouches : « Les Moïs de Tû-Nac sont très méchants, dit-il; on ne saurait les aborder qu'avec prudence », et à peu de distance nous passions sous une liane où

étaient plantés des rotins contournés d'une façon assez bizarre.

C'était la limite des deux tribus.

Plus loin, nous rencontrions, dans une forêt à flanc de montagne, une caravane de plus de trente porteurs. Un trafiquant annamite descendait de la région de Tû-Nac avec 120 kilogrammes de cannelle. Il nous aborda avec des saluts serviles très spéciaux à la race jaune, auxquels nous n'étions pas accoutumés. Ils furent pour nous sans plaisir, sachant le profit énorme qu'il venait de tirer de ces populations malheureuses. Nous pûmes ainsi constater les rapports de voisinage de ces différentes tribus. Chacune d'elles choisit une région dont elle délimite les frontières; c'est une série de petites agglomérations féodales, absolument indépendantes, unies par groupes pour veiller aux intérêts communs.

Dans ce pays souffle un air frais et sain; de jolies fougères arborescentes y poussent librement et la végétation de ces beaux sites faisait oublier l'absence de gibier. Nous abordions bientôt un village où, après les palabres d'usage, on fit signe d'avancer. Les chefs nous prièrent d'attendre au lendemain pour fixer notre départ, leurs hommes étant au travail dans la montagne. Là, encore, pas de provisions et les nôtres commençaient à diminuer considérablement : depuis deux jours nous

étions à la portion congrue. Dans cette inquiétude, je poussai jusqu'à un village plus important où la récolte avait été bonne, laissant Marsay à la garde du cantonnement. Parti avec deux hommes et l'interprète nous entrâmes sans difficulté. Je m'installai chez un vieux chef à qui j'offris d'échanger nos tabacs, lui faisant goûter mon tabac français alors que je bourrais une pipe de tabac sauvage.

L'expérience m'avait appris que ces petites manifestations d'amitié ne sont pas inutiles. Et je lui proposai quelque peu d'étoffe contre une provision de riz qui, dit-il, n'était pas décortiqué; mais il donna l'ordre de le faire. Cette circonstance me valut un curieux spectacle. Autour de la case se rangea la jeunesse féminine, qui se mit à piler le paddy avec ce mouvement gracieux que j'avais déjà remarqué chez les Laotiennes. Une heure après j'étais possesseur d'une assez grande quantité de riz; nous en avions pour plusieurs jours. Black n'avait pas perdu son temps et avait mangé la moitié d'un repas préparé pour les porcs; il me revenait un peu fatigué de sa gloutonnerie. Miss, au contraire, dans son honnêteté, me jetait de bons yeux pour obtenir une boule de riz que lui présentait une femme en lui prodiguant des caresses. Nous nous étions fait des amis et je repartis le cœur léger, avec l'assurance de porteurs pour le lendemain.

Mercredi 1er mars.
(Temp. max. 25°, min. 20°.)

A six heures et demie nous quittions Tû-Nac (740 mètres d'altitude), nous élevant au-dessus d'une nouvelle chaîne de montagnes. A l'altitude de 1000 mètres, nous pûmes constater des traces d'éléphants à travers la forêt, en faisant route vers Nuoc-Mao, gros village signalé comme un des points de contact de notre itinéraire avec celui du capitaine Garnier, que nous quittions définitivement à Vien-Sin. Tout en approchant, les traces des animaux parurent plus fraîches, et nous butâmes dans un piège que fort heureusement nous aperçûmes à temps. C'était une immense pièce de bois pointue, très lourde, soutenue par des lianes et placée au-dessus du chemin, à six ou sept mètres dans les branches des arbres : tout autour des piquets aigus pour obliger le pachyderme à passer sur le chemin. C'est avec précaution qu'il fallut avancer pour ne pas faire partir le piège. Plus loin était un mirador supportant une pièce semblable. Au passage de la bande, quelque indigène caché dans les arbres laissait tomber ce pieu sur le dos du passant, causant ainsi une blessure profonde et le plus souvent mortelle.

Nous n'avions pas traversé la zone dangereuse

des pièges sans accident : nos chiens imprévoyants dans la forêt payèrent cher leur désobéissance. Black revint avec une patte et la tête meurtries. La pénétration des engins est telle que la patte de la pauvre bête était entièrement transpercée. Les piquets préparés pour la chasse ne contenaient aucun poison, fort heureusement; grâce à des soins, elle put se remettre en quelques jours.

Nous étions par 1,100 mètres d'altitude; Nuoc-Mao est riche et peuplé; on n'y cultive pas la cannelle, mais le riz, la citrouille, la patate, le manioc et la canne à sucre viennent facilement dans cette terre fertile, négligée pour ainsi dire de la population.

Arrivés vers le milieu du jour, je pus explorer les environs. J'avais remarqué des cases très petites dissimulées à quelque cent mètres des maisons, dans les buissons environnants. Sous prétexte de chasse j'arrivai à l'une d'elles et pus constater, non sans étonnement, que là s'entassaient les récoltes, fort bien classées et rangées en bon ordre.

Dans quel but ces greniers sont-ils hors de vue du propriétaire? La seule explication plausible est que ces peuples n'ont à craindre que le vol à main armée ou l'incendie : de là, cette habitude de tenir leurs richesses éloignées des habitations. Il est probable que le vol pratiqué avec tant d'ha-

bileté dans les pays civilisés leur est encore inconnu. Heureux peuple où la dissimulation n'est pas devenue synonyme d'habileté !

Mais l'heure s'avançant je rejoignis Marsay. J'oubliais qu'une exécution importante devait avoir lieu. Malgré nos observations Sao, le cuisinier, avait trempé notre thé et celui des hommes dans de l'eau de montagne non bouillie. Ce manque de précaution peut être nuisible à la santé et j'avais promis de le rappeler énergiquement à plus de soin dans son service. Ces recommandations n'ayant pas été suivies, Sao fut condamné à cinq coups de rotin et l'heure de l'exécution avait sonné ! Elle eut lieu à l'écart, loin des yeux des Moïs et eut pour résultat de nous faire servir, ce soir-là, un dîner auquel notre Vatel avait apporté tous ses soins. Ce n'était pas la première fois que nous constations l'excellence d'un système de répression qui répugne tout d'abord, mais qu'on arrive à apprécier après quelque séjour au pays d'Annam.

Jeudi 2 mars.
(Temp. max. 26°, min. 18°.)

La route de Nuoc-Mao à Man-Ré (Man-Ri) (Pavie), sur le Muoc-Meo, nous fut signalée longue et pénible ; mais c'était la prophétie habituelle ; nous

nous mîmes en route le cœur léger. La brousse, brûlée par endroits, offrait des aperçus sensationnels sur les vallées du Song-Tran et de ses affluents.

A droite l'horizon se bornait par des altitudes de plus de 2,000 mètres. L'air frais et léger de la vallée était comme agité par les eaux tumultueuses des torrents. Nous ne pûmes jouir longtemps de ce délicieux instant, obligés d'entrer à nouveau dans la forêt vierge, par un sentier foulé des éléphants qui semblent être les seuls cantonniers de ces régions élevées. Les habitants n'ont aucun rapport avec les Annamites ; travaillant pour leur propre consommation, ils ne connaissent guère leurs voisins. Nous n'en pûmes obtenir aucun renseignement topographique. Il fallait désormais s'en rapporter à nos yeux, et le travail de la carte devint fort difficile. Un dernier vallonnement, au fond duquel coule un torrent, limite la ligne de partage des eaux du Song-Tracûk ; il fallut donc monter encore.

Du sommet, la vue topographique est remarquable sur le confluent du Muoc-Meo et du Song-Tracûk. Nous atteignîmes ainsi les rays de Man-Ré.

Suivant l'usage, notre drapeau précédait la marche avec l'interprète et deux chefs de village apportant des paroles de paix. Nous étions, Marsay et moi, en tête du convoi, sur une position décou-

vrant un groupe important de cases, à quelque cent mètres à nos pieds. Soudain, une clameur formidable attira notre attention. Le village semblait en ébullition, pareil à une fourmilière dans laquelle on vient de jeter un bâton. Vers nous s'agitaient les lances avec des menaces, et le tam-tam de guerre retentissait d'un glas lugubre. Nous fîmes aussitôt charger les armes; de notre position nous pouvions voir facilement l'ambassade arrêtée et, au besoin, la protéger de nos feux.

Dans un désordre indescriptible une centaine d'hommes quittaient le village dans notre direction. Nous recommandâmes aux linhs de rester l'arme au pied et de ne tirer que sur un ordre formel. Nous ne comprenions pas la manœuvre de ces fous, marchant à une défaite certaine, criant, gesticulant, dans une course affolée et sans aucune unité d'action. Comme ils ressemblaient peu aux populations disciplinées que nous avions rencontrées jusque-là !

L'ambassade battit en retraite devant eux et l'interprète, dans son langage naïf, me fit part de la situation : « Eux Tchin-Tchin, Bouddha une beup, eux beaucoup choum-choum, beaucoup saouls. » Ces terribles guerriers n'étaient donc que de vulgaires pochards, mais la difficulté de la diplomatie n'en était que plus grande pour obtenir

passage, hospitalité et porteurs pour le lendemain.

Sur l'avis de Marsay le convoi approcha à 50 mètres des portes, ce qui eut pour résultat de mettre en fuite les plus hardis. La grande majorité, cependant, se rangea derrière les palissades, dans une attitude de combat. Mais la peur semblait avoir quelque influence sur les esprits les plus troublés. Et de nouveau notre ambassadeur s'avança; je pus voir un chef sortir, non sans tituber, des portes du village. Tout allait sans doute s'arranger puisqu'on cherchait à s'entendre. Il vint à nous dans un état d'ébriété rare, à cette période de l'ivresse où la tendresse succède à la gaieté; j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de me sauter au cou. Me tenant prudemment à l'écart, je lui fis comprendre, par un signe expressif, que notre amitié lui était acquise et, quelques minutes après, se pressaient autour de nous une dizaine d'hommes témoignant d'une affection aussi subite que tendre. On finit par pouvoir discourir.

Dans un concert de regrets, ils reconnaissaient avoir été stupides, grotesques et imploraient pardon. Il leur restait deux buffles à manger, en ayant déjà dévoré deux. La quantité de riz fermenté qu'ils avaient absorbé était la cause de leur état. L'excuse me fit sourire, et je leur fis comprendre que, malgré cette orgie, il fallait pour le lende-

main des porteurs en état de nous accompagner. Des porteurs ! Nous en aurions, c'était trop juste, dix, vingt, cent, autant que nous le voudrions; les chefs auraient promis la lune; leur enthousiasme me rappelait certains candidats en tournée électorale. Malgré ces bonnes dispositions, nous entrâmes dans le village, sans grande sécurité pour le départ du lendemain. On sortit de la case centrale quantité de tambourins et de pipeaux; nous venions là en trouble-fête et prîmes un peu pitié de ces malheureux dont les dispositions à notre égard devenaient de plus en plus sympathiques. A peine installés nous assistions, non sans nous tenir les côtes, à un spectacle des plus comiques. Le grand chef, fier de son triomphe diplomatique qui avait évité à son peuple une guerre désastreuse, voulut nous faire la largesse d'un porc. Mais il fallut le prendre et ses hommes n'étant pas très adroits, ce fut pendant une demi-heure une course échevelée de tout le village, une chasse à courre indescriptible qui n'affirmait pas précisément la supériorité de l'homme sur la bête.

A leur politesse nous répondîmes par une distribution de bracelets en fil de laiton, et interdîmes rigoureusement à nos amis toute autre manifestation de tendresse, désireux que nous étions de passer une nuit tranquille.

Tout rentra dans le calme et la seule ani-

mation provenait des deux malheureux buffles ligotés au pied du mât de sacrifice, cherchant vainement à briser leurs liens. Je voulus avoir quelque explication sur les faits qui s'étaient produits et questionnai longuement l'interprète. Nous venions d'assister à un trait de mœurs des populations isolées de la montagne d'Annam, qui vaut la peine d'être signalé.

Si deux années de bonne récolte se suivent sans être pillée par aucun voisin, on décide de consommer cette abondance de produits en une série de festins. Les villages, soumis à des chefs féodaux, vivent en état de communisme, et toutes les maisons indistinctement prennent part à ces fêtes. On boit, on mange jusqu'à ce que le superflu des provisions soit épuisé. La fête dure parfois un mois et augmente généralement la mortalité de la population. Souvent aussi les voisins en profitent pour voler ces gens trop opulents faisant parade de leur luxe. L'opération doit être facile, à en juger par notre arrivée intempestive et l'affolement qui s'en suivit. Tel était le village de Man-Ré que notre venue venait troubler dans ses légitimes agapes. Cette manière curieuse de comprendre le plaisir est la conséquence naturelle du manque de débouchés pour les productions du pays. Que d'années ne faudra-t-il pas pour faire comprendre à ce peuple l'inté-

rêt des échanges! Mais leur constitution communiste restera le principal obstacle à l'introduction de la civilisation, à moins que nous ne sachions donner des besoins aux chefs, et j'en reviens toujours à l'éternel moyen que j'ai indiqué dans mon dernier ouvrage, à propos des Muongs, créer de grands suzerains et confédérer ensemble les villages séparés, perdus dans la montagne. C'est ce travail qu'ont accompli les Pères de la Mission des Bahnars qui, seuls jusqu'ici, exercent une influence morale réelle sur les populations sauvages.

Vendredi 3 mars.
(Temp. max. 28°, min., 20°.)

Les chefs de Man-Ré nous conduisirent vers le nord-est; ce n'était point la route pour gagner le Haut Song-Tracûk. Nous cédâmes cependant à leurs instances, à condition de reprendre la vraie direction, au village suivant. C'était bien là le désir de nos guides qui voulaient se débarrasser de nous au plus tôt. Après trois heures de marche nous nous arrêtions sur la rive droite de Nuoc-Mao; puis, ayant distribué les charges, nous enfoncions dans une région de forêts vierges à altitudes très diverses, variant de 1,400 à 2,000 mètres, dont l'aspect est moins malsain que celui des plus basses régions. On y rencontre des Moïs qui

débitent la cannelle sauvage. Nous arrivions vers sept heures du soir à Lang-Jeûeû, après avoir coupé une boucle importante de la rivière. C'est de là, nous dit-on, que partirent Garnier et sa mission pour joindre Attopeu, puis la Mission des Bahnars. Ce n'est pas sans difficultés que nous entrâmes au village; mais notre interprète, bien conseillé, fit triompher notre cause par l'offre, solennellement faite, d'une ombrelle japonaise de 2 fr. 50.

Notre arrivée avait mis en fuite la population. Seul, un jeune chef à l'air énergique nous accueillit froidement. Malgré ces dispositions peu bienveillantes, je pus faire une visite dans les habitations et obtenir, avec son assentiment, les vivres dont nous avions besoin.

Les villages n'étaient point palissadés, ce qui dénotait une population calme, qu'avait effarouchée sans doute notre apparition inattendue. Vers neuf heures, après une longue attente, tous les hommes rentrèrent un à un, nous regardant d'un œil soupçonneux, plutôt mauvais. Le chef put cependant nous assurer des porteurs.

Cette station nous permit de constater que là se cultivent le riz, le tabac, la cannelle, le coton et la canne à sucre. Ces richesses se multiplieraient si les Moïs pouvaient vendre à la côte; mais leur caractère indépendant, l'appréhension qu'ils ins-

pirent n'incitent pas à les fréquenter et le commerce leur est totalement inconnu.

Le chef devint bientôt notre ami et les craintes des premières relations furent vite dissipées. Nous quittâmes Long-Jeûeû avec trente-deux porteurs parmi lesquels plusieurs jeunes filles à la taille bien prise et presque jolies. Leurs formes, d'ailleurs, apparaissaient sous la simplicité de leur costume, un sin muong laissant à découvert tout le haut du corps, attaché au-dessous des hanches par un très curieux ajustement. Le soir, après le coucher du soleil, elles se couvrent le torse. Tout ce monde allait gai et jovial, et la plus parfaite harmonie semblait régner entre les linhs d'escorte et notre interprète.

Samedi 4 mars.
(Temp. max. 27°, min. 20°.)
Froid très vif. Légère pluie dans la nuit.

Arrivés à Tang-Man, il fallut changer nos porteurs. Ce temps d'arrêt me permit d'abattre un grand aigle avec mon calibre 10. L'oiseau, pris au vol à une grande hauteur, tomba en tournoyant près du village, et sa mort ne fut pas sans produire quelque impression. Nous partîmes vers le sud-est qui, suivant nos prévisions, devait nous amener au confluent du Song-Tracùk et du Muoc-Meo. A peine sortis, notre chien Black prit le train d'un

cerf, et nous l'entendîmes bientôt mener très loin sur l'autre versant. Nous n'avions pas de temps à perdre, vu le danger de passer la nuit en forêt, dans la montagne; les porteurs peuvent abandonner l'expédition, car la crainte des balles les retient beaucoup plus que l'espoir du lucre. Je fis donc continuer la route le cœur un peu gros, craignant que mon chien ne fût victime de sa désobéissance. Une demi-heure après, un jappement nous avertit de son retour. Il revenait un peu essoufflé, tout joyeux de nous retrouver. Je ne pus sévir contre cet enfant prodigue, tant on s'attache, bêtes et gens, en courant les mêmes dangers et en traversant les mêmes difficultés.

Nous fîmes halte pour déjeuner aux bords d'un affluent du Muoc-Meo; nous n'étions pas à plus de 740 mètres d'altitude.

Vers cinq heures nous avions atteint 1,200 mètres et pouvions voir à nos pieds les deux torrents que réunissaient deux vallées larges et pittoresques. Les versants couverts de rays dénotaient un pays habité, presque riche : nous atteignîmes ainsi Lang-Man, et ces terribles Moïs du haut Song-Tracûk que nous signalait la dépêche du résident de Quang-Nan.

Nous allions donc vers l'inconnu avec ce sentiment de responsabilité que subit l'officier en campagne, avec cette vitalité excessive que fait

naître l'appréhension du danger. Les villages dans cette région ne sont point défendus; la population nous reçut avec calme; mais ses dispositions étaient incontestablement moins franches que celles de la généralité des Moïs; elle affectait une pauvreté factice de très mauvais augure pour qui connaît les montagnards de l'Annam. J'obtins avec peine un échange de riz pour notre escorte, et cette faible provende fut faite contre un collier en fil de laiton qu'on nous réclamait avec une certaine morgue. Il fallait, dès lors, user d'une habileté énergique pour éviter jusqu'au bout les conflits ennuyeux.

Avec plaisir je reçus des cadeaux de poulets et d'œufs; l'expérience m'avait appris que cette attention d'accomplir le lay annamite était pour ces gens un indice de crainte. C'est le seul dévouement qu'on puisse attendre de populations qu'on pénètre. Je cherchai à connaître une route vers les sources du Song-Tracûk, et le chef, de bonne grâce, promit de nous accompagner le lendemain avec les porteurs.

Tout allait donc pour le mieux; nous eûmes pourtant à déplorer la disparition d'une pièce importante de nos victuailles, un foie de porc que Black s'était approprié. La faute ne lui fu pas pardonnée et Miss profita seule des os de poulets et des côtelettes qui composaient le menu

du jour. Ces petits détails de l'existence commune amoindrissent les moments d'inquiétude que donne la responsabilité d'une expédition.

Dès le matin, l'effectif en coolies était au complet; le chef avait tenu ses promesses. De longs nuages floconneux couraient sur les sommets, semblant s'accrocher aux arbres en longs filaments; une brume humide nous environnait. Le chant plaintif du gibbon retentissait à cette heure matinale, dominant le concert habituel de la forêt. Il me rappelait une chasse à Xieng-Khouang et j'eus, par les indigènes, l'assurance que ce cri était bien celui de l'Hylobates-Henrici observé plus au nord, à la même altitude.

Dimanche 5 mars.

Nous arrivions à dix heures et demie au bord d'un arroyo, en pleine forêt, où coulait une eau limpide et claire dans des rochers que tenaient en équilibre les lianes et les racines des arbres. Les porteurs, pittoresquement accroupis, s'étaient groupés sur cette estrade naturelle, observant avec curiosité les préparatifs du repas. Un air d'éloignement et d'exotisme nous environnait, portant nos cœurs à la rêverie. Ceux qui n'ont vu de pareils spectacles ignorent ce que le boulevard, vu de là, perd de sa beauté et de son charme, à la



GUERRIERS MOÏS DÉFENSEURS D'UN VILLAGE
La pointe de la lance fichée en terre en signe de paix

comparaison. Nous arrivions bientôt à Ban-Joë, dont le chef vint à nous; il avait reçu Garnier à son passage et, dans l'espoir de le retrouver, avait fait pour nous rejoindre plusieurs kilomètres, venant de Nuoc-Lé-Man. Il nous apprit que, suivant nos conjectures, nous nous écartions vers l'ouest depuis Man-Ré, route qu'avait suivie notre prédécesseur. Ban-Joë était un village important, sur une boucle ouest du Song-Tracûk.

En approchant des sources de la rivière se dressait devant nous la ligne très importante de partage des eaux. C'est là qu'il fallait étudier l'un des problèmes de notre exploration (déterminer la position des sources du Song-Tracûk). Nous ne pouvions prêter confiance aux indications des indigènes, car les Moïs ne connaissent pas le pays au delà de deux villages. Force nous fut de faire l'ascension de la ligne de partage pour prendre une vue panoramique du pays. La carte Pavie n'avait donné jusque-là que des renseignements erronés. Nous devions en conclure que la ligne de partage de cette carte avait été déterminée sans grande connaissance du pays, et résolûmes d'infléchir vers l'ouest en marchant vers le Laos, dans l'espoir de rencontrer les sources du Song-Bhâ, si toutefois elles étaient réellement issues du groupe montagneux au pied duquel nous marchions. De plus, nous étions peu pressés de

quitter la montagne où nous trouvions une température douce, facile à supporter, un vrai printemps de France.

Lundi 6 mars.
(Temp. max. 24°, min. 18°.)

Nous sonnâmes le départ, une longue étape étant nécessaire pour étudier l'emplacement des sources du Song-Tracûk. Traversant les rays, les forêts de bambous, nous attaquâmes résolument les pentes abruptes. Nous rentrions dans l'humide et triste forêt des hauts sommets; la pluie avait détrempé la terre et nous avions à subir les mêmes difficultés qu'aux environs de Hué. Nous nous arrêtâmes sous une épaisse végétation que la pluie n'avait pas encore traversée, et j'en profitai pour enrichir ma collection d'entomologie de deux spécimens d'hydrophiles à quatre yeux, d'un genre tout spécial et que je crois nouveau.

A une heure nous trouvions, perdu dans la forêt, un village de seize individus galeux, à l'air misérable, nous attendant accroupis sur le tronc d'un arbre gigantesque abattu par la tempête. Le chef, d'une maigreur sordide, voulut nous offrir l'hospitalité; mais, pressés d'arriver pour prendre la topographie du pays, nous continuâmes la route.

Après deux heures de palabres et de discussions, nos vingt porteurs se mirent en marche, avançant lentement, péniblement vers l'ouest, sous les roulements du tonnerre et la pluie tombant toujours avec régularité.

Nous touchions certainement au Laos où commence à cette époque la saison des orages. Arrivés à une altitude de 1,600 mètres l'interprète m'arrêta, indiquant un point de la forêt d'où tombait une cascatelle. C'était la source du Song-Tracûk [1].

A quatre heures nous étions au sommet (1,700 mètres d'altitude). Je m'inquiétai de la nuit et de la position du premier village, assez éloigné. J'eus l'idée que nous ne sortirions pas ce soir-là de la forêt : nuit terrible pour tous, où la fièvre des bois peut étreindre le personnel et arrêter une exploration. Je sentais alors toute la responsabilité de mon acte en commandant la marche en avant, et fis de mon mieux pour doubler l'allure des coolies, sans cependant pouvoir trop demander, leurs efforts étant presque à la limite. Le terrain glissant rendait la descente difficile; il eût été inhumain d'exiger une marche plus accélérée. Je voyais avec peine le jour disparaître et le soleil se coucher; comme par un coup de théâtre, l'obscurité nous surprit. Les porteurs

[1] Au 580 w de notre route.

s'arrêtèrent; il fallut les rallier autour de nous. Nous allions passer la nuit, sur le chemin, en pleine forêt! Mes craintes n'avaient pas été vaines; nous étions en présence du fait acquis.

L'humidité gouttait de feuille en feuille; une odeur de végétation putride nous incommodait, tandis que les lianes, s'enlaçant autour de nous, formaient une voûte de tombeau. Une seule chose pouvait alléger nos peines en nous donnant à la fois lumière, chaleur et sécurité contre les bêtes fauves... du feu.

Tous ceux qui ont lu les relations de voyage aux pays tropicaux ne se doutent guère de l'importance que prend le troisième élément dans la vie primitive. C'est en passant par ces angoisses qu'on comprend le culte que lui rendent les primitifs.

J'avais mis à l'abri dans mes vêtements une boîte d'allumettes presque humidifiées. Avec mille précautions je pus découvrir, à leur lumière, un coin de roche que l'eau n'avait pas atteint; un bambou déjà pourri avait conservé une précieuse sécheresse. Cette circonstance nous sauva... En l'allumant, nous pûmes en dessécher d'autres et entretenir un feu qui s'éleva bientôt en une belle flamme claire. Nous étions sauvés du spleen, de l'obscurité et du froid. Tous, Moïs, Européens, Annamites, nos chiens même se serrèrent autour du foyer improvisé, dans une fraternité de misère

qui vaut bien les plus longues pages de nos philosophes. La nuit se passa sans sommeil; grelottant sous nos vêtements et nos couvertures détrempés, n'ayant pour nous remettre de cette journée de fatigue qu'une mauvaise boule de riz. Vers minuit je partageai avec un Moï charitable et mon chien Black les membres d'un crabe de terre qu'il venait de capturer, et je pensais malgré moi aux bons soupers de mes amis après le théâtre, dans une salle bien chaude, souvent égayée par de jolis minois.

Et pourtant ma pauvreté et ma misère n'avaient pas fait de moi un socialiste! Je ne les enviais point.

Nous vîmes apparaître avec joie l'astre radieux du jour! Malgré tant de fatigues, nous avions hâte de fuir ce séjour désagréable dû en partie à mon inexpérience; tous nous reprîmes la marche sans perdre de temps.

Mardi 7 mars.
(Temp. max. 27°, min. 18°.)

Nous quittions la forêt pour tomber dans un pays plus découvert où se trouvait un village caché dans les bambous, à une faible altitude. C'était un village « dien », c'est-à-dire fermé. Une coutume veut que les Moïs s'isolent pour quelque temps

quand le riz et le maïs sont plantés. Nul ne peut s'éloigner ni se livrer à aucun travail. Tout commerce avec les étrangers est sévèrement interdit. La violation de ces règles par des gens peu rompus aux mœurs du pays, ou trop autoritaires, est un fait grave qu'il ne faut commettre qu'à bon escient ; il peut rendre toute la population irrémédiablement hostile. Nous nous arrêtâmes donc à Con-Tay où était passé Garnier, et fûmes tout étonnés de trouver un large chemin de charrettes à bœufs sur un kilomètre environ, aboutissant au village dont nous apercevions de loin les cases. Nous marchions depuis une demi-heure quand un spectacle inoubliable s'offrit à nos yeux. Dans une large vallée couverte de rizières paissait un troupeau de buffles qui, un instant, nous fit songer aux plaines de l'Annam.

Nous étions cependant par 1,300 mètres d'altitude et avions passé le versant laotien. La distance qui nous séparait du Laos était aussi longue que de la côte annamite. La rivière qui traversait cette vallée coulait vers le sud : les indigènes l'appelaient Dack-Làà. Nous crûmes un instant avoir suivi, depuis sa source, le Song-Bâ qui aboutit à An-Ké.

Il paraissait probable que nous allions découvrir une rivière en pente douce et un passage favorable aux routes de pénétration. Notre troupe s'arrêta

au milieu des rizières. Sur le flanc des montagnes se détachait un village moï de quelque importance; nous y expédiâmes l'ambassade qui bientôt ramena un homme encore jeune, hirsute, portant au bras droit un bracelet volumineux de métal jaune. Avec une grande volubilité, il expliqua à l'interprète que le village était « dien » et demandait un délai de deux heures pour nous fournir des porteurs. La vérité était que, comme un peu partout, la population avait fui à notre approche et qu'il fallait un certain temps pour ramener les timides.

J'accédai libéralement à sa demande et nous installâmes un campement provisoire sur un point découvert où toute surprise était impossible.

Pendant l'attente, l'interprète nous dit que nous venions de pénétrer dans une nouvelle région, celle des Sedangs. L'indigène qui venait de nous quitter était d'un teint plus noir, d'un type plus pur, avec des membres bien découplés. C'était plaisir d'étudier cette nouvelle race, mieux organisée que celle de la haute montagne et annonçant une certaine aisance. Mais les coolies n'arrivaient pas et dans mon impatience j'envoyai une nouvelle ambassade avec ce message : « Si dans une heure personne n'est là, nous attaquons le village », et je commandai de fourbir

ostensiblement les fusils. Une demi-heure après, l'effectif était au complet.

Quelques-uns dont la bonne volonté était moins qu'évidente, mais dont le parti semblait pris, étaient accompagnés de plusieurs femmes. Le chef du village, un jeune enfant, portait notre drapeau, ce qui dénote chez ce peuple une constitution féodale aristocratique plus nette que dans les autres régions [1].

Sur un parcours de deux kilomètres nous traversâmes de riches rizières, puis une vallée mamelonnée, bien irriguée, longeant le cours du Dack-Lâà. A cette sauvagerie primitive de la montagne succédait un air de confort qui nous ravivait. L'endroit était propice à l'agriculture, sous une température douce et agréable. Un chemin large, bien tracé, témoignait de l'activité des gens. Vers cinq heures nous atteignîmes Lang-Reun, ou Lang-Yat, ayant parcouru 6 kilomètres, à une bonne allure. Puis nous entrâmes dans un bois de merveilleuse venue, coupé par un chemin à flanc de coteau. Un pont de lianes traversait l'arroyo, pour tomber en cascades au-dessous d'un village perdu dans la végétation. Nous approchions les

[1] Je payai largement les coolies, le village s'étant réellement bien comporté. Le chef reçut une superbe couverture (de 3 francs) ornée de beaux dessins, et chaque coolie un collier en fil de laiton. On peut être facilement généreux dans ce beau pays !



CAMPÉS DEVANT LE PREMIER VILLAGE SEDANG

cases quand soudain des cris aigus, sauvages, exhalés avec fureur arrêtèrent un instant notre marche. L'œil ardent, les cheveux en désordre, une femme d'une quarantaine d'années se tenait sur la légère passerelle. Le mot « Pi » [1] sans cesse répété attestait que nous avions affaire à quelque sorcière prononçant contre nous des incantations. Il s'agissait de se montrer bon diplomate. Vaticinant toujours, la prophétesse s'avança et une discussion s'engagea entre elle et l'interprète. Derrière elle suivait respectueusement un vieux chef tout ridé, imberbe, à la figure franche et bonne, mais sans énergie.

— Un *Pi* terrible, dit-elle, garde le village; si vous entrez, vous êtes perdus! »

Marsay et moi eûmes la même impression; nous avions saisi la petite politique locale de la sauvage. Improvisée sorcière pour soutenir l'autorité d'un époux faible, la maligne dirigeait et commandait d'une façon absolue.

Nous essayâmes d'un système : — « Allons, répondîmes-nous avec calme, nous ne croyons pas à tes sornettes; s'il te plaît que nous n'entrions pas au village, nous acceptons; mais tes hommes nous

[1] Esprit, au Laos. Les *Pi* sont des esprits malfaisants auxquels ajoutent foi presque toutes les populations du Laos. Manquer à ces divinités, c'est s'assurer la mort ou le malheur pour toute sa vie.

construiront une case sur les bords de la rivière et tu fourniras pour demain, dès l'aube, 25 coolies avec du riz et des poulets : nous paierons largement; sinon nous prouverons aux Moïs, en pénétrant chez eux, que ton *Pi* n'existe pas et que tu les trompes pour mieux les commander.

— Vous aurez vos porteurs, vos vivres, votre case, nous fut-il répondu sans attendre.

Ainsi peuvent se résumer nos longs discours avec la prophétesse; à peine étions-nous descendus qu'une équipe de coolies construisait la case sous la direction de notre kay, et une heure après nous devisions autour des feux de bivouac.

La prophétesse riait avec nos linhs, se laissant lutiner par les Annamites mis en goût par les bonnes dispositions des sauvages, tandis qu'à l'écart se tenait une jeune et jolie fille, à laquelle nous fîmes signe d'approcher pour mieux admirer sa stature : c'était la fille du chef. Le soleil couchant, le groupe mêlé des Moïs et de nos hommes augmentait cette poésie toute orientale à la fin de cette curieuse journée. Bientôt les derniers feux s'éteignaient et l'humidité envahit le campement; seul veillait le linh de garde et un Moï que lui avait adjoint la sorcière.

Mercredi 8 mars.
(Temp. max. 25°, min. 17°.)

L'esprit des hommes était excellent : nous allions en un pays charmant sans qu'une goutte de sueur perlât sur nos fronts, par une température idéale. Les sites riants se succédaient et dans un enchevêtrement bizarre se mêlaient le pin et la végétation tropicale. Nous descendions à bonne allure cette vallée d'un si bel avenir au jour de la future pénétration. Puis nous avions cette conscience toujours flatteuse d'avoir été les premiers à visiter ces Moïs qui ignoraient les Européens et n'avaient même jamais vu d'Annamites [1].

Yo-Chié était à 9 kilomètres. La topographie de la région aussi compliquée qu'intéressante ne nous permettait pas d'aller vite; aussi nous décidâmes d'y passer la nuit (1,300 mètres d'altitude). Toute la vallée paraissait cultivée et la population nombreuse : les rizières à l'annamite témoignaient de quelque connaissance agricole. Et puis nous prenions confiance au milieu de ces primitifs à l'air honnête et bon, avec cette fierté individuelle si digne d'estime des races sauvages. Nous allions

[1] J'ai demandé au chef du village de Lang-Reun de faire construire des salas pour les Européens qui viendront après nous. Sa promesse les préservera de coucher à la belle étoile.

parmi eux, malgré notre esprit aventureux, sans avoir momentanément à craindre un coup de lance ou de coupe-coupe.

A l'arrivée nous attendait un chef, nous priant d'aller camper dans une case près de la rivière. Nous cherchions peu à entrer dans les villages ; on connaissait nos habitudes et nous préférions cette hospitalité qui nous laissait plus d'indépendance.

Dans ce coin isolé, près de l'arroyo tranquille où se reflétaient les étoiles, nous passâmes, mon compagnon et moi, une soirée agréable, sous ce beau climat, d'une poésie sauvage et attrayante; nous bénissions Dieu qui donne parfois à l'homme de si grandes impressions du Beau!

Nous ne pensions guère que cette nuit si charmante où, de loin, nous rêvions de transporter les nôtres, tout ce que nous aimions, dans ces merveilleux parages, faillît être la dernière de notre existence et la fin de nos illusions!

Huit heures. Nous nous levâmes gaiement malgré la fatigue de cette soirée de rêves que le bonheur nous faisait oublier. Le jeune chef nous en présenta un second au visage dur et peu agréable, mais qui nous annonça 40 porteurs désireux de se mettre à notre service. On leur remit les charges toutes préparées et nous en profitâmes pour écarter les femmes et les hommes âgés.

Ce jour-là j'occupais l'arrière-garde, étant de topographie. Marsay commandait la colonne, avançant dans l'ordre habituel, les coolies répartis entre les linhs et deux boys marchant près de moi. J'eus mille peines à faire charger, la plupart prétextant des charges trop lourdes et demandant de se faire aider par une trentaine de grands gaillards, armés comme eux de pied en cap, et qui semblaient résolus à les accompagner un par un.

Cet ordre de marche me déplut et je congédiai les porteurs supplémentaires, désireux de ne pas grever notre pacotille de frais inutiles et rémunérer nos hommes jusqu'au bout. J'enjoignis donc à un chef, couvert de bracelets et fort bel homme, de rester avec les siens, le remerciant de sa bonne volonté.

J'avertissais en même temps mon compagnon que, tout étant prêt, notre file indienne pouvait partir. Marsay se mit en marche et, sans aucun souci, bascula son fusil pour en retirer les balles que nous portions toujours en cas d'attaque nocturne. Ce mouvement ne fut sans doute pas du goût du chef qui devait le guider; il fit force signes, suppliant de ne pas charger les fusils, que cela lui faisait peur. Sans tenir compte de ces sornettes, Marsay ferma son arme avec mauvaise humeur. Le chef devint alors menaçant et nous entendîmes

l'interprète crier : « Monsieur, monsieur, les Moïs vont vous tuer. » Plus d'une fois nous avions entendu ces mêmes menaces, car les Annamites ne sont pas la force d'âme personnifiée et Marsay pensa que notre homme avait été effrayé par le mouvement du sauvage.

La scène ne s'était pas passée sans quelque émotion à l'arrière-garde et le chef aux bracelets, gesticulant et criant, voulut avancer avec ses hommes. La main à mon revolver, et, marchant droit sur lui, je lui enjoignis brutalement de reculer au delà de la rivière et d'attendre mes ordres. Il obéit, mais la colonne était arrêtée. Marsay tenait en joue le chef des coolies et donnait l'ordre de charger les armes. Immédiatement j'ordonnai de rallier en terrain découvert, pour connaître les raisons de ce désordre. Nos hommes avaient la consigne, en cas de rébellion des porteurs : « Sur qui tenterait d'attaquer ou de fuir, faire feu sans hésiter. »

La précaution que nous avions eue d'instruire ainsi nos Annamites fut, ce jour-là, de grande utilité, car nous ramenâmes toutes les charges en lieu sûr où nous ne pouvions être surpris. Pendant cette opération l'escouade moï que j'avais tenue à distance s'éloigna avec un cri sauvage, auquel répondirent plusieurs cris dans la montagne.

Sans nul doute nous étions victimes d'un guet-apens et peut-être cernés dans la vallée : c'était, après le rêve, le retour à la réalité. Notre sympathie pour les habitants était mal récompensée. Il allait falloir engager un combat général, et notre position très découverte donnait tout l'avantage à nos armes.

Yo-Chié, au milieu des débroussaillements, serait notre place forte; c'est ce village qu'il fallait occuper tout d'abord, on verrait ensuite. Notre plan conçu, nous reprîmes nos esprits pour envisager plus froidement la situation. « Le chef, me dit Marsay, avait pointé sa lance vers lui; mais Bá, le boy fidèle, s'était élancé revolver en main et, menaçant le sauvage, l'avait écarté. Les coolies, agitant les lances, faisaient mine d'abandonner les charges; c'est alors qu'il avait donné à l'escorte l'ordre d'agir. » L'interprète affirma que le second chef du village, venu d'un point appelé Ta-Dié, était un bandit dangereux, qui s'était promis de voler nos bagages et nous tuer ensuite. Pour ce faire il avait engagé ses hommes comme porteurs et terrorisé les gens de Yo-Chié. Son but était de nous entraîner en un point de la montagne où nous attendait un parti moï fort important, celui sans doute dont nous percevions encore les cris d'appel. Les porteurs, profitant de cette discussion, s'étaient enfuis, quittant sans bruit le campement; nous

nous trouvâmes seuls avec nos armes préparées sur les charges.

Alors s'organisa la défense et nous nous disposâmes à parlementer avec Yo-Chié pour nous assurer de vivres, décidés à occuper le village au besoin. Soudain nos hommes signalèrent le jeune chef, accompagné de deux guerriers, demandant à parlementer; se déclarant notre fidèle allié, il n'était pour rien, disait-il, dans le guet-apens manqué, et ne nous voulait que du bien. La situation se compliquait : était-il bien sincère? A bon droit notre confiance en la droiture des Moïs était quelque peu ébranlée; malgré tout je lui répondis qu'il était nécessaire que nous occupions son village et qu'il rendît les armes des habitants. Cette réponse l'attrista et d'un geste noble il protesta contre ma défiance; à son commandement ses hommes coururent vers le village. « Monsieur boire le sang, me dit l'interprète tout ragaillardi, moyen marcher. » Je compris qu'il s'agissait d'une cérémonie d'alliance solennelle. L'interprète avait raison : nous étions en pays ami.

Bientôt les chefs descendaient avec empressement, portant un poulet et un couteau. Il ne s'agissait pas de se couper les veines, ce qui eût été fort désagréable, et nous acceptâmes de boire avec ces nouveaux amis le sang tout chaud du volatile mélangé à une mauvaise eau-de-vie de maïs. Désor-



LE CHEF DE JO-CHIÉ ET SES PORTEURS

mais nous étions frères à la vie et à la mort avec les anciens et le chef de Yo-Chié, et notre route était assurée.

Nous partîmes avec les nouveaux porteurs, dont plusieurs femmes. Chemin faisant notre « frère » devisait avec nous et nous cherchions à savoir son opinion sur les faits dont nous avions failli être victimes et sur ses dispositions à notre égard. De ses explications un peu confuses je pus savoir par l'interprète que le chef de Yo-Chié avait cherché à assurer notre départ suivant les instructions reçues pour descendre le cours du fleuve, lorsqu'un fort parti moï[1] lui délégua une députation de 40 hommes sous la conduite du chef que nous connaissions. Ce dernier parla en maître, menaçant les gens de Yo-Chié qui, timides, se retirèrent, sauf les femmes et les enfants, que nous avions renvoyés. Nous nous étions nous-mêmes jetés dans le guet-apens en faisant d'abord le jeu de nos ennemis. Le jeune chef avait tenté de s'interposer par avertissement à l'interprète, d'où l'exclamation de ce dernier. Puis il avait indiqué que les autres nous faisaient faire fausse route; à ce moment avait éclaté le différend entre Marsay et les bandits; eux-mêmes n'étant point d'accord sur le plan d'attaque, les hommes chargés craignaient

[1] Il estimait la troupe à une centaine d'hommes.

de ne pouvoir fuir assez vite au moment des premiers coups de fusil et de tomber sous nos balles. La circonstance du changement de cartouches de mon ami et ma défense de laisser intercaler les porteurs avec des guerriers avaient achevé la désorganisation de nos ennemis, inquiets déjà du refus du jeune chef de tremper dans leur complot[1].

« Pourquoi, dis-je alors, sembler t'intéresser à nous qui ne t'avions fait aucun bien? » Je n'eus pas la traduction bien exacte de sa pensée; toutefois, je crus comprendre que si notre sort lui importait peu, il ne « voulait pas laisser s'accomplir une trahison sur son territoire ». Je l'entends encore, ce sauvage à demi nu, appuyé sur sa lance légère, me disant, le sourire aux lèvres, cette parole si simple où se révélait l'âme fière et indépendante de l'enfant de la nature livré à sa propre inspiration.

Et nous continuâmes jusqu'à Roup, escorté de notre allié ouvrant la marche avec quelques hommes, servant d'escorte jusqu'à la limite de son influence. Le village nous accueillit favorablement et le lendemain nous allions vers une Mission catholique que les sauvages connaissaient

[1] Cette bande, disaient les Moïs, avait son repaire sur la ligne de partage des eaux que nous avions traversées du côté du Laos. Elle descend dans tous les riches villages de ces vallées fertiles pour prendre du riz et des subsistances : les habitants les nourrissent par peur de voir incendier leurs récoltes.

et qui était déjà loin sur le fleuve. Nous pensâmes alors que peut-être nous avions suivi le Blâ, qui passe à la Mission des Bahnars, depuis sa source.

Vendredi 10.
(Temp. max. 25°, min. 18°.)

Le lendemain, nous quittions Roup pour arriver après quelques heures sur le Dack-Lâå, grossi de plusieurs affluents[1].

Chemin faisant j'interrogeai le chef de Yo-Chié sur ces missionnaires dont il nous avait parlé la veille. Je commençais à croire que nous allions vers la Mission des Bahnars, d'autant plus que le fleuve infléchissait vers l'ouest d'une façon très caractéristique, après avoir couru au sud; nous n'avions sans doute point suivi le cours du Blâ. Le guide semblait professer un grand respect pour la puissance de ces Français du bas de la rivière, et leur influence n'avait peut-être pas été étrangère à son refus de tremper dans le complot de ses voisins. Malgré tout, ses services furent une sauvegarde et sa fidélité certaine.

La rivière grossissait au fur et à mesure de la marche et nous pensâmes à descendre par radeaux au cours de l'eau. Les habitants nous en dissua-

[1] J'ai rencontré en forêt (1,200 m.) une bande de singes noirs que j'ai pris pour des semnopithèques cendrés, sans avoir pu les tirer.

dèrent, déclarant la chose impossible. La réception qu'ils nous firent témoigna de l'influence que ces populations semblaient subir de plus en plus des Pères, dont ils parlaient avec respect. Au moment de partir, nous distribuâmes à nos porteurs quelques présents pouvant leur être agréables. J'ajoutai pour notre ami une boîte relatant les circonstances dans lesquelles il nous avait sauvés : « Ce te sera un fétiche, lui dis-je; quand tu rencontreras des Français, montre-leur ce qu'elle contient; ils deviendront pour toi des amis. » Puisse ce mot lui être quelque jour utile, et que nos compatriotes lui tiennent compte du service rendu!

En fouillant les caisses pour rémunérer nos gens, nous dûmes constater de grands vides. Les provisions étaient épuisées; il ne restait que deux bougies : ce manque de lumière allait compliquer la rédaction de nos notes et travaux topographiques. Nous souffrions à ce moment du vol des caisses au départ. Mais il restait nos fusils de chasse et des munitions; nous ne pouvions être ainsi complètement dénués de tout.

Samedi 11 mars.
(Temp. max. 25°, min. 19°.)

Nous partîmes de bon matin, par un temps magnifique, pour couper une boucle du Dack-Lâà,

par des chemins à pic, au milieu de la forêt. Dans tous les vallonnements on trouvait des rizières dont l'existence attestait sûrement l'influence d'une Mission catholique. Les porteurs eux-mêmes n'avaient plus l'allure des Sedangs des hauts plateaux, ne portant point la lance et comprenant mieux la loi de l'offre et de la demande. Discutant avec calme les prix et les conditions de transport de nos bagages, ils témoignaient d'un calme et de la gravité de vieux commerçants. C'était, à n'en pas douter, un changement visible dans le caractère de la population. Sur l'autre versant de la boucle était le village de Con-Lang, à un endroit de la rivière très resserré dans la montagne. Con-Lang était « dien ».

Néanmoins, les habitants nous autorisèrent à entrer dans trois cases abandonnées; on nous offrit des cadeaux sans vouloir rien accepter en échange : « Cela porterait malheur à nos récoltes », disaient-ils.

Depuis plusieurs jours un de nos boys se traînait péniblement, pris d'un violent accès de fièvre des bois, et la quinine ne pouvait atténuer la violence du mal. Les gens se prêtèrent de bonne grâce à lui composer un palanquin.

12 mars.
(Temp. max. 25°, min. 18°.)
Les hauts plateaux des pays
bahnar et sedang.

A sept heures, nous décidâmes de partir, le malade étant suffisamment installé pour la route. Nous recoupions le Dack-Lââ [1] en maints endroits, passant par les hauts sommets. Les forêts, de ce côté, n'ont pas l'ampleur de la végétation d'en bas; ce sont des séries de bois peu élevés, coupés de débroussaillements où seuls restent indemnes des pins magnifiques.

Le baromètre accusait 1,100 mètres. Dans ces régions, le paysage revêt un aspect triste et l'œil ne s'arrête que peu dans ces futaies claires au sol noirci par l'incendie.

Nous eussions été pleinement heureux si nos provisions n'avaient été déplorablement réduites; les conserves avaient disparu, le gibier était rare et difficilement accessible; bref, dîners et déjeuners devenaient de plus en plus succincts. Nous fêtâmes ce jour-là un dernier reste de splendeur en déjeunant de quinze œufs et d'une boîte de céleri au jus, le tout assaisonné de riz : ce fut un vrai festin;

[1] Le mot « Dack » est un mot générique signifiant sans doute « eau » dans la région sedang et bahnar : on retrouvera plus loin le mot « Dar » ayant la même signification dans une autre région.



LE « FILS » DU PÈRE GUERLACH

Plus tard... on se débrouillerait!! Après cette épule abondante que l'altitude et l'activité rendaient pour nous normale, nous reprîmes la route au travers d'abatis d'arbres, marchant sur les troncs de la forêt dévastée. Et, le soir, nous arrivions à un village perché en nid d'aigle sur un haut sommet dominant le confluent du Dack-Lâà avec l'un de ses affluents de l'ouest. Là m'attendait un être énigmatique, invraisemblable : un corps voûté, vêtu d'une robe chinoise de soie passée, et sous les pans du vêtement flottant au vent deux jambes grêles et osseuses, aux genoux tremblotants; une tête où perçaient deux yeux intelligents recouverte d'un turban autrefois vert, et encore orné d'argent. Ce mannequin comique nous aborda avec dignité, un sourire béat éclairant sa face ridée. C'est en souriant que nous nous adressâmes à ce chef, car, à la splendeur du costume, nous avions supposé un homme influent, d'ores et déjà civilisé.

Nous lui confiâmes notre désir d'être renseignés sur la position de la Mission, d'autant plus que nous avions observé dans la sala un hamac, sans doute quelque cadeau d'un des Pères. Il ne put donner la moindre indication; il était plus gâteux qu'il ne paraissait. Je sus plus tard qu'il avait fait alliance de « fils » avec le P. Gerlach et que « Rrem » (nom du village où nous étions alors)

avait été le point terminus de l'exploration que fit ce dernier avec le docteur Yersin en quittant la Mission des Bahnars. Tous les gens du village parlaient le bonam, langue inconnue de notre interprète ; heureusement, ils étaient bien disposés à notre égard,

Le Dack-Lâà (nous en avions de plus en plus l'assurance) ne pouvait être que le Krong-Blâ arrosant la Mission des Bahnars : l'itinéraire nous portait trop à l'ouest pour espérer tomber à An-Ké et nous approchions sensiblement de la latitude de ce dernier point.

Nous profitâmes de la prétention de notre hôte pour lui montrer quelques-unes de nos richesses. Séduit par une marmite en cuivre, il nous offrit de l'échanger contre un cochon. Nous allions être au porc pour quelques jours, mais nous n'en étions plus à craindre la trichine.

Lundi 13 mars.
(Temp. max. 25°, min. 18°.)
Rrem et les premiers villages sous l'influence des Pères.

On quitta Rrem à huit heures et demie seulement ; les promesses de coolies du vieux chef n'avaient pas été des mieux tenues, alléguant la mauvaise volonté du village voisin auquel il s'était adressé.

On avait chargé, malgré nos protestations,

quelques enfants qui semblaient hors d'état de porter; nous dûmes reconnaître qu'ils furent les meilleurs et les plus résistants.

Le Dack-Lââ que nous traversâmes plusieurs fois ce jour-là devenait une rivière magnifique aux chutes pittoresques, aux eaux abondantes; nous devions changer souvent de porteurs, les villages paraissant nombreux. Des croix commençaient à apparaître comme signes de limites de leurs territoires, ce qui indiquait une influence chrétienne s'accentuant de plus en plus.

Le dernier village qui nous reçut était dans un état d'ébriété complète; on avait tué le buffle et, pour être presque à la conversion, on n'en respectait pas moins les traditions anciennes.

Nous nous fîmes apporter quelques victuailles en échange de présents et comme nous avions donné à l'un de nos pourvoyeurs un morceau d'étoffe plus important qu'aux autres, il fit servir par sa femme une nouvelle mesure de riz. Cette façon fière et honnête de faire le commerce indiquait chez ces gens une civilisation encore rudimentaire!

Mardi 14 mars.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)
Chez les catholiques.

Nos porteurs n'avaient pas trop mal à la tête en quittant leur cantonnement. A neuf heures et

demie nous parvenions à des cases entourées d'arbres à fleurs rouges, variété de flamboyants inconnue pour nous et sur lesquels s'abattaient une quantité d'oiseaux pareils à nos draines de France. Nous en fîmes une hétacombe pour varier notre ordinaire.

Les hommes assuraient de plus en plus que nous approchions de la Mission, mais en nous entraînant vers l'ouest; nous n'y comprenions plus rien. Nous fîmes savoir que nous désirions rencontrer le Père, mais on indiqua par signes qu'il était tantôt à un village, tantôt à un autre, et que nous ne pouvions être renseignés exactement sur son lieu d'habitation.

C'était sans doute un missionnaire actif qui officiait sucessivement dans les différentes régions de son ministère.

Après avoir traversé la rivière sur de petites pirogues très primitives, nous dûmes abandonner ce mode de locomotion pour reprendre la route. Les Moïs n'ont pas l'audace des Laotiens; je crois cependant que le Blâ deviendrait navigable de ce côté, avec d'habiles piroguiers, comme ceux que nous avions sur la Nam-Mo en 1896 [1].

Le jour commençait à tomber sans que s'annonçât une habitation européenne.

[1] En Indo-Chine (Tonquin, Annam, Laos septentrional.)



EN SUIVANT LE COURS DU KRONG BLA — LES RAPIDES

Dans un de ces villages, le chef qui nous accompagnait montra triomphalement le fusil dont il était armé. C'était une carabine Gras transformée, dont il était très fier, provenant assurément d'un proche voisin européen. Nous n'étions pas loin du but; le pays devenu plat, facile à traverser, coupé de défrichements importants témoignait d'une activité inusitée chez les sauvages. La nuit vint; sur l'assurance cependant que nous approchions, nous continuâmes avec des torches, par un chemin bien tracé. Il fallut près de trois quarts d'heure pour arriver à un village qui dominait une case bien construite et de style laotien. C'était la paillotte du Père. Sur l'invitation d'un sacristain annamite, nous nous installâmes dans une bibliothèque, faite de bambous, garnie de livres religieux et philosophiques. A la faveur de ce bienveillant confort, nous mîmes à jour tous nos travaux topographiques et autres. Quelques heures après, une agitation se faisait autour de la case, des feux éclairaient l'extérieur et nous recevions, en haut de l'escalier, deux Pères des Missions étrangères.

Après les premières effusions, je demandai où nous nous trouvions exactement.

— Vous êtes, dit l'un deux, à une journée et demie dans l'est de la Mission des Bahnars dont nous faisons partie. Nous avions donc suivi le Krong-Blà dans tout son cours et aboutissions

dans le Lao chez les fameux pères qui ont formé l'un des plus beaux noyaux de pénétration aux pays moïs. Nous n'avions pas reconnu le Song-Bhâ, comme nous l'avions pensé; mais le travail de reconnaissance que nous venions d'accomplir avec plus de difficulté ne nous laissait aucun regret.

Nous demandâmes au Père de nous conduire au centre de la Mission, nous en remettant pleinement à son initiative, heureux d'un repos bien gagné, après une pérégrination qui laissait tant de souvenirs agréables.

Mercredi 15 mars.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)
Con-Thoum.

Dès le matin le P. J*** nous attendait avec des chevaux; nous allions pouvoir franchir rapidement la distance qui nous séparait du reste de la Mission, Con-Thoum. Sur une large route ouverte, nous trottions auprès de notre compatriote, devenu déjà un ami.

Sur le parcours nous rencontrâmes un convoi de quatre éléphants : « Ce sont d'utiles serviteurs, que nos hommes ont dressés, dit le Père, et qui vous rapatrieront à An-Ké, à la plantation de M. Paris[1]. »

[1] Le dressage des éléphants est assez bien fait en Indo-Chine par les Moïs et les Laotiens. Ce n'est pas toujours cpération facile, si l'on en croit les rapports des fonctionnaires spéciaux des Indes

Black n'avait jamais vu d'aussi grosses bêtes; il interrompit ces paroles par des aboiements répétés : j'eus toutes les peines à le calmer.

Du haut d'une colline nous dominions de vastes plateaux dont la fertilité était due au travail des missionnaires. Le Père s'arrêta et, simplement, embrassant l'espace d'un mouvement circulaire : « Là, dit-il, les Moïs travaillent, s'adoucissent, deviennent chrétiens et français. »

Ces paroles, après notre dure expédition, nous allèrent au cœur et nous restâmes longtemps rêveurs devant ce spectacle et ce calme. J'avais ressenti la même impression devant l'*Angelus* de Millet, et nous étions saisis par la simplicité tranquille de ces lieux où se poétisait, comme dans cette œuvre, le calme bienfaisant de nos campagnes dans sa réelle beauté.

Le Père nous donna sur l'organisation des Moïs

chargés de la remonte. Voici ce que publiait il y a quelques années *the National Magazine* :

« Les éléphants nouvellement pris souffrent beaucoup et annoncent leurs sentiments de diverses façons. Les uns refusent toute nourriture; d'autres deviennent fous de rage, et certains se sont jetés à terre avec assez de violence pour arriver à se tuer. Les captifs doivent être gardés une semaine dans un endroit sombre, bien nourris et accoutumés à la société de l'homme avant de procéder au dressage. Ils acceptent la situation extraordinairement vite.

« M. Skrin raconte son étonnement d'avoir vu des éléphants à peine sortis de la forêt menés au bain par un boy.

« Il est, ajoute-t-il, fort rare de les voir dans un moment de colère prendre avec leur trompe leur « mahout » (conducteur) ou celui de leur voisin. »

quelques renseignements qui prouvaient que nos observations n'étaient pas erronées. Les habitations sont indépendantes; l'autorité du chef de guerre restreinte aux questions d'intérêt général, guerres et fêtes. Un conseil composé des anciens rend la justice en temps de paix. Si le village est menacé, le commandement en revient au chef de guerre, toujours pris dans une famille par un choix héréditaire.

A titre d'impôt, chaque maison verse une certaine quantité de produits pour subvenir aux disettes et couvrir les frais des fêtes publiques.

Les maisons communes, élevées au centre de chaque village, sont destinées aux réunions du conseil, à la réception des étrangers, en même temps qu'elles abritent les jeunes pubères qui ne savent encore chasser ni manier les armes. On les nourrit aux frais du village, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur virilité par quelque acte de courage ou affirmé leur habileté de chasseurs et d'agriculteurs. On les autorise, alors, à prendre femme et ils font partie d'une maison.

Devisant ainsi sur les mœurs locales, nous atteignîmes une chrétienté très bien établie à l'entrée de laquelle nous attendait un jeune prêtre à l'air maladif, mais de grande distinction. Il occupait une maison à deux étages attenant à une église faite de paillotte et de torchis, soutenue par



UNE DES ÉGLISES DE LA MISSION DES BAHNARS

de belles colonnes en bois de fer. C'était l'œuvre du P. G***; aidé de quelques Annamites, il avait formé les Moïs à un travail nouveau qu'ils avaient vite compris.

Les cases comptaient 700 habitants, tous chrétiens et paraissant dévoués corps et âme aux missionnaires.

Après un déjeuner composé de légumes frais, mets inappréciable pour nous qui en étions privés depuis longtemps, nous quittâmes le jeune prêtre pour aller à 3 kilomètres de là, chez le Père provicaire.

Un missionnaire vint à notre rencontre, portant le bras en écharpe, et, avec respect, le P. J*** nous le nomma : c'était le P. G***, universellement connu dans la colonie comme un apôtre actif et tout dévoué à la France. Je considérais avec plaisir cette grande figure, ce champion de la foi, qui, n'ayant jamais quitté son coin de montagne, ne demandait rien à la gloire. Le P. G*** venait d'accompagner M. C***, commissaire du gouvernement, jusqu'à Attopeu; il devait son accident à une chute de cheval, dans une de ses tournées pastorales.

Le nom de M. C*** me ramena à quelques années en arrière, à la prise de possession du poste d'Attopeu, me rappelant la figure sympathique de M. Ruthe, son ancien chef, que nous avions vu si

plein d'espoir dans l'avenir de cette région. Un accident dans les rapides de Keng-Kéo (Sé-Khong) l'avait enlevé à la colonisation, victime des grands projets qu'il avait conçus pour le poste qu'il venait de créer. Saluons en passant le mémoire de ce pionnier.

Je fus vite au courant des nouvelles du pays et pus connaître l'importance de la province, malgré les déboires que l'affaire des mines d'or préconisée par M. Ruthe avait primitivement causés.

Nous terminions notre entretien avec le P. G*** quand le Père provicaire arriva, et, avec des soins tout paternels, nous fit une réception des plus cordiales. A table, la conversation roula sur notre expédition, dont l'itinéraire étonna nos hôtes.

Il savaient qu'une bande dangereuse, conduite par Boc-Mao, fréquente cette partie de la montagne; c'est lui qui pilla la mission Odend'hal, et tenta d'assassiner son chef [1]. Les villages étaient, au dire des Pères, affiliés au Boc-Mao; nous

[1] M. Odend'hal, ancien officier, explorateur bien connu, avait été envoyé en mission dans cette région. Trahi, comme nous, par ses porteurs, il fut moins heureux : la bande du Boc-Mao l'attaqua par surprise; il ne dut son salut qu'à son sang-froid et tint en respect plusieurs jours les forcenés s'efforçant de rallier vers l'Annam. Il avait dû, dans sa fuite, abandonner ses bagages; mais la leçon qu'il infligea dans sa retraite héroïque à cette poignée de pillards fut peut-être une des raisons de leur grande timidité à notre égard.

relevâmes cette erreur en citant l'affaire de Yo-Chié, qui ne fut pas sans les intéresser beaucoup. Ils ne soupçonnaient pas leur propre influence. Tout le fleuve depuis Rrem était donc absolument inconnu et nous pûmes déterminer un itinéraire nouveau entre Rrem et Tra-Vian.

Le dîner fut suivi d'une fête sauvage; les Moïs pénétrèrent dans le salon, dont ils firent le tour, battant du tam-tam et des gongs en une cadence assez harmonieuse et d'une beauté toute spéciale dans sa simplicité.

Une chorégraphie contorsionniste succéda; il nous semblait vivre un roman de Gustave Aymard et les danses du scalp nous revinrent à la mémoire.

Marsay demanda la danse de guerre; bonne inspiration, car elle est fort divertissante : trois virtuoses s'avancent, frappant avec ensemble deux bambous en poussant des cris. Cette danse n'a lieu qu'après la victoire. Une décharge de pétards se fit alors entendre; les danseurs quittèrent la maison pour se repaître de la chair d'un buffle qu'avaient offert les Pères.

J'observais avec étonnement la soumission, l'obéissance et la liberté d'allures de tout ce monde; on sentait la main ferme et douce des missionnaires, une discipline suivant les préceptes de l'Évangile, gouvernement d'amour, prêché par le

Christ qui synthétise le beau dans l'ordre moral.

Et lorsque j'appris l'arrestation de Déroulède, la France divisée en deux partis, nos échecs diplomatiques, je me demandai quel était le plus favorisé : du sauvage heureux au pied de la croix, ayant trouvé son idéal, le calme... ou de son éducateur inquiet, attristé, voyant sans cesse son œuvre de grandeur et de civilisation prête à crouler !

Jeudi 16 mars.
(Temps max. 3°, min. 2°.)
La Mission des Bahnars.

C'est un des plus intéressants efforts de colonisation française accomplis en Indo-Chine ; le seul, actuellement, dans la montagne d'Annam, digne de l'attention et du respect de nos compatriotes. Je ne peux omettre cette phase de notre expédition sans parler de l'œuvre des Pères, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer.

En 1840 arrivèrent les premiers missionnaires fuyant les persécutions d'Annam. Le P. Combes fut chargé par son évêque de rallier les fugitifs et de tenter un essai de pénétration chez les sauvages.

Il resta longtemps seul, et les Moïs, au caractère fier et indépendant [1], ne prirent guère ombrage

[1] Ou plus exactement avec la crainte superstitieuse qui les



UNE MAISON COMMUNE DANS UN VILLAGE MOÏ
PRÈS DE LA MISSION DES BAHNARS

de cet homme isolé; ils lui refusèrent pourtant toute subsistance et firent le vide autour de lui.

De nouveaux missionnaires vinrent se grouper, lors d'une recrudescence de persécution en Annam, et un premier village se convertit à la foi catholique.

A ce moment apparut la personnalité du Père G***. Les sauvages inquiets des conversions, de l'arrivée des Annamites et de la fondation d'établissements sérieux, eurent quelques appréhensions; ils fortifièrent leurs villages, se montrant menaçants.

Il fallait avoir des armes, ou l'œuvre entreprise allait être perdue : le P. G*** obtint de l'évêque de mener une campagne. On lui permit de diriger des opérations sans y prendre part lui-même. C'est ainsi que, le chapelet en main, il repoussa la première confédération des Sedangs. Ce sont ces mêmes Sedangs qui faisaient leur soumission au Père lorsque le célèbre Mayréna arriva à Con-Thoum. On n'a pas oublié l'histoire de cet original de haute envolée qui parvint à se créer un royaume imaginaire de ces quelques villages sauvages (la région ne dépassait pas Rrem) [1].

retient de nous frapper, craignant d'offenser les « Pi » (esprits malfaisants) avec lesquels ils nous considèrent comme en communication directe.

[1] On estime à près d'un million les sommes empruntées tant à la Mission qu'au Gouvernement et à quelques naïfs par ce

Cette petite campagne menée par les chrétiens du P. G*** eut aussi pour résultat de permettre aux missionnaires de se créer des liens de parenté avec quelques chefs; on répéta plusieurs fois avec les sauvages influents la cérémonie du sang de poulet. C'est alors que le chef de Rrem vint faire alliance de « fils » avec le P. G*** qui visita son village avec le docteur Yersin, deux ans avant notre passage.

Tout ceci se passait dans le strict voisinage de la région et sur un espace équivalant à une province annamite.

La confédération qu'ont formée les Pères représente environ deux mille hommes, dont la plupart des villages sont chrétiens ou disposés à le devenir.

J'emploie ce mot, « la plupart des villages », car les Pères ont obtenu difficilement des conversions particulières. Au cas seulement où tous les habitants l'acceptent, ils se rendent en bloc à Con-Thoum et demandent le baptême, après s'être fait instruire. Cette façon d'agir affirme leur solidarité entre les différents membres du village et du peu d'autorité morale des chefs, dont la puissance ne s'exerce que sur des intérêts absolument

roi de l'auto-suggestion. Inutile d'ajouter que ces emprunts durent passer aux profits et pertes. Il faut avouer cependant qu'une personnalité sérieuse, prenant avec intelligence le rôle à jouer chez les Sedangs à ce moment, eût avancé de plusieurs années la pénétration française et peut-être rendu d'éminents services.

matériels [1]. On peut ainsi diviser les voisins de la Mission :

Au sud et au sud-ouest, les *Goelars*, sur un vaste plateau; populations assez farouches, qui cherchaient alors à se confédérer par petits États et pouvaient devenir dangereuses, s'armant par elles-mêmes. Une d'elles attaqua et tenta de voler un télégraphiste chargé de mission, M. Lacouture, avec qui j'avais été en rapport lors de mon voyage au Cambodge [2].

A l'est les *Khas*, dont plusieurs étaient dévoués au Boc-Mao, très hostiles à notre pénétration.

Au nord-est, les *Sedangs*, encore imparfaitement civilisés et vivant par groupes de villages indépendants.

Au nord et à l'ouest, les *Bonam*, populations douces et agricoles vivant par groupes isolés.

Quant aux *Bahnars*, ils étaient acquis à l'influence française à ce point que l'administration parlait à cette époque de leur faire payer l'impôt sous promesses des voies de communication !!!

Au sud-ouest, enfin, se trouvent les *Sadet*, confédérés sous l'autorité du *roi de l'eau et du feu*. Le *roi du feu* est nommé par acclamation, bien que

[1] Certains chefs voulant se convertir ne purent le faire qu'après avoir obtenu l'assentiment du village, qui les suivit plus tard.

[2] Voy *En Indo-Chine, Cochinchine, Cambodge, Bas Laos, Siam méridional.*

choisi dans la même famille, dans une lignée provenant des femmes. Il est gardien d'une épée mystérieuse qu'aucun Européen n'a pu voir. Au dire du P. G***, ce serait un sabre imparfaitement forgé, dont la légende est célèbre, et relatée dans les écrits de la mission Pavie [1].

Cette superstition rend les Sadet inabordables; à moins que l'Européen n'ait plu au chef et qu'il n'ait partagé le riz sacré, il ne peut essayer de pénétrer sur le territoire sans risquer de se faire reconduire à la frontière.

Cupet traversa la région des Sadet; le résident de Quin-Nhône en fut repoussé.

Telles sont l'histoire et la situation géographiques de la mission des Bahnars, centre important de pénétration dont on a peut-être eu tort de ne pas assez se servir.

[1] Certains fonctionnaires du Laos prétendent que cette épée ne serait autre que le sabre du roi de Vien-Tiane, Chao-Vanück, battu par les Siamois. Il aurait été donné aux Sadet comme un souvenir sacré et dans l'espoir de se les concilier pour faciliter leur pénétration jusqu'à la montagne d'Annam, pénétration qui, il y a quelques années encore, inquiétait grandement nos fonctionnaires du Laos. Il ne faut pas oublier que les troupes siamoises eurent l'audace de s'avancer dans le Nord jusqu'à Ai-Lao et que les chefs siamois s'étaient préparé des voies jusqu'aux sommets des montagnes de l'Annam. La mission Pavie signala ces « raids » dangereux, qui ne sont plus à craindre, aujourd'hui que nous sommes solidement établis sur le Mékong. (M. Raquez dans son ouvrage *Pages laotiennes*.) L'existence d'une carte anglaise réduisait à la ligne de crête de l'Annam les limites de notre colonie, et sans l'énergie de nos officiers et fonctionnaires cette prétention ridicule se serait trouvée justifiée.



ASPECT DES HAUTS PLATEAUX DOMINANT LA MISSION DES BẠHNARS
AU-DESSUS DE RREM 1,500 A 1,800 MÈTRES

Peut-être aurait-on pu éviter les révoltes partielles qui viennent d'affliger les régions sauvages et ont retardé notre pénétration pacifique dans la montagne d'Annam. Il fallait, pour arriver à un bon résultat, du tact et une diplomatie bien conçue. Il était difficile d'obtenir le succès rêvé, la montagne étant peu en faveur dans les études du gouvernement [1]; il reste tant à faire sur la côte! On aurait pu laisser toute liberté aux missionnaires, et je passe sous silence les considérations qui ont empêché de livrer à leur initiative un pays dont ils furent les premiers occupants. Une administration bien assise doit pouvoir accorder toutes les libertés sans crainte de voir son autorité menacée.

[1] M. Doumer, dans la largeur de ses vues économiques, avait compris tout l'intérêt que présentait la pénétration politique et commerciale de la montagne de l'Annam. Il fit faire un grand pas aux études de la chaîne annamitique du côté du Lang-Biang et dans le Nord. On lui doit la naissance des recherches de la liane à caoutchouc, le commerce du manioc et des bestiaux. Les résultats obtenus viennent corroborer notre opinion, que la pénétration chez les sauvages peut donner un essor nouveau à la colonie; pour cela, il faut établir des pénétrations de la côte d'Annam au Mékong venant se raccorder au chemin de fer côtier dont les premiers travaux sont faits actuellement de Saïgon à Tan-Linh. Il serait indispensable que le premier tronçon fût poussé à Kahn-Hoa le plus vite possible; on favoriserait ainsi la pénétration vers le Dar-Lac.

Vendredi 17 mars.
Vers An-Ké.

Les bons Pères nous voyaient partir avec regret et, la veille, le P. G*** m'adressait quantité de provisions et de légumes frais pour parer à notre dénûment. Sa carte accompagnait l'envoi, que nous gardons comme un autographe précieux et une leçon de choses :

« Le P. G***, missionnaire apostolique chez les sauvages *Bahnars-Reungar, sachant que les vivres de MM. de Marsay et de Barthélemy sont épuisés, se permet d'offrir en toute simplicité à ses compatriotes quelques menues provisions très commodes pour le voyage. Je suis socialiste et... je partage!!...* »

Nous acceptâmes ce présent offert de si bon cœur au nom de ce mot, accolé trop souvent sur nos murs à ceux de *Liberté* et d'*Égalité* qui s'excluent; j'ai dit : la *Fraternité.*

Nous quittâmes non sans chaleureuses étreintes nos hôtes, presque nos sauveurs, pour reprendre le chemin d'An-Ké. Il fallait revenir sur nos pas dans la direction de la Mission du P. J***, les éléphants ayant été mis à notre disposition avec un convoi imposant de porteurs.

Le district du Père s'étendait sur cinquante kilomètres carrés, soit vingt-cinq villages, nous dit le P. A***, qui se rendait chez son collègue pour

l'aider dans son ministère. Il y a pour les trois missionnaires double travail : surveillance quasi politique et ministère religieux. Car c'est par leur prestige et leur influence seuls qu'ils sont arrivés à se maintenir dans le pays, et en quelque sorte les chefs.

Après un excellent déjeuner, nous arrivâmes le soir même à Con-Lang, extrémité de son district et amorce de la route de la mission à An-Ké.

Samedi 18 mars.
De la Mission à An-Ké.

Nous allions par une route qu'avaient tracée les Pères et qui deviendrait facilement carrossable ; elle rejoint le col d'An-Ké, limite de la province de Binh-Dinh.

Miss et Black levèrent devant nous une bande d'énormes singes, au corps épais, sans queue, la face encadrée d'une barbe blanchâtre. Nous ne pûmes malheureusement les tirer et manquâmes une occasion d'élucider l'étonnant avis que nous avaient donné les Pères de l'existence du « mandrille [1] » dans cette région.

[1] J'ai parlé au Muséum de cette anomalie curieuse de l'existence d'un singe africain en pleine Asie. M. Milne Edwards ne voulut pas admettre que les Pères fussent dans le vrai. Pour nous, la forme de l'animal nous a bien rappelé celle du mandrille africain; mais nous n'oserions pas l'affirmer.

On nous a contesté, au Muséum, l'existence des deux rhino-

De jolis oiseaux s'ébattaient autour de nous, à travers des forêts de lièges et de pins qui rappelaient la France. On arrêtait souvent nos gros compagnons de route, les éléphants ne se pressant guère. C'est même l'inconvénient des étapes avec de pareils porteurs.

Mais nous étions dans une période de repos et d'abondance depuis notre visite à Con-Thoum; nous n'avions qu'à nous laisser vivre.

A six heures, nous établîmes un confortable campement en forêt, au delà de deux villages moïs situés sur des mamelons, non loin de clairs ruisseaux.

Dimanche 19 mars.

A l'aube nous reprîmes le chemin. La marche devenait facile sous une température relativement fraîche; de nombreuses caravanes de chevaux, dirigées par des Annamites, allaient et venaient, dénotant une activité commerciale pour nous inconnue en ce pays sauvage.

céros, unicorne et bicorne, dans les montagnes d'Annam. On sait cependant qu'il existe au Laos deux sortes de rhinocéros, le *het* et le *son*. J'en appelle au témoignage de M. Raguez, qui publia les dessins d'un rhinocéros laotien, et à celui de tous les fonctionnaires qui s'intéressent aux questions d'histoire naturelle.

Il n'est pas contestable que les deux rhinocéros existent; nous avons vu des cornes des deux races à Xieng-Kouang en 1896. Nous croyons que le bicorne est le petit rhinocéros de Java.

Nous traversions une région de forêts coupées de parties dénudées par les défrichements. Des rays s'étendaient au loin autour de villages, plus populeux et aussi plus espacés les uns des autres que ceux des Sedangs.

Nous fîmes halte à un point d'eau, en attendant le déjeuner. J'en profitai pour tirer quelques tourterelles. Avec mes chiens je battis les environs, près des cases. Une fuite bruyante attira mes regards et je fis feu sur une masse roussâtre que je pris pour un chevreuil glissant dans les sous-bois. Un rugissement répondit à la détonation de mon arme et je pus voir un tigre de moyenne taille s'enfuir en bondissant.

Ce fut la seule fois, dans mes nombreuses promenades en forêt, que j'eus l'honneur de rencontrer le roi de la jungle.

Dieu merci ! il s'était montré moins crâne que le disent les légendes, toujours les mêmes, que tout néophyte doit essuyer à son arrivée; des gens bien informés de nos cités coloniales ou des chasseurs tartarins qu'on ne rencontre que trop sur nos côtes indo-chinoises.

Après le déjeuner sous une paillotte improvisée, nous traversâmes quelques bocqueteaux pour déboucher tout à coup sur l'immense plaine des Gérai. C'est un vaste plateau, presque désert, qui, en raison des cours d'eau qui le sillonnent, est

destiné à une grande fertilisation. C'est un autre Tung-Xieng-Kham, ce qui prouve encore une fois cette uniformité dans la région montagneuse de l'Indo-Chine sous ses quatre aspects différents :

1° Forêt clairière;

2° Forêt épaisse;

3° Plateaux dénudés, mamelonnés, mais irrigués;

4° Pentes rapides, murailles rocheuses (granitiques).

Nous marchions depuis le matin vers le sud-est, en remontant une rivière importante; c'était l'Ayoum de la carte Pavie, dont la situation géographique correspondait exactement à notre itinéraire. Sur les bords étaient assis quelques Moïs avec de longs sabres bien spéciaux et très caractéristiques. Ces Gérai sont du même type khmère mélangé de malais qu'on rencontre sous le nom de Moïs et de Khas; ils vivent plus agglomérés et par villages de trois à quatre cents habitants.

Lundi 20 mars.
Un feu de brousse.

Nous quittâmes l'Ayoum par un temps frais et sec; l'air, presque vif, fouettait agréablement le visage; sur la route de la Mission des nuées



CASES MOÏS SUR LES HAUTS PLATEAUX

de tourterelles s'envolaient des rizières, et nous traversions des endroits très peuplés dont les habitants nous regardaient avec cette curiosité presque craintive des peuples nouvellement soumis.

A deux heures, nous nous engagions dans le col d'An-Ké, croisant des caravanes de chevaux que conduisaient des Annamites ou des Moïs.

De la plaine nous tombions dans une gorge étroite, tourmentée, au chemin escarpé et pierreux coupé de troncs d'arbres où le soleil ne pénétrait plus ; on n'entendait dans cette obscurité que la voix des conducteurs poussant leurs chevaux à travers mille obstacles. Après deux heures de pénible descente, nous aboutîmes à un cirque que le soleil éclairait, pour sortir par une large échancrure dans la plaine plus basse. Nous étions dans la province annamite d'An-Ké, dépendant de l'administration du Binh-Dinh.

A cinq heures nous fîmes halte. Près de nous, sur l'autre rive, un feu de brousse avivé par le vent du soir s'avançait en craquant; des flammes lourdes s'élevaient dévorant la jungle, et nous approchâmes pour admirer le spectacle.

Quantité d'oiseaux voletaient autour du foyer; les geais bleus (rollier d'Europe) se montraient les plus hardis, et avec des cris rauques se précipitaient d'un vol rapide et traversaient les flammes; les veuves planaient sur ce foyer, donnant la

chasse à des milliers d'insectes, tandis que s'envolaient des bandes de poules, les cailles et les perdrix. Ce fut pour nous, chasseurs, une véritable fête.

Et le soir, en dînant, nous pûmes admirer les couleurs rouges de l'incendie qui continuait, lançant en fusées des milliers d'étincelles, tandis que les bambous comme des coups de fusil éclataient sur les rives de l'arroyo. Là, le feu, après s'être précipité en trois lignes menaçantes jusqu'à vingt mètres de nous, s'éteignait en quelques craquements, et à la lueur blafarde de la lune on ne voyait plus qu'un tapis noirâtre constellé des étoiles rouges des arbres carbonisés brûlant avec lenteur

Mardi 21 mars.
Plantation Delignon-Buffon et Paris.

Ce jour-là nous devions arriver à la plantation d'An-Ké et vers midi toucher au but de notre expédition et nous retrouver en pays soumis. C'était la visite aux plantations de l'Annam qui allait recommencer; aux observations topographiques et ethnographiques allaient succéder des observations économiques.

Nous marchions, heureux de n'avoir plus à nous pencher sans cesse sur l'éternelle boussole,

et de pouvoir poursuivre à notre aise les coqs sauvages, assurés d'avoir du pain et un bon déjeuner.

Mais c'était aussi la fin des grandes émotions où l'on aime à dominer la crainte du lendemain, à se sentir homme, armé pour la lutte; la fin de ce plaisir tout particulier que donne l'inconnu, et si fort qu'on y revient toujours.

Sur le chemin passaient des caravanes d'Annamites apportant en pays moïs du riz, du sel, et des larmes de Job. Et l'émotion nous gagna quand nous vîmes flotter le drapeau français : M. P***, le directeur de culture et associé de M. D***-B***, nous attendait.

J'ai déjà dit ce qu'était l'hospitalité coloniale; M. P*** nous l'offrit avec tous ses bienfaits, sans oublier la visite à ses plants de café et au travail des défrichements. C'était un début; la plantation d'An-Ké ne faisait que se constituer dans une forêt presque encore vierge. Le terrain, bien irrigué, promettait une grande fertilité. Les plants poussaient bien, verts et sains, mais sans laisser préjuger de l'avenir de l'affaire. La main-d'œuvre était de dix cents par jour. Soixante coolies y travaillaient, tous Annamites.

Tout près était un village important; mais la réception faite à M. P*** ne fut pas pour l'encourager à traiter avec les habitants. Venu pour voir

les chefs il avait entendu siffler les flèches à ses oreilles et avait dû recourir à l'autorité du garde principal de la province.

La plantation nous a paru manquer du fonds indispensable qui attire presque infailliblement la main-d'œuvre, la rizière; aussi sommes-nous partisan des grandes concessions où peuvent se fonder des villages d'ouvriers; toute main-d'œuvre en terrain nouveau et inculte, par conséquent fiévreux, est difficile à recruter; il faut pouvoir procurer à l'indigène les facilités de faire son riz, c'est la plus sûre façon de l'attirer; mais aussi, il est indispensable d'avoir, sur ses terrains, un certain droit de propriété qui l'empêchera de reprendre son indépendance et d'abandonner les chantiers de son bailleur de fonds qui se trouverait, par là même, lésé et trompé dans sa confiance, sans qu'aucune intervention légale puisse être invoquée.

Une plantation autrement constituée risque le plus souvent, après les débuts pénibles, de manquer des travailleurs nécessaires à son développement.

L'affaire était bien traitée au point de vue financier. C'était l'association du capital et du travail, le partage des fruits entre le bailleur et le planteur.

Cette façon de procéder rémunère ce dernier de ses peines et assure au bailleur un revenu en cas de réussite.

Le gros risque se trouve du côté du capital; mais le travail n'est pas non plus sans aléa, spécialement à An-Ké où le climat nous parut fiévreux et difficile à supporter.

Je n'insisterai pas sur la réception si cordiale de M. P***. Mme P***, sa courageuse compagne, nous avait comblés de toutes les friandises en sa possession, et nous partions le lendemain presque confus, ne sachant comment remercier nos hôtes[1].

[1] Quelques notes sur la façon de traiter le café pourraient intéresser le lecteur :

Pikul singapore (68 kil.), pikul de graines, peut donner 150,000 grains.

Le thé de café peut être vendu; on en consomme à Sumatra et aux Indes. On paye 1 penny et demi la livre aux Indes, 2 pence à Sumatra. Il ne faut pas néanmoins abuser de l'effeuillage.

La maladie dite « hemiléia » (analogue à l'oïdium) provient du séjour de la pluie durant deux heures et demie sur le bout des feuilles. Se méfier des feuilles roulées à cet effet; se soigne avec une solution de sulfate de cuivre pulvérisée ou associée au pétrole et à l'essence de térébenthine. (Raoul et Sagot, p. 25.)

La eloesogyna « mexigua » sévit dans les terrains de quartz ou de sable. On n'en a vu qu'au Brésil jusqu'ici. (Le feuillage jaunit et les branches deviennent brun foncé).

Le « ver », on s'en défend par l'abri du soleil pour les plantes.

Dans la région de Saïgon on ne peut avoir pour cela que du « Liberia » (Basse-Cochinchine). On soigne par le feu la partie attaquée.)

La « rouille » est une maladie des feuilles dévorées par de petits insectes.

« Erachiste du café », sorte de papillon. — Pour les détruire, agiter les feuilles par la pluie; les papillons s'envolent et l'eau les tue. — Lorsque les papillons sont posés, on croirait les feuilles couvertes de suie; cette maladie est fréquente dans les régions froides et à la lisière des forêts. Soins : pétrole 2 gallons, une demi-livre de savon, 1 gallon d'eau.

Manières de traiter le café.

Dépulpation. — Il faut un séchoir de quatre mètres de haut,

22 mars.
(Temp. max. 32°, min. 25°).
D'An-Ké à Binh-Dinh.

Nous étions à quatre-vingts kilomètres de Binh-Dinh; mais les transports étaient organisés et nous

une table à sécher en zinc surchauffée par l'action de l'eau à 100° dans des tuyaux. On peut aussi se servir de l'air chaud avec hélice et manche à air absorbant de l'air surchauffé. On passe à l'intérieur le café au moyen d'une chaîne sans fin.

Epluchage et dépulpation à sec : par des cylindres de bois mus par un manège ou un mortier hydraulique. On se sert le plus souvent de machines américaines système « Huller ». 8 chevaux de force préparent 1,000 kilogrammes de café par jour. Il faut que les fruits soient secs.

Dernière opération. — Triage par des femmes et des enfants.

Par voie humide. — Magasin plus élevé que la machinerie; canal cimenté qui amène l'eau courante dans un grand foudre. Les cerises filent par le sommet dudit foudre; les bonnes sont transportées dans le dépulpeur par l'ouverture d'en bas.

Il y a à Colombo une usine à café par voie humide, *faite en grand.* Lorsqu'on travaille pour ces maisons, il faut traiter par voie humide et livrer bien sec.

Emballage. — En tonneaux, sans goût ni odeur.

Balles ou sacs. Eviter dans les bateaux une promiscuité odoriférante. Eviter de passer, si possible, par la mer Rouge.

Différentes sortes de café.

Libéria. Il faut cultiver à 1,000 mètres d'altitude à Ceylan. Se cultive sous des aréquiers en Cochinchine.

Maragogype du Brésil : Bon pour des altitudes élevées où le liberia ne vient pas.

Caféier amarella : (District de Botucatu, Brésil) est peu apprécié.

Augustifolia : Comme le libéria, est apprécié; vient bien à Java.

Rio-Nung : Du Fouta Djallon vit entre 700 et 200 mètres.

Caféier du Haut Oubanghi.

Native coffee : De l'Inde.

Café soufrière : Bon et robuste.

Café moka : Pousse dans le Harrar et au pays des Gallas.

(Extrait du *Manuel des cultures tropicales*).

marchions en plein pays annamite, c'est-à-dire pays civilisé.

Une route spacieuse et que les villages travaillaient à rendre carrossable reliait An-Ké à Binh-Dinh ; des ponts de bois facilitaient déjà le passage et il faut espérer qu'aujourd'hui les planteurs peuvent aller en voiture jusqu'à la côte.

Après avoir passé le col de Déo-Câ, nous débouchions sur la grande plaine des rizières de Binh-Ké ; c'était la richesse nous éblouissant après un long séjour au milieu de la pauvreté. Les mandarins venaient à nous avec les lays d'usage, et ce ne fut pas sans plaisir que nous pûmes dormir avec sécurité chez le hûyen de l'endroit, qui prenait plaisir à écouter nos boys, bavards et pleins d'eux-mêmes, sur les péripéties, sans doute considérablement exagérées de notre expédition.

Le mandarin nous affirma que le lendemain nous pourrions atteindre Binh-Dinh, et qu'en deux jours nous serions à Quin-Nhône.

Jeudi 23 mars.
(Temp. max. 32°, min. 28°.)

La distance de Binh-Ké à Binh-Dinh est de quarante-cinq kilomètres; en plateau, au milieu des rizières. Nous fîmes le trajet en douze heures, à pied, tant était grand notre entraînement.

Il fallut vaincre maints obstacles : plusieurs ponts de la route avaient cédé à une crue terrible des eaux, la récolte du riz avait été nulle et les subsistances faisaient défaut dans la province. Cette cherté du riz est désastreuse dans ces pays d'organisation rudimentaire.

Nombre de gens mouraient de faim sans qu'un commerce établi pût leur porter secours. N'ayant pas comme le Moï la ressource de piller chez le voisin, le Nha-Qué annamite, à demi-civilisé, souffre et meurt, victime de son imprévoyance et de ses dépenses folles aux jours d'abondance.

Le seul remède à de tels maux est le développement du commerce et des voies de communication. C'est à cette œuvre humanitaire que devraient s'attacher presque uniquement les forces réunies de nos capitaux et de notre administration. Mais le plus souvent on gouverne à l'annamite, et les fonds se dépensent plus dans les villes de la côte à créer du confort aux Européens et des agréments superflus, tours d'inspection, monuments inutiles, qu'à améliorer les voies de pénétration vers les villages de l'intérieur et les plantations des colons. Erreur coupable que l'administration devrait réformer par une surveillance active et sévère.

Nous fûmes reçus à Binh-Dinh par le directeur des postes, dont l'affabilité ne le céda en rien à celle du colon d'An-Ké, et ce fut avec joie que, les

pieds sous la table, nous pûmes amicalement causer et le renseigner sur le mystérieux intérieur. Le soir même le Ton-Doc, le Quan-An, le Quang-To vinrent à nous. Nous en profitâmes pour demander les pousse-pousse et des porteurs jusqu'à Quin-Nhône.

Vendredi 24 mars.
Quin-Nhône.

Le Ton-Doc, fort aimable, prêta ses propres pousse-pousse ainsi que son coureur. Nous ne pouvions partir sans visiter la citadelle, très semblable à celle de Vinh (1).

La résidence qui la domine, construite par les mandarins, est un modèle de maison coloniale. Sur le devant un grand hall sert de communication à trois chambres vastes et bien aérées : le tout surélevé d'un mètre au-dessus du sol; le hall forme à volonté vérandah ou salle close suivant que l'on ferme ou non les stores japonais qui l'entourent à l'exérieur. Cette résidence fut peu occupée, le poste administratif ayant été fondé au port de Quin-Nhône, sur les bords de la mer.

Deux heures après nous arrivions à la résidence où M. M*** mettait à notre disposition pendant notre séjour une maison abandonnée.

(1) Voir *En Indo-Chine. Tonquin, Annam, Haut-Laos.*

Partant pour Hué le jour même, il s'excusa de ne pouvoir nous offrir l'hospitalité. Nous préférions cette liberté qui nous assurait pour quelques jours le calme, au bord de la mer, toujours saine dans ces régions. Et nous reprendrions le cours de nos investigations aux plantations européennes de l'Annam.

Mais nous avions des devoirs à accomplir : prendre connaissance de notre courrier et apprendre à nos familles que la mission Marsay-Barthélemy n'était pas anéantie, comme le bruit en avait couru sur la côte. Au sortir de la résidence nous retrouvâmes plein de santé notre préparateur Paul Cabot qui se chargea de notre logement à la « villa Beauséjour ». Nous baptisâmes de ce nom la jolie maison qui devait nous servir de repos pendant une semaine.

Du 24 au 27 mars.

Que dire d'un séjour à Quin-Nhône? C'était le repos après la marche pénible. Nous y restâmes deux jours pour chasser et rendre visite aux habitants de la colonie. La rade est assez éloignée de la ville et le mouvement commercial y est faible.

M. B*** avait installé une usine pour les produits de mégisserie, sans y avoir réussi. Reprise par MM. D*** et A***, on espérait de meilleurs

résultats, vu le prix consenti de l'installation. C'était alors la seule industrie de Quin-Nhône, qui ne semble pas depuis s'être développée beaucoup.

C'est là que nous fîmes la connaissance d'un colon des environs, M. de X***, d'une réelle famille béarnaise, avec qui nous avons des connaissances communes, et qui nous convia à visiter sa plantation. C'était pour nous l'occasion de continuer nos études économiques sur la côte d'Annam; et nous acceptâmes avec empressement.

Du 28 mars au 1er avril.
Une plantation dans l'intérieur du Binh-Dinh, Tanh-Vinh.

Tanh-Vinh est situé non loin de Quin-Nhône, derrière la chaîne accore qui forme le rivage de cette partie de l'Annam. On juge mal l'Annam lorsqu'on le voit de la mer; derrière ses côtes arides s'ouvrent dans les montagnes de larges et fertiles vallées. Tanh-Vinh est de celles-là. Malheureusement les fièvres, le voisinage des Moïs écartent la population annamite qui préfère le rivage de la mer et les estuaires des fleuves au point de s'y masser parfois en une densité exagérée, comme dans le delta du Tonquin. Les terrains cependant sont fort riches et d'une production facile. Un débroussaillement suffit pour les fertiliser et l'eau

coule en abondance de ces sommets de sept à huit cents mètres qui dominent la plantation. Chose curieuse, M. de M***, gentilhomme béarnais, avait trouvé là un pays rappelant ses terres de France, et on pourrait insinuer qu'un mouvement instinctif du cœur ait, chez lui, influé dans le choix de cette concession. C'est un phénomène fort commun en colonisation et le résultat n'en peut-être que bon, l'homme travaillant mieux dans le pays qu'il préfère. La culture qui semble avoir donné les meilleurs résultats sur sa plantation est le riz de montagne, les pluies favorisant ce mode de culture par rays. Quelques essais de tabac avaient bien réussi, mais l'installation du planteur était trop récente pour pouvoir juger de l'entreprise. M. de M*** s'était adjoint un jeune Argentin, M. C***, qui avec un ami était venu habiter la plantation. Le colon parlait alors d'augmenter sa production de tabac, espérant vivement que la Régie française passerait quelques contrats pour les fournitures.

Malheureusement, les produits de l'Annam et du Tonquin envoyés à Paris ont été l'objet de rapports défavorables; nous pûmes goûter les tabacs de Tanh-Vinh, très agréables dans la pipe; nous fûmes étonnés de les savoir condamnés si sévèrement par la Régie. Il faut croire que cette dernière, ayant passé à l'avance de gros marchés à

Amsterdam, trouve plus avantageux de s'adresser en bloc aux exportateurs.

L'Indo-Chine, sans doute, est encore loin de pouvoir fournir à la demande de la métropole; mais ne pourrait-on pas faire quelques concessions? Il semblerait rationnel de favoriser toute industrie pouvant permettre de s'affranchir des marchés étrangers. C'est le principe même de la colonisation.

Avec le tabac et le riz de montagne, M. de M*** avait essayé quelques cannes à sucre; mais les éléphants sauvages les avaient dévastées. Nous relevâmes dans nos chasses autour de Tanh-Vinh les traces d'un rhinocéros et de nombreux cerfs, véritable plaie des cultures dans ce pays.

Grâce à son obligeance nous fîmes quelques battues, dont l'une se termina tragiquement pour l'un de nos chiens, Black, qui avait souvent égayé nos périgrinations chez les Moïs. Un cerf acculé au débucher par nos traqueurs avait chargé furieusement M. C***, qui l'avait arrêté d'une balle; les deux chiens partant au coup de fusil s'étaient jetés sur l'animal qui cherchait à se relever : d'une seconde balle M. C*** voulut l'achever; le projectile, traversant malheureusement la bête, atteignit Black et lui brisa net une patte; attiré par ses cris, j'eus peine à maîtriser l'émotion que me causait sa blessure.

Malgré tous les soins dont on l'entoura, il

fallut le laisser chez le planteur. J'appris plus tard qu'il allait mieux; mais, un mois après, un tigre l'enlevait sous les yeux de M. de M***.

Tel est souvent le sort des pauvres chiens de France que nous exportons au loin; eux aussi, parfois, payent un tribut fort cher à la colonisation et j'ai connu plus d'un maître attristé de la perte d'un compagnon fidèle auquel sa vie aventureuse l'avait très intimement attaché.

1er au 4 avril.
Le Phû-Yen, Song-Cân.

Avant de partir, M. de M*** avait obligeamment prévenu le résident de Phû-Yen de notre arrivée et voulut lui-même nous accompagner jusqu'à Vien-Kham. Le village nous parut s'adonner à l'élevage; des petits bœufs, en troupeau, paissaient dans des pâturages naturels qu'il semblerait facile d'améliorer. Vien-Kham est la frontière des régions moïs et annamites ; il se fait quelque commerce entre les deux races et, comme toujours, peu à l'avantage des pauvres sauvages. J'ai constaté cependant que ces Moïs sont plus paresseux que ceux de Tra-My. Après enquête, je sus que ces races étaient fortement mélangées de Chames; ces derniers, autrefois civilisés, ont apporté leurs défauts d'inactivité, mais ont rendu



LES RÉCOLTES EN ANNAM

les indigènes de la région plus faciles à pénétrer et moins rebelles aux transactions commerciales. Ils échangent les bœufs, la patate et leur riz contre un peu de sel, et les Annamites ne perdent pas à ce commerce.

Après avoir quitté définitivement nos hôtes, nous allâmes coucher à Bâ-Lan, où nous reçurent les grands mandarins avec une pompe inusitée; le résident avait donné des ordres sévères pour faciliter notre passage. A travers une série de vallées d'aspect agréable, bien que peu cultivées et irriguées, nous atteignîmes la grande plaine de Phû-Yen. Un ensemble de richesse et d'activité frappe le voyageur dans ces contrées : les champs de maïs et de cannes à sucre s'y rencontrent nombreux. Avec leur grincement spécial fonctionnent les broyeurs en bois, mus par un buffle ou un attelage de deux petits bœufs; nous étions en pleine saison des récoltes.

Rien de plus gai et de pittoresque que cette époque de la vie annamite, qui rappelle les mêmes temps joyeux de notre campagne française. Femmes et enfants tournent joyeusement autour des ouvriers, sucent la canne avec des rires argentins; et le soir, des centaines de marmites bouillent sur le lieu même de la récolte, la cassonade se forme, et le sucre terminé, brut, presque marron, ni raffiné, ni blanchi, rappelle celui que je vis fabriquer

autrefois dans les usines du Mexique et que le pays consommait volontiers.

Plus vite récolté, le maïs ne se coupe pas ; on l'arrache avec une rapidité extraordinaire. Une fois battu en aire, on le met dans les greniers, en prévision de la disette du riz.

Passé ces riantes campagnes, nous tombâmes dans la ville même de Phu-Yen, dans un fond chaud, triste et désagréable.

On nous reçut à l'ancienne résidence, fixée depuis à Song-Cân sur le bord de la mer. Nous étions certes très au large, mais ne pouvions dissimuler le sentiment de tristesse que donnait ce vaste logis dans cet encaissement de montagnes. Un jeune Européen, le fermier de l'alcool, et un missionnaire représentaient toute la colonie étrangère de la ville; de nombreux Annamites et quelques Chinois formaient le gros de la population assez nombreuse.

Nous reçumes à la résidence le Quan-Bô et le Quan-An, et le lendemain nous nous dirigeâmes vers Song-Cân pour faire visite au résident, M. de B***.

C'est une excursion que celle de Phû-Yen à Song-Cân. En dépassant la pente rapide qui sépare la vallée de la mer, un spectacle grandiose s'offre au voyageur étonné. Une vaste grève, bordée de cocotiers, s'étend à perte de vue sur le bord de la mer, des îlots et des rochers se dressent par cen-

taines, donnant une animation et un pittoresque charmants.

Cette verdure, les vagues qui caressent doucement le rivage abrité, tout respire le calme, le bonheur et la vie facile. On a construit dans un bois de cocotiers la résidence, villa charmante, d'une architecture confortable et pleine d'agrément, où circule un air salin délicieusement frais. Les dix Européens de la colonie, réunis pour déjeuner, nous attendaient chez M. de B***, car nous étions au lundi de Pâques et on fêtait joyeusement ce beau jour. Mme de B*** et la femme du chancelier donnaient à la réunion le caractère agréable et de bon ton qu'apporte toujours la présence des femmes et ne contribuèrent pas peu à faire apprécier le « home like » de l'endroit. L'installation du résident était complète; et tout ce monde ne demande qu'à rester longtemps dans ce poste béni des dieux.

Nous quittâmes Song-Cân un peu à regret, mais nous recevions à dîner les missionnaires et le fermier de l'alcool; force fut de partir le plus vite possible.

Arrivés fort tard nous trouvâmes les invités à table, ne sachant comment nous excuser; mais le P. L*** C*** était de ces vieux coloniaux à l'esprit large qui donna bien vite son absolution. Une heure après, on devisait tranquillement des

questions religieuses et agricoles. Le frère L*** C*** nous priait de voir son collègue de Tuy-Hoa qui avait fondé un grand établissement à quelques kilomètres de Phû-Yen, sur notre route, dans la même province.

Mardi 4 avril.
(Temp. max. 37°, min. 20°.)
Une Mission de Phû-Yen.

Le commerce de Song-Cân est par lui-même assez réduit, mais non sans intérêt pour le petit cabotage à vapeur. Toutes les trois semaines un vapeur côtier de trois cents tonneaux, *l'Hélène*, dessert ce port, dont malheureusement les fonds sont peu considérables, ce qui force le navire à mouiller loin du centre.

La maison Berthet, de Saïgon, fait à Song-Cân, par son navire, des achats de riz, de maïs et de bestiaux. Le commerce principal de Phû-Yen est le bétail et les chevaux, mais cette région se dépeuple depuis que le développement de la population européenne a augmenté la demande. Beaucoup de Chinois font transporter par jonques, à leurs frères de Quin-Nhône, les produits dont ils sont acheteurs. Le petit commerce (réduit à peu de tonnage) que laisse l'*Hélène* aux Chinois remonte donc vers Hong-Kong. Les cocotiers sont trop peu nombreux pour y tenter un commerce sérieux de coprahs.

Song-Cân envoie tous les ans à Haï-Phong deux

cents tonnes de noix d'arecq sèches au moment de la morte saison de la noix fraîche.

Le P. J*** n'était pas très éloigné de son collègue de Phû-Yen, 15 kilomètres au plus; il fallut pour nous rendre chez lui traverser une série de champs cultivés, séparés par des haies, comme en Bretagne.

Nous avions hâte d'arriver pour notre pauvre Miss, le dernier de nos chiens, qui tombait d'inanition. Un accident bien curieux lui était arrivé. La pauvre bête portait dans le nez une sangsue des bois qui y avait élu domicile et vivait en parasite, tuant lentement la malheureuse chienne. Injections d'eau salée, phéniquée, boriquée, rien n'y faisait, et, réduits à l'impuissance, nous ne pouvions que constater l'affaiblissement graduel et l'amaigrissement de cette malheureuse compagne.

La mission du P. J***, de formation récente, comptait peu d'Annamites; mais son influence du côté de Tuy-Hoa n'avait pas nui au développement du gros village de l'estuaire du Song-Bhâ.

Mercredi 5 avril.
(Temp. max. 38°, min. 24°
Tuy-Hoa.

Tuy-Hoa est très cultivé; une tour chame domine le pays, évoquant le souvenir de cette ancienne

civilisation détruite par l'Annamite. Ces tours ressemblent de loin à une grossière imitation de l'art khmère; elle nous parut construite en briques et couverte de bas-reliefs qu'il fut impossible d'apprécier à cette distance. Elle paraissait en tous points semblable à celle de Quin-Nhône. Nous saluâmes en passant ce reste des vieux Ciampois tout en traversant le Song-Bhâ, la longue rivière qui coule parallèle à la côte arrosant An-Ké, et dont les sources nous restaient parfaitement inconnues, les ayant si curieusement confondues avec celles du Blà. Que d'autres cherchent plus au sud, ils trouveront que les indications de la carte Pavie, d'ailleurs en pointillés, sont erronées quant à sa position.

Non loin de Tuy-Hoa, en remontant le Song-Bhâ, se trouvent de vastes terrains irrigables et sans doute la vallée du fleuve se présenterait favorable à bien des plantations. Mais la navigation y est impossible, la côte inabordable et la barre de la rivière n'a pas 40 centimètres d'eau en saison sèche et à mer basse,

Des jonques pourraient toutefois transporter les produits, à la bonne saison (mousson de S.-O.), au petit port de Song-Càn. Le temps nous manquait pour étudier cette affaire qui pourra offrir quelque intérêt si les travaux du chemin de fer côtier y sont décidés.



L'EMBOUCHURE DU SONG-BA, PRÈS DE TUG-HOA

Nous reprîmes la route vers le Varella, qui s'élevait devant nous, gigantesque barrière à l'aspect infranchissable. Un rocher pointu domine le cap, du côté de la mer, semblable à un phare trop haut placé, dans les nuages. De ce point, se découvre une vue merveilleuse sur toute la côte nord et sur la baie de Hone-Cohe; nous renonçâmes à cette ascension, désireux de voir le fameux col de Déo-Câ, célèbre par sa sauvagerie.

Jeudi 6 avril.
Au pied du Déo-Câ. Les Annamites et le seigneur tigre.

Notre intention était de coucher à un village, au pied même du col, pour le franchir, le matin à la première heure. Ce n'était pas l'avis du doy-tram, et nos boys en donnèrent la raison : « Un tigre hantait le village dès cinq heures du soir et nul n'osait sortir quand il apparaissait. » Le renseignement obtint un ordre contraire à celui qu'attendaient nos hommes; nous fîmes diligence pour arriver au plus tôt, ce qui pouvait nous permettre un bon sport.

Nous passâmes rapidement, non sans examiner les nombreuses tours chames qui séparent le Song-Bhâ du pied du Varella, et nous pénétrâmes dans les sombres solitudes de la chaîne. Une impression de noir mystère nous saisit. Derrière

nous une ville morte avec ses ruines, toute une civilisation disparue; en face, de hautes montagnes, allongeant leur ombre sur ces monuments écroulés, laissant surplomber au-dessus de nos têtes des rochers aux formes étranges, aux positions d'équilibre instable, couverts d'une végétation dont les lianes échevelées retombaient en festons comme autant de grappes de serpents; des bandes de canards, d'aigrettes, de poules sultanes, passaient en criant, tombant lourdement dans l'entonnoir par lequel nous pénétrions dans ce dédale et le pays se rétrécissait et les rochers menaçants semblaient vouloir se refermer sur nous comme la gueule d'un monstre préhistorique.

Tout au fond se trouvait un village au pied de la muraille montagneuse, au-dessus, et dominant le marais; c'était le lieu de promenade habituelle de monseigneur le tigre et nous nous réjouissions de la nuit d'affût que nous allions avoir l'occasion de passer. Il était entièrement fermé; timidement les mandarins sortaient pour nous recevoir. Ma première parole fut pour demander des nouvelles du gibier rêvé : « Il venait tous les soirs, viendrait ce soir, nous dit-on, mais on ne sait pas où, ni comment. »

Impossible d'avoir d'autres renseignements. Nous proposâmes de veiller dans l'une des cases; mais la population comprit qu'il s'agissait d'une

chasse et notre proposition fut mal accueillie. « Nous porterions malheur au village si nous tentions quoi que ce soit contre le seigneur », nous fut-il répondu, et tandis que nous discutions, retentissait un bruit sauvage de tam-tam et de gongs.

C'étaient les Annamites qui sauvaient la vie à leur oppresseur! si puissante est sur les esprits des hommes l'influence des plus sottes superstitions!

Vendredi 7 avril.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)
Le Déo-Câ et la province de Kahn-Hoa.

Le Déo-Câ, célèbre par sa sauvage beauté, est une des plus belles excursions sur la côte d'Annam et mérite une description particulière. Par un chemin rocailleux, au milieu d'un chaos de roches granitiques, on monte, frappé d'un contraste des plus curieux. Entre les rochers, une végétation épaisse, de véritables forêts, où se pressent toutes les plantes que la nature exotique a vu naître, depuis la fougère arborescente jusqu'aux yaos de quarante mètres. Dans ces roches grisâtres se cache, comme une manifestation de crainte humaine en face d'un paysage de l'autre monde, une petite pagode aux murs verdis.

On éprouve dans ces solitudes un sentiment de rêve bizarre, presque effrayant. L'orage qui couvrait le sommet du col d'un chapeau noirâtre, sillonné d'éclairs, doublait cette impression qui tient du merveilleux.

Dans leur simplicité, pourtant bien positive, les Chames et les Annamites ont été frappés de l'aspect de ces lieux et ont élevé des pagodes dans ces déserts du Déo-Cả. On raconte sur ces parages des légendes étranges; une imagination un peu vive découvrirait facilement dans ces lieux sombres mille fantômes à l'aspect farouche. En arrivant au tram du sommet la pluie tombait à torrents; nous reprîmes la route et commençâmes à descendre.

L'autre versant est entièrement dénudé et à pic, et le soleil l'inondait de ses gais rayons. Sortis des nuages, nous dominions une plage de 1,500 mètres dans une crique où les eaux de la mer venaient mourir lentement sur un sable blanc aux mille paillettes d'argent : c'est le Déo-Cả-Ngûa. Au loin, retentissait encore dans les forêts du Déo-Câ le hurlement du gibbon et les cris d'une faune innombrable et variée. En bas un village annamite à l'air gai faisait contraste avec les solitudes du sommet. Des barques circulaient au pied des rochers et la brise nous apportait le chant nasillard des pêcheurs.

Joyeusement nous descendions la pente, avec

une nouvelle vigueur pour la marche. Pleins d'entrain, nous prenions plaisir à courir sur la plage comme des enfants, ramassant les jolis coquillages dont la forme rappelait les toits des pagodes kmères, et cherchant vainement à saisir les crabes qui courent rapides dans l'écume des vagues. C'était une villégiature agréable de touristes entre la mer gaîment éclairée et les sombres pentes de la montagne sauvage.

De temps en temps, un coup de fusil annonçait la capture d'un oiseau de mer, de quelque caille ou de perdrix.

Nous atteignîmes ainsi Ti-Hoa, dans une presqu'île de la baie de Cù-La-Rrai, où nous prîmes plaisir à nous baigner et pêcher quelques huîtres pour le repas du soir. Nous pûmes remarquer un poisson bizarre pareil à un petit lézard, qui s'enfonçait dans la mer; malheureusement il nous échappa.

Samedi 8 avril.
(Temp. max. 30°, min. 25°.)
Dimanche 9 avril.
(Temp. max. 35°, min. 28°.)
Winh-Hoa.

Dans cette région très giboyeuse, nous relevâmes nombre de traces autour des points d'eau douce, sur le bord de la mer. Une végétation

moins épaisse couvre tous ces terrains salins, très fréquentés pourtant des animaux de la forêt.

Nous ne pûmes l'explorer, car nous voulions étudier quelques plantations et terrains dans la province de Nha-Trang. En face, de l'autre côté de la baie de Hone-Cohe, se dressaient les établissements de la régie du sel. Nous eussions volontiers rendu visite aux Européens qui l'habitent, mais par ce vent contraire il eût fallu une journée de déplacement.

Nous continuâmes donc pour atteindre le tram de Hon-Kly; à Ninh-Hoa, la route devenait carrossable. On signala la présence de trois Français dans un gros village entouré de riches rizières. Le garde principal chef de poste qui nous reçut était en train de s'établir et fabriquait lui-même le béton pour carreler sa maison. C'était un mélange en parties égales de chaux (madrépores et coquillages) et de terre, le tout aggloméré avec du sucre annamite (3 kil. 50 pour toute la maison) et mélangé à une eau où se confit l'écorce du bois de bâng-lock, très connu des maçons annamites.

A six heures et demie, nous étions à Bienh-Kham, non sans avoir relevé une belle trace de tigre que nous suivîmes quelque temps, sans obtenir aucun résultat.

Miss allait toujours, dépérissant avec sa sangsue

imprenable; il nous tardait de la confier au vétérinaire de l'institut du docteur Yersin, à Nha-Trang. Si elle résistait jusque-là, peut-être pourrions-nous la sauver.

Ninh-Hoa est le centre commercial de la baie de Hone-Cohe, actuellement peu riche et représentant à peine 600 tonnes par an. Il a cependant quelque avenir : bon port fluvial pour de petites jonques et la ville, située dans des plaines fertiles, est susceptible de développement. On pourrait essayer de l'irrigation, mais la réussite nécessiterait un capital considérable. Son importance se résume actuellement à rester un faible débouché aux produits du Dar-Lac.

Les chevaux, buffles, qui descendent de la nouvelle province moï, passent par ce point où sont installés les Chinois. A cette époque le commerce était entièrement entre leurs mains.

En face la baie de Port-Dayot qui, par la sûreté de son mouillage, fait concurrence à celle de Cam-Ranh. Mais, moins facile à défendre, étant isolée de la terre par une presqu'île, elle présente l'inconvénient de nécessiter de grands travaux pour l'adduction des eaux douces en quantité suffisante pour alimenter les navires.

Toutefois le gouvernement étudie la possibilité d'en faire un port militaire et un lieu de refuge pour la flotte d'Extrême-Orient.

Le commerce est actuellement dirigé sur Nha-Trang; il est presque nul, en raison du double mouillage et des frais d'embarquement que nécessite cet inconvénient de position maritime.

Lundi 10 avril.
(Temp. max. 38°, min. 29°.)
Nha-Trang.

Du village de Binh-Kham à Nha-Trang, on compte vingt-deux kilomètres, une petite journée de marche à travers des parties marécageuses et peu habitées. La région de Nha-Trang n'est pas aussi riche que le Phû-Yen; la température, très chaude, n'entravait que peu notre marche. Nous levions sur la route de ravissants martins-pêcheurs, et pensant aux chapeaux de quelques élégantes parisiennes nous abattions de temps à autre les plus jolis. Une pagode fraîchement ombragée servit d'abri pour le déjeuner. Les menus étaient copieux, M. de M*** ayant fourni à notre exploration un jeune boy, Bâ, cuisinant convenablement et nous approvisionnant sans peine. Ce jour-là nous festinions avec gaieté : œufs frits, crabes à l'annamite, tourterelles en salmis, rôti de coq sauvage, confitures, bananes et oranges; l'abondance après la disette!

N'eût été l'odeur désagréable de chauve-souris

et la différence considérable du montant de l'addition, nous aurions pu nous croire au Royal-Hôtel de Dieppe.

Puis, à travers quelques cols assez sauvages, nous arrivions à Nha-Trang, à deux heures et demie.

Un sommeil profond sévissait à cette heure sur toute la colonie, tant arrive à se prolonger la sieste dans les pays chauds où l'activité commerciale est faible. Un seul Français était debout, le capitaine Garnier, dont nous avions si souvent recoupé les itinéraires; nous fûmes heureux de lui serrer la main et d'entamer bien des sujets de conversation. Il nous donna les nouvelles de la province dont la plus importante était la décision du gouverneur, M. Doumer, de créer le sanatorium de Lang-Biang. M. O***, chargé de l'organisation dans la montagne nous proposa une visite au résident; nous étions, désormais, de la colonie.

M. B*** nous témoigna la plus grande bienveillance nous invitant le soir même à dîner avec le docteur Yersin dont nous connaissions les explorations et avec qui nous pûmes causer des populations de la montagne.

Mardi-jeudi 11-13 avril.
(Temp. max. 28°, min. 20°.)

J'eus la chance, ce jour-là, de pouvoir extirper avec une pince et par surprise la sangsue que la

pauvre Miss avait dans la narine. Il était temps, la malheureuse bête était hallali.

Le courrier d'Europe nous attendait et nous consacrâmes deux journées à répondre à nos amis. Une visite s'imposait à l'institut du docteur Yersin. Je profitai d'une tournée dans les étables pour prendre quelques détails sur la peste. « La peste bubonique, dit le docteur, se déclare comme une fièvre quelconque : le pestiféré ressent tous les symptômes d'une forte fièvre des bois; les bubons n'apparaissent que dans 50 pour 100 des cas. A quelque période de la maladie que ce soit, sauf à l'agonie, on peut la guérir par l'emploi du sérum. On ne la connaît que dans les régions où l'impaludation n'est pas excessive; dans les régions paludiques, on a laissé souvent mourir des gens de la peste, croyant à une simple fièvre. La peste est épidémique, mais non contagieuse; elle se transmet par les rats et des rats par les puces. La propreté immunise donc les gens; propreté de l'intérieur, propreté du corps sont les plus forts garants contre elle. »

Le docteur Yersin espérait bien, avec ses théories bien comprises, simplifier la question des quarantaines pour la peste. Il cherchait à cette époque le vaccin contre le fléau, pensant obtenir sous peu un sérum annulé qui aurait les mêmes résultats que la vaccine pour la variole.

« La peste bovine, ajouta-t-il, a beaucoup de rapports avec la peste humaine; elle est ridiculement sensible au moindre bacille. Quant à la peste humaine, elle n'a pas de meilleur sujet que le singe pour les expériences. »

En quittant l'institut, on signalait à la résidence la présence du *Descartes* en rade. Le croiseur venait prendre du sérum pour Pakhoi où l'on signalait un cas de peste.

Aux qualités de directeur de l'institut et d'explorateur, le docteur Yersin tentait d'ajouter celle de colon, en créant de toutes pièces la plantation de Soui-Hao, près de la citadelle de Kahn-Hoa, où il voulait installer un jardin d'essai pour les futurs planteurs de la province [1].

Soui-Hao complète bien l'œuvre humanitaire poursuivie par le docteur à Nha-Trang et pour laquelle, du reste, il a trouvé un appui pécuniaire et moral considérable auprès du gouvernement de la colonie.

Nha-Trang est une des plus charmantes résidences de la côte d'Annam, pittoresquement située entre la mer et les montagnes; la température y

[1] Nous apprenons, cette année, que la plantation de Soui-Hao a été rattachée à l'Institut Pasteur; le docteur Yersin a donc créé pour le gouvernement un véritable jardin d'essai près de Nha-Trang. Nous espérons, comme le docteur lui-même, que cette œuvre attirera la colonisation dans la province, très susceptible de développements.

est généralement agréable et la vie facile. Les Européens s'y portent très bien et s'y plaisent. C'est un centre merveilleux de sport pour la chasse, la pêche, et les promenades dans l'intérieur y sont facilitées par des routes souvent carrossables. On peut regretter que les rivières ne soient pas navigables, mais elles sont multiples; cette particularité géologique rend intéressantes et nombreuses les affaires d'irrigation à essayer. Le centre commercial le plus important est Ninh-Hoa, dont le commerce passe par le port de Nha-Trang, malheureusement peu fait, ainsi que nous l'avons dit, pour un commerce sérieux.

Une tour chame domine la petite ville, lui donnant un air de cité antique; très semblable à toutes celles que nous avons rencontrées sur notre route, elle n'offre rien d'original et sa fondation daterait de l'an 800 de l'ère chrétienne. Nous croyons le monument plus récent.

14 avril.
De Nha-Trang à Phan-Rrang
Hoa-Tan.

Nous apprenions par un télégramme que notre ami le baron Pérignon nous attendait à Phan-Rrang, désireux de montrer le résultat de ses premiers efforts d'irrigation. Cette affaire, la première

qu'on ait tentée dans le Sud-Annam, pouvait être la richesse et la sauvegarde des habitants de ces provinces et représentait les efforts d'une classe de la société restée trop longtemps en dehors de toute initiative dans nos colonies.

Nous demandâmes vingt porteurs au résident de la province, demande indiscrète, paraissait-il, dans cette province peu peuplée, dont la totalité des habitants était alors réquisitionnée pour les travaux de Lang-Biang.

Les linhs trams [1] seuls étaient disponibles et le nombre en est réduit. Nous perdîmes quelque temps au tram de la citadelle, à Kahn-Hoa, capitale de la province, qui se trouve dans l'intérieur des terres. Force fut de partir tard, à la grande frayeur des coolies.

De Kahn-Hoa à Hoa [2]-Tan, on traverse une forêt sauvage fréquentée des tigres et des éléphants, et l'on se complaît à trouver imprudents ceux qui osent passer sur la route mandarine passé cinq heures. Il n'y a pas à proprement parler imprudence à agir ainsi; mais il est préférable, pour qui peut attendre et n'aime pas les mau-

[1] Hommes payés par le gouvernement annamite pour assurer le service de la poste et des communications officielles. On use généralement de ces linhs trams pour les transports divers d'Européens en voyage ou de mandarins en tournée, à raison de dix cents par tram. Il y a généralement douze à quinze linhs trams par train.

[2] Hoa, nom annamite générique donné aux trams.

vaises rencontres, de ne s'aventurer qu'en plein jour.

Nous arrivâmes, toutefois, sans encombre à Hoa-Tan; il n'en fut pas de même de nos boys, qui suivaient derrière nous. A les entendre, ils auraient vu une bande d'éléphants et un tigre, sur lequel ils auraient tiré pour le mettre en fuite. Leurs récits nous laissèrent la conviction que l'imagination avait joué un grand rôle dans leurs terreurs.

15 avril.
(Temp. max 35°, min. 28°.)
Chasses.

Pour éviter une route pénible et longue de 17 kilomètres de Hoa-Tan jusqu'au tram de Hoa-Yon, on prenait des sampans au village de Tui-Triou, une lagune qui termine, au pied des montagnes de Dong-Bôo, la vaste baie de Cam-Ranh. De Hoa-Tan à Tui-Trien, on circule par de riches et fertiles rivières, alors la propriété de l'ancien ton-doc de la province. Nous calculâmes que la récolte de ce mandarin représentait annuellement une vingtaine de mille piastres et les frais de culture en étaient sans doute minimes; on pouvait en conclure que le chef annamite de la province de Kahn-Hoa était riche. Derrière ces rivières s'étend une forêt d'arbres rabougris; on circule

facilement sous ces fourrés qui, tout d'abord, semblent impénétrables et qui s'étendent à perte de vue dans une plaine qu'on nous dit avoir été autrefois cultivée par les Chames.

L'étude sera fort intéressante de l'irrigation possible de ces terrains, dont la pente descend doucement vers la mer et qu'on aménagerait facilement en rizières, la sortie des rays étant assurée par la lagune et la baie de Cam-Ranh, l'un des plus beaux ports naturels de tout l'Annam. Cela nécessiterait une étude technique coûteuse et les surfaces concédées devraient être énormes; seule, une société agricole d'irrigation pourrait tenter œuvre semblable, et les capitaux ne viennent pas facilement dans nos colonies.

Pour gagner Tui-Trien, on infléchit à gauche en un sentier qui, au travers de palétuviers, sur un sous-sol de sable blanc, nous conduisit jusqu'à la lagune.

Des lézards par centaines fuyaient devant nous, donnant, sur les feuilles sèches, l'illusion de quelque gibier. Deux sampans, retenus par la résidence, nous attendaient à l'ancien embarcadère de la chaloupe de l'administration quand, quinze ans auparavant, le poste de Cam-Ranh était occupé par M. Aymonier, résident de Kanh-Hoa et du Binh-Tuan. Là, se dresse encore l'ancien poteau qui reliait, par voie télégraphique, le poste à Hué.

C'était aussi le point d'escale de la chaloupe. Nos moyens de communication, plus rudimentaires, ne permirent d'avancer que lentement; mais nous nous déclarions satisfaits car la mousson poussait directement dans notre direction. Une heure après, guidés par des Annamites, nous arrivions à une case en bambous sur laquelle flottait le pavillon français. M. P***, surveillant des travaux publics, occupé à la construction de la route[1] nous reçut fort aimablement, nous proposant une chasse que nous acceptâmes sans façon. Le tableau ne fut pas énorme, mais varié : un cerf, deux lièvres, quatre coqs sauvages et nombre d'oiseaux divers. On avait mis sur pied beaucoup de gibier qui avait refusé de débucher, ainsi qu'il arrive souvent en Indo-Chine. Le chasseur le plus heureux est celui qui sait se placer au fourré; nous ignorions alors ce détail particulier qui tient aux mœurs unifiées de tous les animaux du pays. Leur fuite ressemble fort à celle de nos lapins de France, qui rusent et cherchent toujours à forcer, plus rarement passent en flèche, affolés.

Le soir après dîner, M. P*** proposa l'attaque

[1] Les travaux de la route de Nha-Trang à Phan-Rrang en 1899-1900. — (Route parcourue en automobile par le docteur Yersin jusqu'au pied du mont Lang-Riang en 1900) (distance 140 kil. qui ne sont malheureusement plus carrossables faute d'entretien).

d'une bande d'éléphants à Hoa-Tan [1]. Nous étions décidément dans le paradis des chasseurs !

On partit de suite, précédés des boys portant les provisions, et nous organisâmes un campement de nuit dans une maison près de laquelle les animaux descendaient régulièrement. Et nous nous mîmes à table, non sans quelque inquiétude sur les résultats de cette partie improvisée. La lune, alors à son premier quartier, éclairait d'une lueur pâle et indécise les légères palissades de la case et formait une ligne blanche comme un suaire qui venait se mêler aux tremblotantes clartés de nos photophores.

La conversation cessa pour prêter l'oreille à une sorte de frôlement régulier que nous attribuions aux Annamites circulant dans la cour où nous dînions; quand un cri rauque, sauvage, terrifiant, ébranla l'air, donnant un frisson par tout le corps. Les éléphants étaient là, à quelques pas ! Et la lune, un peu voilée, donnait une clarté indécise, trop indécise même, car les conditions semblaient peu favorables pour attaquer ce terrible ennemi.

Un deuxième coup de trompette, plus provocant et plus rapproché, nous rappela que nous nous étions promis de chasser ce soir-là, et semblait nous

[1] Cette bande descend tous les ans, en avril, des hauteurs de Dong-Bôo. Elle compte quarante individus, dont deux mâles à défenses.

défier ou se moquer de nos hésitations. Nous chargeâmes les armes et, doucement, sortîmes dans les rivières déjà desséchées. On avançait avec précaution, car le terrain n'était guère favorable à cette excursion nocturne. Titubant, butant, tombant, nous trouvions que la lune était bien peu claire, les ténèbres très épaisses, et, autour de nous, des craquements, des soufflements indiquaient la présence de nos adversaires. Tout à coup, nous tombions sur une belle ligne droite, un bon terrain sous nos pieds ! Nous étions sur la route mandarine ! On pouvait alors respirer, on sentait la fuite possible, c'était la sécurité. Le guide, silencieux, montra un point grisâtre qui semblait se mouvoir dans la rivière à une cinquantaine de mètres.

La lumière du soir ne permettant guère de distinguer les éléphants à cette distance, il fallait avancer, mais chacun de nous paraissait peu disposé à cet acte de témérité : c'était retomber dans les terrains des débuts, rendant toute fuite impossible et nous mettant en infériorité en cas d'attaque.

Nous chassions pour la première fois l'éléphant à la nuit, et ressentîmes l'effet moral de l'homme de troupe qui tire par peur. Sans entente aucune, d'un commun et sot mouvement nos trois carabines firent feu en même temps. Avec un bruit de tonnerre et un barrissement terrifiant, la bande

s'enfuit vers la forêt, et immédiatement nous rougissions de tant de pusillanimité. J'ai attaqué depuis des éléphants, la nuit, et, connaissant le peu de danger que présente ce sport, je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à cette reculade un peu ridicule. Et nous rentrâmes la tête basse au campement, désolé que nos balles aient été tirées sans profit.

16 avril.
(Temp. max 38°, min. 27°.)
Bâ-Ngoi.

Le lendemain, nous quittions M. P*** pour continuer vers Phan-Rrang. Il fallait traverser la plaine de Hoa-You, couverte d'une végétation rabougrie, série de buissons épineux, qui séparent des clairières à herbe menue très appréciée des cerfs et des chevreuils, à en juger par les traces nombreuses de ces animaux. De petits mamelons rocailleux coupent ces plaines, dont le terrain était alors desséché, car huit mois durant la pluie ne tombe dans les régions situées entre les caps Varella et Padaran. C'est en chassant que nous arrivâmes à Bâ-Ngoi, où étaient installés, dans une modeste pagode, deux Européens, M. B***, inspecteur des télégraphes, et son surveillant. Bientôt nous partagions avec eux nos provisions et les

produits de la chasse. Le soir, pendant le dîner, un tigre vint rôder autour de nos chevaux : nous étions décidément en beau pays de chasse !

La baie de Cam-Ranh.

La baie de Cam-Ranh mérite une mention particulière parmi les points économiques qui intéressent le plus directement la mise en valeur de notre colonie d'Indo-Chine. Longue de 27 kilomètres à l'intérieur des terres, abritée par des hauteurs de 400 mètres en moyenne, avec des fonds de 20 à 14 mètres elle possède, au nord et au sud, deux points importants d'eau douce qui donne à l'analyse fort peu de calcaire, avantage très apprécié pour l'usage de la navigation.

Placée de trois à sept milles de la ligne commerciale Singapour-Hong-Kong, on peut y mouiller par des fonds de sable vasard et en pleine sécurité. Les études du chemin de fer Sud-Annam dirigeraient la ligne Saïgon-Kahn-Hoa à Bâ-Ngoi, situé au fond de la baie.

Cam-Ranh est un petit Bizerte qui a de grands points de ressemblance avec notre grand port militaire de la Tunisie, notamment la richesse de ses pêches. Isolée et peu peuplée, on a guère pensé à utiliser cette baie que Courbet avait distinguée et

où M. Aymonier avait fondé, avec une rare prévoyance de l'avenir, le poste administratif de Binh-Tuan et du Kahn-Hoa. C'est le seul point de notre colonie d'Indo-Chine où puisse se créer un dépôt de charbon et un port de transit. Préalablement il faudra la relier aux autres points de la côte par des voies de communication facilitant le transport des marchandises. En attendant, une maison de transit du cabotage au long cours pourrait y prospérer, les navires y relâchant très souvent aux jours de mauvais temps.

C'est un point très connu des marins; il faudrait peu d'efforts pour y attirer la navigation.

17 avril.
(Temp. max. 30°, min. 27°.)
La plaine de Phan-Rrang.

Nous devions arriver le lendemain, dans la matinée, à Soui-Dâ où Pérignon nous envoyait des chevaux.

De Ba-Ngoi à Gio-Tâ le pays conserve son même aspect; mais, passé le tram de Hoa-Quan, on coupe une vallée merveilleuse que couvre une forêt aux arbres élevés. Il faisait grand jour quand nous passions sur cette route large, bordée de poteaux télégraphiques , mêlant en ce paysage sauvage un coin de civilisation qui étonne. Les hautes cimes des arbres étaient droites et immo-

biles, leurs feuilles à peine agitées par la brise matinale. Tout autour le concert habituel des forêts : coqs, poules, paons, singes, chevreuils et cerfs poussaient confusément leurs cris, attestant à nouveau une des régions les plus giboyeuses de l'Indo-Chine.

Nous ne tardions pas à nous glisser dans les bois, parallèlement à la route, et, bientôt, sous le plomb, tombaient poules, paons, singes, gibier facile dans ce beau pays.

En quelques heures nous arrivions à Soui-Dà. Laissant nos fusils de chasse, nous trottions à la rencontre de notre ami. Un cavalier vêtu de blanc, des serrements de main, et nous voici devisant gaiment, dans une large vallée, aux montagnes boisées, couvertes de rays moïs, et dont les sommets ont été à peine explorés. Le paysage, pittoresque et sauvage, faisait contraste avec nos propos, et dans ce milieu se dégageait cette poésie spéciale que procure la vie coloniale.

Bientôt aussi nous allions éprouver un plaisir nouveau, la réception par une vraie Parisienne; car il nous tardait d'entendre un rire argentin, d'admirer une coupe de robe bien faite, de conter ces mille histoires, petits riens délicieux dont est faite la vie de la capitale et que la femme sait si bien ne jamais oublier.

Tout en causant, nous avions quitté la vallée



LA RIZIÈRE ANNAMITE DANS LES PLAINES ARROSÉES ARTIFICIELLEMENT

de Hoa-Lay et traversions quelques rizières mal irriguées par un canal chame; plus loin se dressaient de hautes tours. C'était l'entrée de la plaine de Phan-Rrang, l'ancien grenier du royaume des Chames, aujourd'hui complètement disparu. Gracieuses, élevées en cônes, couvertes de sculptures, avec ces toits spéciaux qu'on retrouve à Angkor, ces deux restes d'une civilisation perdue s'élèvent comme une protestation contre la barbarie annamite, et quand, montés sur leur terre-plein, nous dominions les buissons épineux qui couvrent la plaine, nous ne pouvions qu'admirer le travail de notre ami « reconstituant en belles rizières et perfectionnant avec des moyens modernes l'œuvre des premiers habitants; faisant renaître, par les mains mêmes des destructeurs, les travaux des malheureux vaincus. Et nous faisions des vœux pour l'achèvement de ce travail hardi et fécond ».

Nous suivions la route, prenant pour point de direction deux autres tours plus éloignées. Au pied se trouve la maison du planteur; c'était le but à atteindre, mais le soleil dardait chaud et les buissons secs, au vert poussiéreux, reposaient peu la vue. Encore deux heures d'un bon trot, laissant à gauche les vertes rizières de la mission, gage de réussite pour les travaux, et nous arrivions à une vaste demeure sur les bords de la rivière de Phan-

Rrang. Mme Pérignon nous reçut avec toute son affabilité et de suite nous nous sentions chez nous. Ce n'était pas la case grossière du colon, le désordre du boy annamite avec la poussière, les nids à scolopendres et à cancrelats; mais, au retour de ses tournées, notre ami trouvait là un salon coquet, simple, avec du linge blanc, comme en France, de petites nappes à broderies féminines sur lesquelles on pose les consommations, mieux servies que dans la bouteille malpropre et mal débouchée, ornée seulement de la marque bleue et argent de « Pernod fils ».

Deux tours chames dominent la maison, qui lui donnent un pittoresque tout particulier. Le temps de changer de costume et nous ne tardions pas à causer des travaux d'irrigation.

« On ne pourrait affirmer, dit notre hôte, que toute plaine, ici, est irrigable; j'ai fait des études comme tous les pionniers et ai reconnu des fautes dans la façon première dont nous avions envisagé, les Pères et moi, le travail pour irriguer les terrains de Phan-Rrang. Néanmoins, je puis affirmer que l'irrigation est une opération délicate, mais incontestablement rémunératrice dans ces pays; elle exige une direction sage, basée sur des expériences déjà faites, dont on doit profiter. »

J'ai pu étudier et suivre de près l'affaire de Phan-Rrang, ces dernières années; je répéterai ce

que disait alors notre ami : il faut avant tout, pour ces entreprises, choisir un sol où il sera facile d'exporter le riz, toute marchandise bon marché ne pouvant supporter de gros frais de transport; puis faire une étude topographique très serrée des terrains destinés à l'irrigation. Il faut un plan très détaillé (et surtout bien coté avant l'entreprise des travaux) non seulement des terrains, mais aussi des points de barrage possibles et de la pente des canaux.

Ce travail fait, on étudiera avec soin l'installation d'une digue fortement établie avec vannes et décharges contre les crues.

Il faut s'assurer que la mise en valeur garantira amplement le travail; en procédant ainsi, on ne travaille qu'à coup sûr, et on peut à l'avance dresser un bilan approximatif de la valeur des terres en culture par rapport au capital à engager.

Il existe dans le Sud-Annam nombre de plaines à reconstituer : un ingénieur compétent y ferait des affaires superbes et rendrait un éminent service à la colonisation indo-chinoise. Elle offrirait du côté de Phan-Rrang la plus parfaite sécurité, à savoir la « bonne qualité des terrains » qui furent au temps des Chames des rizières productives.

18 avril.
(Temp. max. 35°, min. 29°.)
Le P. Villaume.

Il arrive quelquefois que la rencontre, au hasard d'un voyage, de certaine personne inconnue vous laisse une impression spéciale, indéfinissable; ce sont généralement des intelligences aux aspirations élevées au-dessus de tout égoïsme, sacrifiant tout à leurs idées dont elles se font inconsciemment des idoles. Tel était le P. Villaume. Caractère noble, à l'âme généreuse où perçait, sous l'écorce émaciée mais affinée du vieux colonial tanné au soleil, un reste de paysannerie évoquant l'homme d'autrefois.

Nous tenions, Marsay et moi, à connaître de l'initiateur même du canal de Phan-Rrang les débuts difficiles de l'entreprise, bientôt aidée par le capitaliste et l'homme d'action, éléments représentés par notre ami et M. Bazé, son associé.

Le P. Villaume restait à Nha-Trin, surveillant avec M. Bazé les travaux d'amorce du canal. Quatorze kilomètres en voiture sur la route de Phan-Rrang au Lang-Biang, et nous atteignions le barrage.

La digue se construisait lentement avec les déblais du canal principal: on avait dû faire sauter nombre de rochers pour trouver la quantité d'eau

nécessaire aux irrigations ; trois cents mètres de canal, à dix mètres de déblai, traversaient la colline.

Le P. Villaume, entièrement à son œuvre et plein de l'enthousiasme du pionnier qui voit l'accomplissement d'un rêve de vingt ans, nous promenait parmi les decauvilles et les terres fraîchement remuées, donnant des chiffres, devisant de l'avenir.

Quatre cent mille francs de travaux au maximum suffiraient pour mettre en valeur cinq à six mille hectares de rizières ; suivant la qualité, les terrains valent de 250 à 300 piastres, soit 1,250,000 piastres ou 2,500,000 francs de valeur vénale donnée à ces terres incultes. Ces calculs étaient optimistes ; pour arriver à ce résultat il faut un capital plus considérable, mais qui ne peut excéder 700,000 francs ; en mettant tout au pire, on voit qu'en cinq ans d'un travail forcé cette capitalisation peut constituer une affaire de toute sécurité.

La seule difficulté provenait des communications ; mais, au début, la vente pouvait être assurée par la consommation de Lang-Biang. Le problème de l'exportation sera vite résolu avec la construction du chemin de fer Tan-Linh-Kanh-Hoa et l'ouverture du port de Cam-Ranh.

La nuit tombait et le soleil dardait ses rayons sur les travaux, dorant l'espérance des colons : on

entendait les eaux, refoulées par le barrage, s'échappant avec un bruit de tonnerre et blanchissant d'écume sous les hauts arbres de la forêt.

Nous admirions ce beau spectacle, sans prévoir alors les événements qui devaient, deux ans après, endeuiller Nha-Trin, et le Père, plein de ses rêves de reconstitution, de bonheur et de vie facile pour toute une province, voyait d'un œil inquiet ces courants qui allaient plus tard devenir son tombeau.

« Vous verrez, dit-il, l'année prochaine, un beau lac remplaçant ce torrent. » Et je suis revenu, mais le Père n'a pu montrer le beau lac; à peine l'a-t-il entrevu. Pour calculer les effets d'une rupture, il voulut, en sampan, se rendre compte et puis... le courant l'a emporté, victime de son œuvre!.. Peut-être la vieille légende païenne du canal a-t-elle voulu punir le représentant du Dieu des chrétiens qui l'avait violée et vaincue! En tout cas, je me permets de la mettre sous les yeux du lecteur telle que me l'a remise en mains propres le P. Villaume, lors de ma première visite au canal de Nha-Trin.

Légende chame du canal de Nah-Trin.

Au temps où les Chames firent le canal de Nha-Trin, sur la rive droite de la rivière de Phan-

Rrang, ces travaux, dit la chronique, échurent aux femmes ; l'autre canal, celui de la rive gauche, aux hommes. Les uns travaillaient donc d'un côté, tandis que les autres faisaient de leur mieux de l'autre. Les femmes y mettaient grande ardeur, ne voulant pas se laisser surpasser ; mais, comme leur travail n'avançait pas bien vite, afin de se donner du courage, elles se mirent à chanter sous la direction de la reine des Chames. Et les hommes, qui travaillaient sur la rive en face, se mirent à écouter les douces poésies ; puis, attirés, ils ne tardèrent pas à passer sur l'autre rive. En peu de temps ils avaient terminé le travail des femmes. C'est ainsi que le travail de la rive gauche ne fut jamais qu'amorcé ; mais la rivière, très basse, ne pouvait permettre aux eaux d'alimenter le nouveau canal. La reine des Chames était sur le point d'accoucher et le temps des rizières allait passer ; grande était l'inquiétude du peuple. Alors, la reine se rendit dans la forêt, sur le bord de la rivière, et là donna naissance au jeune prince. Pendant trois jours elle usa du feu, s'oignit de safran, ne mangeant que du riz, du sel et buvant de l'eau ; puis, suppliée par les gens, elle se leva et alla jeter trois fagots d'une liane appelée bong-bup (liane de bois fort mou) à l'entrée du canal, comme digue. La rivière gonfla immédiatement et remplit le canal. C'est ainsi que, tous les ans, avant

de commencer la digue, les Chames, jusqu'en 1889, époque où elle fut faite en pierres, envoyaient un bonze qui devait prier. Ce bonze, choisi parmi les descendants de la reine au temps jadis, devait faire toute la mimique des couches, se chauffait au feu, s'oignait de safran, ne mangeant durant trois jours que du riz, du sel et buvant de l'eau, puis allait jeter ses trois fagots de bung-bup près de la digue. Alors seulement on commençait les travaux de barrage. Tant que l'époque des couches prétendues du bonze n'était pas arrivée, tout travail était interdit, et cela dépendait, dans les derniers temps, des sommes à lui offertes par les habitants pour qu'il commençât ses prières. Comme bien on pense, la rivière ne montait pas subitement; mais il fallait, tous les ans, recommencer la digue coûteuse et nécessitant de longs jours de corvée. Les Annamites devaient en passer par le caprice des Chames, par crainte des révoltes. Si les prières n'avaient pas été faites et que, pour une cause quelconque, la récolte eût été perdue, les Chames, qui admettent tout de leurs oppresseurs, se seraient révoltés contre eux, les accusant d'avoir attiré sur eux la colère divine. Aussi les mandarins du pays acceptaient-ils cet état de choses. Puis vinrent les Européens, et la coutume tomba d'elle-même.

La digue de Pérignon traverse maintenant la



TYPE DE CHAME

rivière d'une rive à l'autre et le canal des hommes est le double de celui des femmes, et les vieux hochent la tête en regardant la rivière; je suis sûr que si on leur parlait de la mort du P. Villaume : « Il fallait une victime, diraient-ils, avec le calme des gens simples pour qui leur superstition est une prévoyance certaine de l'avenir. »

19 avril.
(Temp. max. 32°, min. 27°.)
Les Chames et les populations des provinces de Phan-Rrang et de Nha-Trang.

Cette race chame, on le voit, porte encore toutes les marques de l'antique théocratie qui l'a régie pour la conduire lentement à sa perte par la haine inspirée des chefs de guerre, devenus rivaux des bonzes. On ne sait rien de précis sur son histoire; les quelques survivants des guerres du Sud-Annam sont, ou musulmans ou pratiquent un brahmanisme qu'on ne connaît qu'imparfaitement. Les hommes portent, en grand costume, un large vêtement blanc qui descend jusqu'aux pieds, la tête couverte d'un turban; ils tiennent à la main une longue canne, ressemblant ainsi aux Samaritains de l'époque du Christ. Leur nez aquilin, avec le teint bronzé, rappelle l'Oriental; la démarche est fière et digne. Les femmes se couvrent d'un long sin comme les Muongs;

leur veste serrée, ouverte sur la poitrine comme chez les Thaïs; le turban plus élevé que celui des hommes, comme chez les Méos et les Lus; gracieuses elles circulent, la jarre sur l'épaule, semblables aux Égyptiennes; on trouve en elles un art attractif qui étonne en pays annamite. Elles représentent bien leur origine, un peuple mort dans l'idolâtrie du Beau, où les hommes s'étaient amollis par une fausse conception de l'idéal que donnent souvent les théocraties, et, par suite, dans le souci exagéré de la politique intérieure qui supprime toute activité et toute force défensive, qui enlève aux peuples toute idée de conquête et toute ambition.

Peu à peu, disaient les Pères, s'absorbe d'elle-même cette race chame peu prolifique, sans esprit de famille, sans idéal, parce que, vaincue, et, près d'elle croît et prospère son vainqueur sous votre égide. Car, malgré ses défauts, l'Annamite a plus de ressort et peut être capable de progrès; nous avons dû le reconnaître, et, sans enthousiasme, nous servir des plus habiles.

Le canal de Nha-Trin, œuvre des Chames, que reconstitua et perfectionna le P. Villaume, court de la rivière de Phan-Rrang au travers d'une futaie merveilleusement belle. Là, abondent des singes de toutes espèces, notamment d'énormes semnopithèques cendrés. En visitant ces travaux on devine

les richesses d'activité de ces gens bien organisés et que leurs prêtres conduisaient au travail, troupeau sans initiative, sans autre idéal que leurs superstitions. Comment tout cela périt-il dans une guerre; comment ce peuple, grand, a-il succombé, égorgé sans résistance, cachant ses trésors dans la montagne? C'est ce que nous apprendront les travaux de l'École des chartes, qui cherche en ce moment à en reconstituer l'histoire [1].

Actuellement l'organisation chame est celle de l'Annamite : les grades de leurs mandarins correspondent aux grades annamites et portent leurs noms; il n'y a pas de distinction administrative entre les Chames mahométans et brahmanistes. Les premiers n'ont pas cette religion du sabre comme les Arabes; ils suivent les préceptes d'un rhamadan adouci; seuls les imans s'abstiennent de boissons alcooliques; sans pratiquer la circoncision, ils accomplissent, à la naissance des enfants, une cérémonie qui la rappelle. On les croit plus ou moins affiliés à la secte des sunites persans. Les brahmanistes suivent les cérémonies des tours;

[1] Si j'osais émettre une opinion toute personnelle et fondée sur l'observation superficielle que permettent les voyages, je dirais qu'avec la défaite, sans doute, était tombé le vieux prestige religieux qui faisait la théocratie. Aux superstitions optimistes avaient succédé les superstitions pessimistes. Et le pessimisme, le manque de confiance en leurs chefs ouvrent pour les peuples l'ère de la décadence. Dans les théocraties, dont la base est la foi, la chute est immédiate.

ils sont évidemment les représentants de l'antique religion chame, qui rappelle celle des Khmers du Cambodge : pour les profanes, l'écriture des inscriptions est la même. Les missionnaires, avec plus ou moins de raison, les croient rattachés aux parias du Dekkan.

La constitution du village, sans distinction, est organisée par maison, comme chez les sauvages, ou par groupes de maisons commandés par un ancien. La femme hérite et a tous les droits de l'homme; c'est toute la constitution chame actuelle. On a nommé un li-thuong (maire de village) à l'annamite, et le mandarinat, comme nous l'avons dit, règne en maître.

Outre les tours, restes de leur ancienne splendeur, les Chames font garder dans la montagne quelques trésors qu'on savait cachés chez les Cohes et les Tourons, races sauvages, non loin de Phan-Ri. Dernièrement, une mission de l'École des chartes les a sauvés de la rapacité de quelques vandales, hélas! de notre nationalité.

On a rattaché plus ou moins à la race chame certaines tribus sauvages, notamment les Ourang-Glai, touchés sans doute de Malais. Derrière Phan-Ri et Phan-Tiet habitent les Mâ, qui parlent le bahnar.

Les Chames vivent dans les superstitions, conséquence inévitable de la théocratie; mais aussi

on retrouve chez eux des légendes gracieuses, une poésie toute spéciale et un caractère droit qui étonnent ceux qui fréquentent habituellement l'Annamite. Ils attachent aux choses les plus simples de la nature des forces bizarres qui ont souvent amusé notre scepticisme parisien : un exemple me revient à la mémoire :

Ils affectent pour les rochers fendus une vénération toute particulière et les couvrent d'inscriptions; on peut en voir une à Nha-Trang. Ce culte est la conséquence d'une légende enfantine devenue un dogme de leur religion :

« Un roi lépreux, souffrant affreusement de son mal, se coucha un jour au pied des tours qu'il avait bâties sur un gros rocher, et, là, se mit à se plaindre de son triste sort en invoquant les dieux. Il s'endormit. Pendant son sommeil, le dragon entr'ouvrit le rocher, pénétra jusqu'à lui et lécha ses plaies. Le roi se trouva guéri. »

C'est ainsi que mon compagnon de voyage, écoutant le grave récit de cette aventure, inscrivit sur son carnet : « Salive de dragon, antiseptique à recommander. »

Les Chames ont trouvé une autre conséquence à ce récit : tous les rochers fendus ou dan-moï sont l'objet d'une vénération spéciale et dédiés au dragon bienfaisant.

5 mai.
Départ.

Le 5 mai, nous quittions Pérignon avec mille souhaits de réussite et non sans admirer les résultats acquis par la mission, avec un canal et une digue situés plus bas que les travaux de Nha-Tien.

L'expérience des irrigations appliquées à la culture du riz était faite dans ces régions et ce travail accompli en peu de temps par les Pères.

C'étaient pour le pays la fortune, la mise à l'abri de la disette, une œuvre humanitaire et féconde à la fois.

Nos pérégrinations touchant à leur fin, il allait falloir rejoindre nos familles, reprendre pour quelque temps la vie parisienne.

Mais ce n'était pas sans esprit de retour, et après quatre mois de repos je repartais avec le frère de mon ami de Marsay visiter de nouvelles populations : les Stiengs, et les Moïs indépendants du Dar-Lac. L'idée m'était venue d'étudier une installation dans ce beau pays d'Annam, désireux d'approfondir une étude importante que l'économie naissante du pays faisait entrevoir : « Comment pourvoir l'Annam d'un port abordable qui permît la création d'irrigations avec l'assurance d'un débouché facile ! » Avoir un but, c'est décider un voyage !

CHAPITRE III

LES STIENGS ET LES MOÏS INDÉPENDANTS DU DJAMBRA. 1900.

En 1900, je débarquais à Saïgon avec le vicomte Jacques de Marsay et le fidèle collaborateur de nos futurs travaux, Jean Amirand.

Une visite à MM. Gubian et Guillemoto aux Travaux publics et notre itinéraire était fixé : de Tay-Ninh au Dar-Lac et du Dar-Lac à Kahn-Hoa. Il fallait traverser toute une région inconnue de Moïs indépendants, d'environ trois cents kilomètres; la route n'étant pas longue, on pouvait en peu de temps se rendre à la côte.

La province de Tay-Ninh (Cochinchine.)

Accueilli par mon ami M. de C***, administrateur de Tay-Ninh, nous pûmes étudier, de la haute montagne qui domine ce pays, les directions de la chaîne du Haut-Donai.

Devant nous trois hauts pitons, dont le plus éloigné ne put être dénommé; mais nous reconnûmes

le mont Djambra, sur lequel nous devions piquer droit dans l'est, cherchant des terrains faciles à traverser, permettant d'envoyer plus tard une mission d'études au cas où l'installation d'un chemin de fer deviendrait possible entre Tay-Ninh et le Dar-Lac.

Devant nous s'étendait à perte de vue la forêt clairière, coupée par les rizières annamites et plus loin, le pays moï.

Nous allions tenter encore une fois ce pays du pittoresque et de la liberté, pour lequel j'éprouve un attrait particulier; on y respire l'air vivifiant de la nature; on y vit de la vie réelle qui fut celle de l'homme primitif, la vie nomade. Il est en nous un vieux sang qui sommeille; il faut peu de circonstances pour le réveiller.

M. de C*** nous accompagna jusqu'aux limites de sa province qu'il avait en quelques années habilement développée, et, nous continuerions en prenant pour base de notre itinéraire le poteau n° 1 des limites de cette province, dont la position a été exactement déterminée par plusieurs géomètres.

Nous suivions des routes de chars à bœuf, par de belles forêts aux arbres énormes, aux lianes entrelacées, la forêt laotienne et cambodgienne dans toute sa splendeur!

C'était le souvenir des anciennes pérégrinations

à Attopeu et sur les bords du Mékong, ou la promenade du côté d'Angkor. La distance à cheval ne parut pas longue, et le 8 février, prenant congé de notre hôte, nous nous mîmes en route, nantis d'une escorte de linhs, trois hommes et un bêp, d'un interprète annamite parlant le moï et le cambodgien, chargés de nous conduire jusqu'à la limite des routes où nous prendrions des coolies stiengs dans un village soumis.

C'est alors que nous arriverions en plein inconnu. Le Djambra était notre premier but; nous aviserions ensuite en suivant le pied de la chaîne. L'itinéraire était net; le Dar-Lac, qu'il fallait atteindre, n'était pas loin, mais nous aurions sans doute de rudes étapes avant de rencontrer, en fin de voyage, le résident alors en tournée.

Le pays stieng.

Sortis des limites de la province de Tay-Ninh nous entrions dans un pays qui me rappela la traversée du Tran-Ninh. Sous ces forêts où coulent de nombreux arroyos abondent les pâturages très fréquentés des bœufs sauvages et des concathans [1] dont nous recoupions les traces.

[1] Daims d'une race spéciale à l'Indo-Chine, un des animaux les plus intéressants à chasser à la carabine, très difficiles à approcher. On les trouve par bandes sur presque tous les hauts plateaux et dans les prairies en forêt claire du sud Annam et du Cambodge.

Le jour même, nous traversâmes un affluent important du Toulé-Trou (Con-Lé [Pavie]) sur la route de Thu-Dan-Most à Kratié, un peu au delà de la borne 70.

Cette voie de communication est aujourd'hui détruite; la forêt a repris ses droits et les anciens travaux sont devenus inutilisables, faute de pouvoir les entretenir par suite de la dissémination de la population écrasée de réquisitions; le temps n'était pas venu de circuler en voiture dans cet endroit encore peu pénétré. L'effort administratif, porté sur le Mékong, avait laissé tomber en désuétude ce travail imparfaitement terminé. La route inachevée, abandonnée apparaît comme la manifestation du manque d'esprit de suite qui, il faut l'avouer, est le côté inquiétant de notre caractère au point de vue des créations coloniales [1].

Par un chemin de chars à bœufs qu'ont établi

[1] On ne saurait trop insister sur ce point important aux colonies et dans les créations coloniales.

Le manque d'esprit de suite retire confiance à l'indigène, empêche les créations de se faire avec sécurité, diminue l'efficacité des efforts de l'initiative privée. C'est ainsi qu'on a pu, depuis des années, écrire que l'administration était l'ennemie du colon. Il y a beaucoup d'exagération; mais l'administrateur, malgré toute sa bonne volonté à diriger et soutenir les initiatives privées est arrêté, dans son effort, par la crainte de déplaire aux autorités supérieures, qui, passagères, gouvernent trop à leur fantaisie sans s'astreindre à suivre la politique engagée, les travaux commencés, les promesses faites par le prédécesseur.

La responsabilité et de longs stages aux grades supérieurs de l'administration pourraient seuls être des garants de cet *esprit de suite* indispensable au développement de nos colonies.

les Cambodgiens, nous gagnâmes Jak-Klan (Jak-Kolon). La réception y fut très cordiale; nous étions heureux de retrouver ces braves gens avec leur honnêteté native, la douceur de leurs mœurs, leur bonne et franche gaieté.

Un incendie avait détruit en partie leurs cases et ils souffraient quelque peu de la disette, malgré les rays nombreux et les champs de maïs qu'on trouvait autour du village pittoresquement établi dans la forêt, près d'une source qui n'assèche jamais et non loin du lit d'un arroyo où peuvent s'abreuver les bestiaux. Sans les incursions de quelques Moïs pillards, ces gens vivraient là tranquilles et heureux de leur chasse, de leur pêche en saison des pluies, quand les étangs se forment, et des cultures que de riches terrains leur assurent sans trop de labeur.

9 février.

La marche s'accomplissait rapide et facile malgré le dur soleil, à travers un pays coupé de hauts mamelons que nous avions remarqués du haut de la montagne de Tay-Ninh. A chaque heure nous découvrions des villages dont la plupart, composés de Moïs, étaient commandés par un chef cambodgien; leur aménité nous fit bien augurer

de la route qui semblait s'annoncer agréable et intéressante.

Nous apercevions au loin le Djambra, notre guide, et le soir, parvenu à Rûm, village à fleur de coteau sur un marécage que les habitants transformaient en rizières, j'admirai encore une fois ce ravissant paysage exotique : la forêt à perte de vue, la riche clairière marécageuse coupée de bananiers aux feuilles tremblantes; derrière moi, des rays que dorait le soleil couchant, dominant les cases légères et surelevées, d'où s'échappaient les chants des femmes scandant leurs poésies aux coups de leurs pilons à décortiquer le riz. Rêves bizarres, souvenirs enfantins dont l'âme du voyageur se grise et qui lui laissent cette facilité d'admiration dont l'ignorant aime à rire.

10 février.

En avançant dans le pays stieng, les chefs cambodgiens disparaissent, mais ces indépendants restent soumis à l'autorité française dont ils connaissent la puissance. En changeant de bassin je reconnus bientôt les arroyos du régime de Song-Bé, *For-Kelen*, comme l'appellent les indigènes. Nous pûmes, ce soir-là, camper sur les berges de la rivière, presque au pied du Djambra, dont le massif dévie quelque peu le cours vers l'ouest. Un

large bief que domine une haute forêt offrait un spectacle grandiose, mais l'obstacle restait difficile à franchir avec les chars à bœufs. Nos Cambodgiens assurèrent qu'on pouvait encore avancer et préparèrent ce passage compliqué. A un cri particulier plusieurs Moïs apparurent sur l'autre rive et, détachant une pirogue, vinrent offrir de nous aider. Une par une on transporta les charrettes, puis les bagages, puis nous-mêmes, les animaux suivant à la nage, luttant contre les eaux avec une habileté qu'on soupçonne peu chez l'espèce bovine.

Rien de pittoresque comme ce passage d'une rivière de trois cents mètres, au courant rapide, avec un convoi aussi compliqué.

Non loin de là, nous atteignions le village de Tha-Thomg, dont le chef moy nous parut embarrassé ; il demanda à nous accompagner et à servir d'interprète ; c'est ainsi du moins que l'Annamite de M. de C*** nous traduisit ses desseins. Le soir même un de nos linhs tombait malade de la fièvre et je dus lui donner de fortes doses de quinine pour le remettre sur pied. Une crainte justifiée m'envahit. Si nous tombions dans des villages moïs où notre interprète ne puisse se faire comprendre?... C'était possible dans cette région impénétrée.

11 février.

Nous partions le lendemain sans encombre avec deux interprètes; le Moy parlait bien annamite, c'était pour nous une sécurité de ne pas manquer de l'indispensable intermédiaire. Le malade suivait, un peu pâle, à une allure ralentie, nous rassurant toutefois. La région, peu montagneuse, était couverte de rays; les villages apparaissaient nombreux, avec une population timide, mais de suite mise en confiance.

12 février.

La forêt clairière! toujours la forêt clairière! Enfin! Voici qu'une ouverture se faisant dans cet horizon, toujours le même, découvre une vaste plaine marécageuse et au fond, dans son axe, le Djambra! Nous étions au pied de la montagne, dans un vallonnement où se précipitent les eaux formant, en saison des pluies, un vaste étang, en ce moment presque asséché. Sur les bords, à flanc de coteau, un village stieng, où nous pénétrâmes après une heure de détours pour éviter les parties encore inondées, mais non sans nous mouiller les pieds. Sous notre plomb tombaient de grands hérons et des grues formidables. Nous nous savions chez des

civilisés qui ne craignaient pas trop le tonnerre français, car le village, au dire des Cambodgiens, possède un éléphant et fait commerce aux rives du Mékong.

En-Shott, c'était le nom de ce centre important, compte deux cents habitants environ, sous la direction d'un chef intelligent dont les renseignements nous furent précieux. La route s'arrête à quelques kilomètres du village, dans un lieu frontière à peine civilisé. Plus loin vivent des indépendants; le chef refusa toute appréciation sur les villages que nous pourrions rencontrer vers le Dar-Lac. Mon inquiétude augmentait sur la difficulté des moyens de transport.

Nos Cambodgiens se montraient aimables et soumis; avec eux pas de soucis pour avancer. Deux ans auparavant nous avions trouvé des coolies sedangs; ces soi-disant indépendants accepteraient peut-être, eux aussi, notre pacotille.

A l'arrêt du déjeuner, je fis la conquête d'un vieux chef qui se laissa prendre aux splendeurs d'une superbe ombrelle verte; il me promit son aide hors de sa sphère d'influence et suivit dès lors l'expédition.

Le soir nous arrivions à un village que notre arrivée mit dans l'agitation; c'était le dernier qui fût accessible avec des chars à bœufs. La brousse, fraîchement coupée, attestait qu'il était possible

d'y entrer, mais il me semblait qn'on avait dévié la route de sa direction primitive le long de la chaîne.

Quoi qu'il en soit, les Cambodgiens affirmaient qu'ils ne pouvaient aller plus loin avec leurs animaux; nous les payâmes largement; peu rassurés d'ailleurs, ils quittèrent en hâte le village.

En entrant dans une case, j'aperçus, rangées soignement, plusieurs lances fraîchement affilées, une arbalète tendue jetée rapidement au milieu de flèches et qu'on avait cachée sans doute à notre arrivée. Tout cela semblait peu rassurant. L'interprète annamite lui-même, ayant déclaré ne plus s'entendre avec la population, demanda à partir avec les Cambodgiens; je l'adressai avec un mot à mon ami M. de C***. Les dernières fibres nous rattachant au monde civilisé disparaissaient, nous allions entrer en exploration; jamais je n'avais débuté avec tant de mauvais présages. Une vague inquiétude m'envahissait et je dormis peu cette nuit. Le soir, au clair de lune, tournant autour des habitations, j'assistai à un spectacle fort drôle.

Debout sur un tronc d'arbre, mon chef s'agitait en des allures prophétiques au milieu d'une foule accroupie et recueillie. Il discourait, tel un tribun parlant avec autorité, puis adoucissait la voix; on eût dit un candidat préparant une

élection difficile : c'était de nous qu'il s'agissait, sans doute, et de notre passage dans le pays; j'eus toute l'explication par un mot discret d'un boy annamite qui, inquiet lui aussi, m'avait suivi sans bruit : « Moïs ici, n'a pas son village, n'a pas quelqu'un qui ça commander », et il ajouta avec mépris : « Même chose chiens. »

Nous étions en face, sans doute, du plus rudimentaire état de civilisation de ces peuplades : pas de chefs !!!

C'était sans tarder l'arbitraire à établir; les difficultés certaines de transports allaient se soulever et ce ne fut pas sans appréhension du lendemain que je regagnai mon lit de camp.

13 février.
Chez les Moïs indépendants
du Djambra.

Nos craintes n'étaient point vaines; on nous présenta à peine quinze coolies, alors que le double était nécessaire. Il fallut former deux bandes et porter en deux fois pacotille et provisions jusqu'au village suivant, dans le sud-est, bien que notre direction générale fût le nord-est.

Dieu merci, nous trouvâmes, à Strom, les gens avec de meilleures dispositions. C'était un village fortifié, d'allure belliqueuse, mais dont les chefs

pouvaient parlementer. Nous en conclûmes à deux races différentes, les Stiengs, et les autres, non dénommés, qui manquaient totalement d'organisation, refusant notre domination et tout contact avec nous.

Nous partîmes vite avec les porteurs; mais bientôt je m'aperçus que nous marchions invariablement vers le sud-est et qu'on cherchait à nous entraîner de l'autre côté de la chaîne par les hauteurs dominant la vallée du Song-Bhâ. Le piège était grossier et j'en fis l'observation par l'interprète qui affirma, avec force protestations, que là-bas, dans le nord-est, on ne trouverait ni villages ni habitants; que la forêt était terriblement fourrée et les chemins impraticables. « Eh bien! nous verrons! » Et j'engageai la colonne du côté du nord-est. Derrière nous j'entendis les vociférations des porteurs que cet itinéraire contrariait, mais nous nous sentions trahis et en butte à la plus hostile opposition. J'ordonnai l'ordre de marche habituel en pays peu sûr. Nous étions alors sur la ligne de partage des régions du Song-Bhâ et du Bar-Glûm, autrement dit, à cheval sur les régimes du Mékhong et du Donnai. Le Djambra est donc le nœud de cette ligne de partage.



TYPES DE STIENGS

14 février.

Après une nuit dans cet endroit presque abandonné, et dont quelques habitants seulement vinrent relever nos coolies les plus fatigués, j'allai droit au nord-est, par un chemin de piétons serpentant devant nous, sentier large, bien débroussaillé pour le passage d'un convoi de porteurs. Subitement, je me heurtai sur le chemin à des abatis d'arbres : croyant à quelque ray récemment préparé je tournai à gauche pour éviter l'obstacle, mais je sentis la résistance et me baissai vivement pour arracher un piquet de bambou pointu, coupé en lame de canif, et qui avait pénétré le cuir de mes guêtres sans me blesser toutefois. Plus de doute, nous allions nous heurter à des populations hostiles ; avec un interprète insuffisant, il allait falloir user de grande habileté. Discrètement je prévins Marsay et Amirand de surveiller les hommes et me mis à la recherche de passages, au milieu de ces pièges. J'en laissai malheureusement échapper quelques-uns qui tombèrent sous l'œil de notre Bèp. Ce que je craignais arriva, l'escorte commença à trembler, et, « Moïs méchants faire tiet [1] » était tout ce que

[1] Mourir.

nous pouvions en tirer; il ne fallait rien attendre d'eux que de suivre passivement sous l'égide de nos winchesters. Je fis appeler l'interprète, pressentant par le nombre des pièges que nous approchions du village. Mais il avait disparu!! La situation s'aggravait, nos Annamites apeurés demandaient à « rentrer à Tay-Ninh », ce qui n'allait point avec nos projets. Je ne cachai pas à mes amis la gravité de la situation. Ce n'était encore que l'opposition latente; mais, d'un moment à l'autre, nous pouvions être attaqués; il fallait être prêts à tout événement. J'avais affaire heureusement à de braves compagnons, et nous étions bientôt d'accord : il fallait avancer malgré tout!! Nos miliciens désignèrent, parmi les coolies, un Moï qui savait quelques mots de cambodgien. Nous allions essayer de nous en tirer et j'avançai avec lui et le Bèp, comme second interprète, vers les premières cases dont je reconnaissais de loin les toits. Nous enfonçâmes une porte sans trouver personne.

Deux heures après arrivaient quelques individus avec des coolies de relais, et nous pûmes, sur des embarcations en bambous, traverser un large torrent que je reconnus pour être le Dac Glûm. Nous étions sur une route fréquentée, car ces barques étaient de construction ancienne, et nous continuâmes assez facilement vers le nord-est. Je pus reconnaître,

malgré tous ces soucis, que le Dac-Glûm prend sa source au pied même du mont Djambra. Le soir, à la veillée qu'il fallait faire pour éviter le départ des porteurs, j'aperçus des feux dans la montagne, présage certain de nouvelles difficultés.

15 février.

Consulter les porteurs, c'était courir à de faux renseignements : j'en eus encore la preuve ce jour-là. Ils semblaient de plus en plus affolés de marcher vers le nord-est et me suppliaient parfois humblement, voyant que leurs ruses restaient impuissantes.

Qu'y avait-il donc de ce côté? Nous devions chercher nous-mêmes le chemin dans le dédale des sentiers de rays et des arbres renversés à dessein; seuls les piquets indiquaient la bonne voie où l'on appréhendait de nous voir passer et qui, invariablement, rectifiait notre marche vers le nord-est.

16 février.

Encore la promenade sur les contreforts mal boisés de la chaîne avec les mêmes embûches.

Nous avancions lentement, veillant au moindre bruit, prêts à toute attaque, et cependant le crayon et la boussole à la main.

La topographie devenait indispensable ; nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes pour guider notre route. Passé un large plateau, nous tombâmes sur un village « dien [1] », au dire des habitants ; agglomération importante et paraissant prospère. Je fis comprendre que je le respecterais, mais leur montrai soigneusement dissimulés au pied des remparts de nombreuses bottes de piquets récemment coupés qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions. Le reproche fit son effet : nous obtînmes des porteurs et un guide pour aller plus loin, où nous trouvâmes une population riche et prévenante dans de vastes plaines mamelonnées, derniers contreforts de la chaîne, couverts, dans les parties non cultivées, de bois épais peu élevés. La terre, rougeâtre, rappelait celle de Bien-Hoa ; par leur orientation, les arroyos semblaient faire partie du régime du Dar-Glüm.

17, 18, 19 février.

Deux jours durant, nous cheminâmes facilement par des routes tortueuses mais bien tracées, les

[1] Fermé, voir plus haut page 119 (expédition chez les Sedangs).

habitants s'habituant à nous suivre, n'indiquant que vaguement le chemin. En quittant l'un des rays, j'aperçus un village, vers lequel je crus bon de me diriger. La région défrichée, cultivée, couverte en certains points de maïs non encore récoltés, était incontestablement peuplée.

Nous descendîmes dans une vallée maréca-geuse pour gravir le mamelon sur lequel je l'avais reconnu.

Arrivés au pied, nous nous trouvâmes, Marsay et moi, en face d'un jeune homme de belle allure appuyé sur sa lance nous considérant avec calme. Le corps, aux lignes vigoureuses et parfaites, dénotait la souplesse et la force, vêtu seulement d'un court sampot qu'il portait à la façon des Khas, l'extrémité longue tombant sur la cuisse; un long coupe-coupe recourbé, pareil à ceux des Gérai pendait à sa ceinture; le bras droit, formant un angle élégant, maintenait haute la pointe d'une arme légère ornée de cuivre et d'étain et terminée par un fer aigu et tranchant, tandis que la main gauche tenait une arbalète en fort bois de fer dont les flèches reposaient dans un carquois finement tressé. La tête, ornée de plumes d'un paon qu'il venait sans doute de tuer, terminait cette apparence de héros de Mayne Reid ou de Gustave Aymard. Simplement, sans crainte il aborda d'un regard fier l'interprète moï et échangea quelques

mots; puis, avec un mouvement large, sembla donner l'autorisation de passer. Il s'éloigna rapidement, sans saluer. Était-ce un ennemi? Sans doute, car « noble fierté » ne concorde pas avec « pénétration ».

On devinait un chef en cet homme de grande allure.

20 février.

Le lendemain, au matin, nous approchions du village. Un vieillard vint à nous, suivi d'un guerrier en armes. Son âge, son aspect dénotaient un chef d'importance. Nous engageâmes avec lui les palabres d'usage. « Le village était fermé; mais il allait le faire ouvrir et fournirait vingt porteurs, nous considérant comme des alliés, et heureux de nous recevoir. »

Enfin! l'ère des difficultés semblait terminée pour un moment. Nous suivîmes le guide qui nous installa dans la sala, près d'une case qu'habitaient un jeune chasseur et sa femme.

L'homme, vigoureux, à l'air farouche, nous regardait sur le seuil, tandis que sa femme et quelques amies, accroupies à l'entrée, nous examinaient tout en se cachant.

A l'une d'elles qui était allée puiser de l'eau, je manifestai le désir d'acheter un poulet. Elle parut

ne pas comprendre et se réfugia près du chasseur qui s'avança, taquinant de sa main droite le manche de son coupe-coupe. Je fis venir l'interprète et, m'approchant de lui, répétai ma demande à laquelle il acquiesça; puis montant dans sa case, il descendit bientôt armé d'une forte arbalète. D'un coup de pied sec il banda son arme, et, s'accroupissant, traversa net, à quinze mètres, la tête d'un gros coq. En se retournant, je crus lire dans son regard indéfinissable quelque haine contre nous.

Je lui comptai ce qu'il désirait d'andrinople, en échange du volatile, affectant de n'attacher aucune importance à la menace.

Le soir, nous remîmes solennellement une ombrelle comme gage de ses promesses au vieux chef; il l'accepta. Nous eûmes, dès lors, plus de confiance en l'avenir.

21 février.

J'organisai toutefois, avec le Bèp, un service de garde autour du campement, garde non apparente, mais que les Annamites semblaient heureux de prendre, se croyant peu en sûreté. La peur nous les ayant attachés, nous étions pour eux leur suprême ressource. Plus d'une fois il m'arriva d'observer ce caractère chez les Annamites : bien

que nous haïssant, ils subissent l'attrait dominant d'une race plus forte, et, traîtres et fourbes s'ils croient n'avoir rien à gagner à nous servir, ils changent totalement quand l'intérêt ou leur propre sécurité les commande. Pour qui le connaît, on sent en toutes circonstances cette vérité bien connue que l'Annamite *suit*, mais ne *s'attache* pas.

Capable parfois de dévouement, il est fermé à la reconnaissance et au dévouement désintéressé.

22 février.

Dès l'aube le Bèp vint à ma rencontre ; je le connaissais assez pour lire sur la figure tannée de ce vieux milicien « broussard » que l'étoile, radieuse hier, s'éclipsait aujourd'hui : « Deux mauvaises nouvelles », fit-il dire par l'un des boys ; en effet, notre dernier interprète avait disparu, profitant d'un moment d'inattention des Annamites, et la nuit, au clair de lune, le milicien de garde avait vu s'approcher, armé de son coupe-coupe, le vieux chef de Ban-Kil (village que nous occupions). Après avoir fait quelques passes avec son arme, il avait jeté un objet près de la case et s'était retiré avec précaution.

Je voulus me renseigner et trouvai dans une touffe d'herbes l'ombrelle que j'avais donnée. Et le vieux Bèp se retournant : « Bam Quan Leun (1), dit-il, dans son jargon mi-annamite mi-français, n'a pas bon! » Je pris l'ombrelle et l'appuyai contre la table dressée pour le déjeuner du matin. Nous allions, sans doute, attendre longtemps nos vingt-cinq coolies pour partir!

Les carabines approvisionnées et placées près de nous, nous déjeunâmes de bon appétit. Quand la santé est bonne, l'homme affronte facilement les difficultés; mieux vaut estomac plein que vide aux mauvais jours.

Comme nous devisions ainsi, le vieux chef s'avança suivi de quelques hommes qu'il nous présenta. Je lui fis d'amères observations, et ne voulus accepter ses cadeaux que contre reprise de mon ombrelle. Aux autres chefs j'offris des largesses de pacotille. Nous avions les vingt-cinq coolies! Notre diplomatie l'avait emporté, car, à dix heures, la colonne s'ébranlait. C'est égal, les marches sont lentes dans l'intérieur de l'Indo-Chine.

A peine sortis, nous prenions la direction du sud-ouest. « Il n'y a pas de chemin, il n'y a pas de passage », affirmaient les porteurs en des signes expressifs. Était-ce vrai? En tout cas la direction

(1) Monsieur Grand chef.

sud-ouest, c'était le retour; je repris la tête de la colonne voulant me rendre compte de leur affirmation.

Toute la journée nous longeâmes un arroyo assez important, affluent du Bar-Glüm, ce qui explique l'importance de cette rivière au sortir de la chaîne. Nous décidâmes de passer la nuit en forêt.

L'endroit n'était pas sans charme; de gros arbres recouvraient la rivière en forme de voûte, et d'autres s'élançant de la berge hérissée de rochers semblaient menacer de nous écraser sous leur luxuriante verdure. La lune blafarde, filtrant au travers de ce toit naturel, venait argenter par plaques les eaux qui coulaient en murmurant sur les cailloux. Quelle belle nuit!

Si belle que, dès le matin, nous dûmes constater la disparition de cinq porteurs, enfuis à la faveur de nos rêveries !

« Au diable la poésie », disions-nous, mais un peu tard, et il fallut abandonner une partie des provisions.

Le personnel se démoralisait; je voyais les Annamites s'inquiéter, se plaindre de la fièvre; le mot « tiet » courait souvent sur leurs lèvres, ils étaient navrés et résignés à la fois.

23 février.
L'obstacle.

A quelques kilomètres plus loin nous trouvions un village que les habitants avaient abandonné. Dans le désir de montrer notre esprit pacifique, nous ramassions, sans colère, quantité de petits piquets. Notre aménité affectée était encore cette fois inutile, car après une heure d'attente, ne voyant personne, nous reprîmes vers le nord-est à la recherche d'un chemin. Nous étions vite butés à la brousse ! Il ne restait qu'une tentative à faire, je décidai de marcher au coupe-coupe.

Cela valait mieux que les éternels méandres des sentiers moïs à peine tracés. Nous ne tardâmes pas à tomber sur une partie extrêmement fourrée et une barricade de bambous pourris ferma la route ; on avançait difficilement, lentement; par un véritable travail de Romains, nous nous efforcions d'ouvrir une voie dans cette végétation intense, et malgré notre entraînement aux marches en montagne, nous donnâmes, ce jour-là, un maximum d'effort physique.

Et l'obstacle sans cesse renaissant se dressait plein de chausse-trappes et, le sol cassant, craquant nous causait mille inquiétudes; marche lente et désespérante, sans espoir de voir la

fin de cette longue haie toujours et invariablement la même. Mais quelles belles pièces avaient été ces bambous énormes, aujourd'hui putréfiés! De vertes touffes s'échappaient plus jeunes, plus élancées, sous les grands arbres de la forêt et destinées à tomber elles-mêmes dans la pourriture de leurs aïeux. Un air étouffant, putride, gagnait les poumons et chacun en souffrait, sans mot dire, sentant le poison de la fièvre pénétrer dans les veines.

Tous, rivalisant d'énergie, nous travaillions à frayer un passage; les Moïs suivaient, passifs, sans expression, nous laissant chercher sans nous guider, répétant l'éternel refrain : « Pas de chemin, pas moyen de marcher. » Et le soleil descendait, dorant les troncs d'arbres, jetant autour de nous une lueur féerique. Il fallait avancer ou mourir de soif, la provision d'eau étant épuisée; nous tremblions de froid, et la nuit s'étendait humide sur tous les environs. Longeant une petite coulée, je vis bientôt que d'autres venaient y aboutir; nous suivions les sources d'un arroyo! Il fallait descendre, descendre vite, pour arriver à quelque mare; nous avancions tous, Moïs, Annamites, Européens, nous sentant pour la première fois solidaires les uns des autres devant le grand pacificateur des hommes, le danger.

Enfin! une dernière lueur de jour permit d'apercevoir une clairière couverte de buée, à côté de

laquelle se dissimulait une mare avec un peu d'eau. Un tigre venait y boire, ses traces en témoignaient; malgré la crainte du visiteur nocturne, après avoir brûlé, comme assainissement, les hautes herbes des environs, nous installâmes le campement.

De longtemps nous n'oublierons cette nuit qu'éclairait la lueur rougeâtre de l'incendie qui, en se propageant, nous couvrait d'étincelles; souvent nous fûmes éveillés par le bruit de craquements sinistres, cris de protestation de la forêt en feu! et ces rêves de fièvre avec l'incertitude du lendemain! Car nous étions en pleine brousse, sans chemins, entourés d'ennemis. Et le paludisme minait nos compagnons; grelottant sous d'épaisses couvertures, les linhs gémissaient « tiet! tiet ». Les Moïs eux-mêmes réclamaient des soins. Il me semblait traîner derrière moi, farouche entêté, une bande de malheureux destinés à la mort, et me prenais à désespérer de notre arrivée au Dar-Lac.

Mon boy seul, Bâ, était plein d'espoir; n'avait-il pas découvert du haut d'une colline un « Grand l'eau même chose la mer »! Hélas! je ne savais que trop qu'il avait dominé quelque forêt exhalant la buée du matin au soleil de neuf heures. Nous étions à 200 kilomètres de Dar-Lac et par 800 mètres d'altitude.

24 février.

L'aurore! Nous voilà tous debout, avec une figure triste, l'allure traînante; plusieurs se soutenant péniblement avec des branchages en guise de canne; deux de nos miliciens suivaient avec peine, geignant, les yeux enfiévrés. Mes compagnons européens s'ingéniaient à relever le moral de nos gens, mais sans grand succès. Le Bèp, s'étant fait une blessure avec mon coupe-coupe, ne pouvait se servir que d'un bras; j'avais le creux de la main arraché par la poignée en corne de cerf de mon arme; seul, Amirand, plein de vaillance, d'entrain, se multipliait, gardant, malgré tout, la vieille gaieté française qui soutient si bien dans les heures pénibles de la vie. Il fallait surveiller les porteurs; en de telles circonstances leur abandon nous eût été funeste. Car devant nous s'étendait l'éternelle et implacable forêt, obstacle sans cesse renaissant que nous frappions avec rage et qui s'élevait toujours imposante, d'où les chants des oiseaux éclataient comme un rire sardonique devant l'inutilité de nos efforts. Comme nous nous sentions petits devant cette puissance inerte de la nature, quelle ironie en face de nos attaques!

A dix heures nous trouvions un arroyo coulant nord-ouest, notre position devenait sérieusement précaire. Je décidai coûte que coûte d'en suivre le



RETOUR PAR L'AROYO, NE POUVANT PLUS LUTTER CONTRE LA FORÊT VIERGE

cours pour sortir de ce désert. Décidément la marche au coupe-coupe devenait impossible avec notre faible effectif.

C'était courir de la fatigue à la fièvre et à l'abandon certain de nos porteurs moïs. Nous entrâmes résolument dans l'eau jusqu'à la ceinture, souvent obligés de débroussailler les bambous obstruant le passage. Au détour du ruisseau je découvris un banc de sable, avec l'empreinte d'un pied humain : nous allions donc toucher un endroit habité. Mieux valent les hommes, si inhospitaliers qu'ils soient, que ces solitudes !

Mes compagnons continuèrent la route et je m'élançai sur les traces de cet être humain.

Je tombai bientôt sur un campement d'une trentaine d'individus qui, à ma vue, s'enfuirent comme des gazelles, abandonnant quantité de lances et de coupe-coupe. Quantité de poulets et de canards s'agitaient dans des cages et je considérai un moment ce véritable musée ethnographique.

Leurs lances étaient bien confectionnées, gracieusement ornées d'étain; les manches souples, solides en faisaient des armes très maniables. Quelques bottes de piquets dévoilaient l'intention de ces gens qui, heureusement, ne brillaient pas par la bravoure. Je laissai tout en place pour affirmer notre honnêteté.

Redescendant la berge et décidé à mal recevoir

les adversaires s'ils tentaient un retour offensif, je rejoignis les miens.

Eux aussi avaient remarqué d'autres traces et le Bèp assurait que nous approchions d'un village; nous étions donc sauvés ! Mais nous avions aussi la certitude d'être poursuivis et minutieusement observés. Un chemin planté de piquets guida nos pas vers un village fortement palissadé et bien défendu; pas le moindre bruit, sauf les cris de quelques poulets lâchés dans la brousse et qui s'efforçaient de gagner leur logis.

Nous arrivâmes à l'entrée, Amirand et moi; en deux rétablissements, le marin sautait dans le premier retranchement dont il ouvrait la porte; à coups de crosses nous fîmes sauter l'autre.

Personne ! le vide ! dans les cases, tout en place, sauf les armes qu'avaient emportées les propriétaires. Nos Moïs arrivant à la suite saisirent quelques poulets; tous, nous avions faim. On s'installa dans un ray, au pied d'un arbre, attendant les événements sans espérer pourtant le retour des habitants.

Nul ne vint. La troupe constituait sans doute tout le village qui avait connu notre arrivée, mais comment?

La lueur du feu que nous avions allumé dans la forêt ou quelque message nous précédant avait seul pu les informer.

Je poussai une reconnaissance vers le nord-est

sans découvrir de chemin; tous infléchissaient vers l'ouest ou le sud-ouest. Les Moïs avaient-ils raison? la région était-elle réellement inhabitée et sans issues? J'indiquai aux porteurs mon intention d'aller dans le nord-est : ils me répondirent par des dénégations énergiques, montrant leurs plaies et me suppliant; ils faisaient pitié, si traîtres et si fourbes qu'ils soient et puis... sans interprète, comment faire? Je commençais à désespérer de cette situation et leur fis comprendre de gagner un village quel qu'il soit. Ils se lancèrent aussitôt dans le sud-ouest, et, en trois heures, par un chemin très bien *tracé* nous ramenèrent chez eux!!!

25 février.
Retraite.

Ce retour involontaire à Ban-Kil n'avançait guère notre route, et l'expérience de la marche au coupe-coupe était faite; à peine cinq kilomètres par jour! navrante perspective après avoir abandonné ou consommé les trois quarts de nos vivres. Il fallait se multiplier auprès des Annamites que minait la fièvre des bois. De plus, nous avions la preuve certaine de la trahison du village sur lequel nous avions cru pouvoir compter pour pénétrer dans le pays.

On sentait dans cette opposition voulue la main d'un chef qui était, à mon avis, le jeune homme de la vallée, et que je regrettai alors de n'avoir pu interroger; j'aurais connu ses dispositions à notre égard, favorables ou non, et l'eusse mis en demeure ou de nous résister ou de se soumettre. Ce n'eût peut-être pas été sans danger, mais sait-on? Quoi qu'il en soit, ces regrets étaient bien superflus.

Toute la nuit le village fut en fête; on but le choum-choum près de nous, pendant que le vieux chef sacrifiait aux « Phès[1] » quelques entrailles et un cœur d'écureuil enfilés au bout d'un bambou légèrement effiloché et aplati à l'extrémité à la façon des mâts sacrés des Davaks. Rendait-il grâce aux esprits de notre échec? Les implorait-il pour conjurer notre colère? Peut-être les deux choses à la fois.

Nous partîmes droit au sud-ouest, mais nos hommes prétendaient que la route tournait vers le nord et qu'ils allaient nous montrer le chemin. Je restai cette fois très sceptique, mais nous suivîmes nos guides. La marche se faisait rapide, si bien qu'à onze heures nous reconnaissions Phô-Sô-Rhôn, près du Dar-Glüm! C'était le retour sur nos pas, et nous avions mis, au départ, deux jours pour fran-

(1) Diables ou esprits malfaisants aux Laos,

chir cette étape! On nous reconduisait gentiment à la frontière.

Phô-Sô-Rhôn était désert. Soudain nos coolies de Ban-Kil se levèrent et, tels une volée de moineaux, s'enfuirent dans toutes les directions. C'en était trop! Les linhs agacés se portèrent en avant, faisant siffler leurs balles. Je n'avais pu arrêter l'élan de nos Annamites.

Devant les gestes de Marsay et du Bèp six Moïs restèrent accroupis; parmi eux je reconnus mon fameux chasseur. A l'aide de solides rotins on leur lia les mains derrière leur charge et le Bèp leur fit comprendre qu'ils resteraient ainsi tant que nous n'aurions pas le nombre suffisant de coolies pour aller vers le nord-est. Ils firent signe que ce n'était pas possible.

Pour aller à un autre village! alors, ils se chargeaient d'en appeler et, à intervalles réguliers, poussèrent le cri bien connu des Moïs de la montagne : hou! hou! hou!

Après quatre heures d'attente, nous nous engageâmes avec quelques hommes dans la seule route praticable qui tournait vers le sud-ouest.

Par un chemin bien tracé au pied des montagnes où nous avait égarés le premier guide, nous arrivâmes à Lang-Chelong dont le chef vint nous faire des protestations d'amitié. C'était un village riche, très habité, et j'essayai des pour-

parlers pour gagner le nord-est. Nouvelles dénégations aussi énergiques !

Tout autour rien d'anormal; toutes les routes allaient ouest ou sud-ouest, aucune vers le nord-est, sauf la nôtre et quelques chemins de rays peu importants, mais je découvris un sentier venant du sud-ouest vers le village, obstrué d'abatis et hérissé de piquets. J'en fis l'observatoin au chef qui renouvela ses protestations d'amitié. Pauvres gens !

Je heurtai de nouveau un piquet placé sur le chemin. Le chef, le jetant à terre avec colère, se mit à insister sur la pureté de ses sentiments. Nul doute que tout ce monde obéissait à un mot d'ordre; la richesse du pays dénotait une organisation; le mot *Moïs n'a pas son village, n'a pas quelqu'un qui ça commander* était le mot convenu, j'en avais la conviction.

Nous avions décidé de garder trois des hommes, les mieux portants de Ban-Kil, et de les ramener à M. de C*** pour les interroger.

Peut-être connaîtrait-on ce chef resté caché, qui nous avait si habilement éloignés de chez lui, et l'image du jeune homme revenait à ma mémoire comme une hantise magnétique.

Il ne fallait plus songer à aller vers le nord-est. C'eût été tenter Dieu. Le seul fruit de notre expédition serait de connaître le nom de ceux qui

commandaient les riches et prospères villages que nous venions de traverser. Après une marche rapide, nous arrivâmes aux rives du Bar-Glüm, à un point guéable. Notre itinéraire de retour indique, par suite, la route à suivre pour se rendre à Ban-Kil.

26 février.

En suivant le cours du Dar-Glüm, nous reconnaissions bientôt le Prek-Tail et le chemin par lequel nous étions venus ; un peu plus loin nous arrivions à l'un des villages où nous avions reposé et le chef s'avança fort obséquieux, proposant quelques porteurs pour licencier les autres.

Chose curieuse ! Ce village, au départ n'avait pas de chef, au retour nous en trouvions un disposé à tout, du moins en apparence.

Deux heures durant, nous attendîmes les coolies, mais en vain : tous les chefs avaient disparu.

« Oh ! Jéè, oh ! Phi-âa » criaient nos porteurs désireux de revoir leurs mandarins. Personne ne venait. Malgré de violentes protestations, nous reprîmes la marche, et, descendant aux rives du Prek-Tail, nous engagions dans la forêt quand soudain, derrière nous, on entendit des cris sauvages accompagnés de coups de fusil.

Marsay et moi, qui tenions la tête, fîmes demi-

tour. Sept des porteurs venaient de disparaître dans la brousse, abandonnant leur charge. Dans la confusion, deux autres en firent autant sous mes yeux, et je ne pus me résigner à tirer sur eux. C'était le désarroi dans notre expédition.

Je les réunis sur une petite éminence et les fis ligotter de telle sorte qu'ils ne pourraient pas nous échapper. Nous continuâmes, après avoir jeté une partie de nos provisions, ce qui présageait quelques jours tristes, car Marsay désirait vivement remonter à Kratié, et la route était longue.

Le soir, nous revenions à un village qui, dans les débuts, voulut nous entraîner vers le Djambrâ; nous nous installâmes dans des maisons abandonnées, mais bien établies. A peine les porteurs étaient-ils entrés que des craquements, un piétinement furieux se firent entendre, et un fort troupeau de buffles nous chargeait, cornes basses, par une brèche subitement ouverte dans la palissade. Six coups de feu zébrèrent les demi-ténèbres du court crépuscule extrême-oriental. Un des animaux mordit la poussière; un deuxième s'enfuit, blessé; le troupeau, que la lueur des coups de fusil affolait, se mit à galoper sans but dans les rues. Quelques cris « hou! hou! hou! hou! » répondirent à notre décharge avec le bruit lointain d'un tam-tam; puis la brousse reprit son calme habituel.

Mais ce silence nous paraissait plein de menaces, pour la nuit. La lune, heureusement, se levait de bonne heure et sa clarté nous mettait à l'abri de toute surprise jusqu'à deux heures du matin. J'organisai les veilles; un Européen et un Annamite, trois quarts dans la nuit, et les « hou! hou! hou! hou! » se répétaient nombreux dans la montagne. Autour de nous sur les sommets on allumait les feux. L'attaque semblait imminente; sans doute nous allions faire payer cher aux Moïs la vie de trois Français.

Amirand se chargea de la première veille; le brave matelot ne craignait pas de « battre son quart ». J'en profitai pour me reposer. Six heures après il m'appelait : « J'ai laissé monsieur le comte dormir deux heures de plus; il était si fatigué! » Je lui fis quelques remontrances, car chacun pour soi dans les difficultés. « Bast! aucun danger, me dit-il; le tigre rôde autour du camp, donc les hommes sont loin. » Le « côp » bien connu retentissait près de nous, et, chose curieuse, je lui trouvais un agrément que je n'avais jamais soupçonné. J'aimais presque cet allié qui nous protégeait de sa puissante égide contre tout ennemi. « Côp, côp » et le tigre poursuivait sans doute un des buffles blessés. Je pris ma veille, désireux de faire profiter Marsay des largesses du brave marin.

Les feux se répondaient toujours sur les som-

mets, mais assez loin de nous. Il me sembla qu'ils enserraient peu à peu notre ligne de retraite, vers le pays stieng que nous connaissions. Et je trouvai drôle qu'un habitué de l'asphalte comme moi fût là, carabine au poing, veillant avec un Annamite sur un campement en pleine forêt, dans un village de paillottes, aux doux sons de la voix du tigre. Lentement, la lune disparaissant derrière les montagnes nous laissait dans d'obscures ténèbres. « Yak leua (allume le feu), dis-je à mon compagnon » ; et bientôt la flamme projeta autour de la case une lueur vive qui me permit d'en faire le tour.

L'Annamite entourait la cabane de feux de bambous dont le crépitement égayait le silence de la nuit, montrant à nos ennemis qu'ils ne nous surprendraient pas sans coup férir. Et nos ombres, longues, dans la pose pensive que donne la fatigue, s'allongeaient interminables et tremblotantes sur le sol.

C'était bien la vie de brousse avec ses aléas et ses craintes, qui apprend à l'homme à faire non ce qu'il veut, mais ce qu'il peut et pour le mieux, suivant ses forces.

La veillée se passa sans alerte ; le tigre avait cessé ses appels, pour s'écarter peu à peu vers le Djambra. Pas un cri humain, et les feux de la montagne mouraient insensiblement.

J'appelai mon camarade.

Il fallut, dès le matin, avant de partir, veiller au repas de tous; puis avec Marsay je poussai une reconnaissance aux environs.

Rien d'anormal aux portes du village; la brèche, piétinée de la veille, avec du sang le long des palissades.

A l'entrée, se tenait un buffle criblé de nos balles, incapable de se mouvoir au départ. Nous défilâmes devant lui sans qu'il cherchât à charger, tant il semblait souffrir. Pauvre victime! plus courageux que ses maîtres, il avait payé cher son avant-garde.

27 février.

Nous évitâmes par un détour la route du pays stieng, afin de tromper les embûches des Moïs, et rejoignîmes le chemin, après deux heures de marche en mauvaise direction. Nous rencontrâmes, dans cette expédition, une hotte pleine de riz abandonnée et six buffles qui fuirent à notre approche, quelques égarés sans doute du troupeau que nous avions vu la veille.

Des rays! Un village moï. Je le reconnaissais : nous arrivions chez des Stiengs amis, dont le chef vint à notre rencontre, tout heureux de notre retour,

et c'est en riant qu'il appela ses gens pour voir nos porteurs ligottés, roulant autour d'eux des regards farouches. Les Stiengs les connaissaient comme une tribu pillarde qui sans cesse les rançonnait. J'en gardai trois et fis délivrer les autres auxquels je rendis leurs couteaux, et qui seraient conduits à Tay-Ninh. De ce nombre était mon chasseur dont le regard révélait la colère. Peut-être lui serait-il profitable de voir les Français. J'aurais même pu l'adresser à quelque Barnum de l'Exposition, qui l'eût exhibé comme un farouche Guillaume Tell.

Je jetai à nos fourbes quelques pièces d'andrinople qu'ils se partagèrent et disparurent dans la forêt. C'était la fin des difficultés; il était temps, car le personnel n'en pouvait plus.

Finis les inquiétudes de coolies, et l'abandon des caisses; finis les coups de fusil aux porteurs en fuite! Nous poussâmes un ouf! peu mérité d'ailleurs, n'ayant pas atteint notre but d'explorateurs, car nous venions de reprendre le chemin des vulgaires touristes... *Sic transit!* mais la transition avait du bon ce jour-là.

D'En Shott à Kratié.

Il restait à traverser tout le pays stieng et nous décidâmes de reprendre le chemin de Thu-

Dan-Mot ou plutôt la route parallèle de chars à bœufs qui mène à Kratié — après quelques jours de repos et de chasse au bord d'un étang assez giboyeux, à trois jours de marche au delà d'En Shott.

Deux jours après, nous revînmes au village stieng, où les chefs nous reçurent avec aménité ; je voulais obtenir quelques renseignements, mais faute d'interprètes habiles, nous ne pûmes espérer aucun éclaircissement. L'un d'eux demanda la grâce des prisonniers, craignant que nos bons rapports ne soient, pour ces pillards, le prétexte de quelque acte d'hostilité contre lui. J'accordai la libération d'un vieillard très fatigué, à qui je fis valoir que la demande d'un chef ami avait auprès des Français une excellente influence. Comprit-il la magnanimité de ce discours? j'en doute, mais il reprit sans tarder le chemin de Ban-Kil.

Nous continuâmes, retrouvant les villages moïs, avec leurs braves chefs cambodgiens. On ne peut s'imaginer le plaisir qu'éprouve le voyageur au milieu de populations amies et alliées, après s'être vu traité en ennemi, en intrus qu'on écarte par tous les moyens.

Nous éprouvions avec tant de satisfaction ce plaisir de la tranquillité que la discipline s'était relâchée dans notre bande. A ce point qu'un

beau soir les coups de fusil retentirent à nouveau. Qu'y avait-il? Nous nous précipitâmes à l'endroit d'où partaient les détonations. Le Bèp, la tête nue et ensanglantée, excitait deux linhs à poursuivre dans la brousse le fuyard, et les coups de fusil se répétaient, avec une course effrenée dans la forêt. La cause de ce tumulte? Un regard nous l'apprit. Il ne restait qu'un prisonnier près de nos charges : le chasseur s'était enfui!!...

Il fallait s'y attendre : l'habile sauvage ne devait pas avoir pour les splendeurs de Tay-Ninh une grande admiration. Il rongeait son frein avec rage, avide de liberté, et plein de haine pour l'Européen. Un des porteurs avait déposé sur sa charge une de ces armes bizarres, sorte de tomawack (hache à débroussaillement) qu'on trouve dans tout le pays stieng; notre homme en connaissait bien l'usage. Et s'approchant peu à peu, plaisantant avec le Bèp qui le surveillait, lentement, il frottait ses liens contre le fer tranchant de l'arme. Un léger effort et le rotin se rompit. Abattant alors la hache sur la tête du milicien, il fendait son salacco et le jetait à terre blessé. Puis, d'un bond, le bandit disparaissait, libre enfin! Sans nul souci des balles qui ne pouvaient l'atteindre dans sa course, il allait rejoindre Ban-Kil et y porter, sans doute, sa haine contre l'Européen. Le résultat de cette expédition

devenait de plus en plus néfaste; dès lors, nous avions la conviction que nos efforts resteraient infructueux.

De village en village, nous parvînmes à l'étang de la route de Thu-Dan-Mot, où nous établîmes le campement de chasse. Il fallait se débarrasser de l'escorte inutile. Par un traitement antiseptique la blessure du Bèp s'était améliorée et les hommes, encore fiévreux, reprenaient courage à l'idée qu'ils ne feraient pas « tiet » cette fois-ci. Nous les adressâmes avec le prisonnier à M. de C*** et continuâmes sur Kratié. Les adieux ne rappelèrent en rien ceux de Fontainebleau; nos militaires s'estimèrent heureux de retrouver bientôt le calme de leur rizière et le sourire rougi de bétel de la congay à la grâce douteuse qui leur procure tant de douceurs! Chacun son goût!

Et, après avoir poursuivi les bandes de cerfs et de concathans qui peuplent la forêt clairière en cet endroit nous nous dirigeâmes vers Kratié.

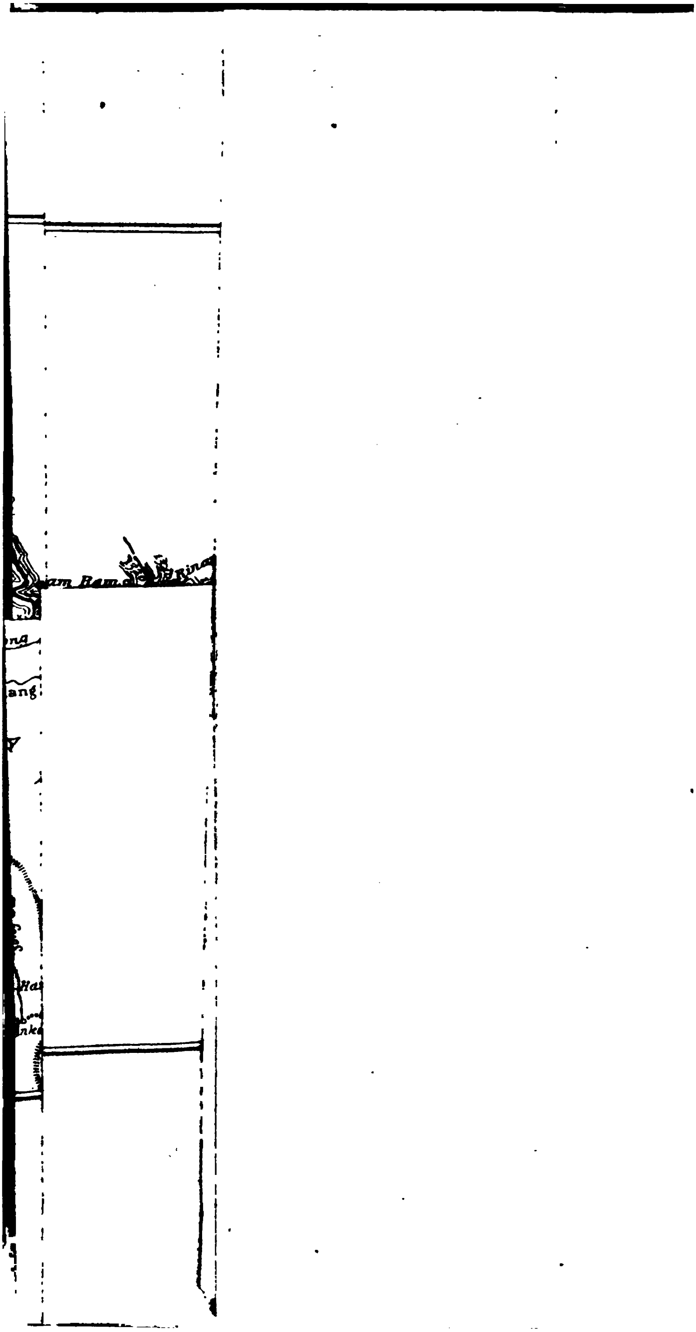
Dix jours, dix longs jours à travers la forêt, au bruit grinçant de nos charrettes à bœufs, privés d'eau la plupart du temps, sous un soleil de plomb; de longtemps je n'oublierai cette marche peu triomphale. Quant à la route de Thu-Dan-Mot, on en recoupait quelques rares vestiges qu'évitaient soigneusement nos charrettes; ces

tronçons de l'ancien travail sont devenus plus impraticables que la brousse elle-même.

Ce reste de civilisation ajoutait à l'ironie de la marche. Pour comble de malheur la morsure d'un scorpion détermina un abcès énorme et pendant quatre jours, je dus parcourir les étapes sur un char à bœufs. Ceux qui l'ont pratiqué connaissent ce genre de locomotion, véritable martyre par ses chocs et ses mouvements répétés.

Marsay tenait à peine debout, miné par la fièvre; il s'en prenait au soleil. Bref, notre bonne humeur ne cadrait point avec le joli poste de Kratié.

A l'accueil tout aimable de M. et de Mme L***, administrateur de la province, nous retrouvâmes un peu de cette vieille gaieté parisienne; nous en avions vraiment besoin, pour conter en riant notre déconvenue et éviter la plaisanterie à notre retour à Saïgon : « Eh bien! Et le Dar-Lac? Est-ce bien? Eh les Moïs de Donai? » Ah! à ceux-là, nous gardions une vieille rancune! Mais chut! J'entends dire que nous sommes gens de mauvaise composition, et cette critique est peut-être fondée. Aussi, pourquoi vouloir entrer là où il est écrit : *Défense d'entrer?* fumer là où les Anglais affichent : *No smoking allowed?* passer là où les autres tendent des pièges et accumulent les obstacles?




Campement,
Fev. 1900

C'est qu'un sang vigoureux coulant dans nos veines nous fait croire encore, à tort ou à raison, que nous devons être les maîtres partout; en un mot, que nous sommes Français!

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Anahuac ou l'Indien sans plumes, par Marc CHADOURNE. In-8° écu avec 30 ill. de Th. Brenson et une carte.

Au pays des brigands-gentilshommes. *Grand Tibet,* par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec 16 gravures hors texte et une carte.

Caraja... Koû. *Trois ans chez les Indiens du Brésil,* par Rayliane DE LA FALAISE. In-8° avec 22 gravures hors texte et 2 cartes.

Les Confessions de Tatibouet, par François DE PIERREFEU. In-8° avec 14 grav. hors texte et 2 cartes dans le texte.

Expédition Citroën Centre-Asie. **La Croisière jaune.** Troisième mission HAARDT-AUDOUIN-DUBREUIL, par Georges LE FÈVRE. In-8° écu avec 95 gravures, 3 cartes hors texte et 3 cartes dans le texte.

Étapes brésiliennes, par Claude EYLAN. In-16 avec 11 gravures hors texte.

Haut-Amazone. *Trois Français chez les indiens réducteurs de tetes,* par Bertrand FLORNOY. In-8° avec 30 hors texte et 2 cartes.

Kaimiloa. *D'Honolulu à Cannes par l'Australie et le Cap à bord d'une double pirogue polynésienne,* par Eric DE BISSCHOP. In-8° avec 13 gravures hors texte et une carte dans le texte.

La Grande foire des dattes, *Adrar Mauritanien,* par Odette DU PUIGAUDEAU. In-8° 40×56 avec 61 photographies de l'auteur, un dessin et 2 cartes.

La Presqu'île africaine, par Louis AUDOUIN-DUBREUIL. In-16.

L'Empire de Gaô, par Jean BÉRAUD-VILLARS. In-16 avec 8 gravures hors texte et 3 cartes.

Pieds nus à travers la Mauritanie, par Odette DU PUIGAUDEAU. In-8° avec 32 photographies hors texte, 2 croquis dans le texte et une carte.

La Route aux aventures *(Paris-Saïgon en automobile),* par Guy DE LARIGAUDIE. Préface du général Lafont, chef-scout de France. In-8° avec bandeaux, culs-de-lampe, dessins et cartes de Pierre Jaubert et 35 gravures.

Routes malgaches, par Myriam HARRY. In-16 avec 12 hors-texte et une carte.

Seule dans l'Asie troublée *(Mandchoukouo-Mongolie),* par Gabrielle BERTRAND. Préface de Louis AUDOUIN-DUBREUIL. In-8° (40×56) avec 31 gravures hors texte et une carte.

Sous des nuées d'orage, par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec une carte hors texte.

Sur la route de la soie. *Mon carnet de route de la Méditerranée à la mer de Chine,* par Louis AUDOUIN-DUBREUIL. In-8° (40×56), avec 16 hors-texte et une carte.

PARIS (FRANCE). TYP. PLON. 8. RUE GARANCIÈRE. — 1945. 56999-VII-6.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

MAY 8 1969 5

MAY 3 '69 -5 PM
LOAN DEPT.

OCT 3 0 2001
SENT ON ILL

SEP 1 9 2002
U. C. BERKELEY

LD 21A–40m-2,'69
(J6057s10)476—A-32

General Library
University of California
Berkeley

YC192562